

« Les oiseaux ne connaissent pas nos programmes et nos règlements, mais ils en perçoivent les effets. Leur présence est notre récompense. » /page 21

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP

Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis · www.aubp.ch

numéro 34 · hiver 2025-2026



Aristocrates
et prolétaires
/page 3



Animal, je t'ai
dans la peau!
/pages 10-11



L'invraisemblable
bestiaire du Léman
/pages 13-15



La gardienne
du temps
/page 37

ÉDITO

Bestiaire
des Bains

Oiseaux, insectes: ça vole! Mollusques, poissons: ça glisse! Éléphant, papillons: ça trompe! Quelle que soit la portée de nos sens, l'animal est omniprésent. Dans nos vies, dans l'écosystème, dans les créations artistiques, dans le marketing des produits. Qu'il soit sauvage ou domestique, facilement visible ou timidement caché, toutes et tous le savent proche, prêt à bondir sur nos corps et dans nos esprits.

L'animal nous anime littéralement: il donne âme à nos vies. Que ce soit par tendre attirance ou franche aversion, très rares sont les personnes qui ne sont pas concernées! Partageant avec l'être humain l'eau et le don de la vie, le mouvement rapide et les comportements lisibles, l'animal imprègne nos existences à la fois physiquement et symboliquement; il nous colle à la peau, fréquente nos espaces, nos rêves, nos jeux ou nos légendes. Nous l'avons débusqué tout à la fois dans le for intérieur des uns – la part bestiale –, dans l'altruiste affection des autres, dans la contemplation d'une migration. Nous l'avons repéré dans l'imaginaire et la rêverie de certains, ou encore sous la peau de certaines.

Quoi qu'il en soit, impossible de ne pas entrer en relation avec la faune: en effet, qui n'aura pas eu à ranger ses jambes à l'approche d'un cygne ou d'une foulque; qui n'aura pas été charmé par les poussins de canards arpentant la limite des plages comme des petits jouets mécaniques; qui n'aura pas été surpris de tomber nez à nez au détour des vestiaires avec un banc de méduses, des nageoires de baleines, une gueule de poisson géant.

Oui, aux Bains, il faut aimer partager une fondue sous le regard envieux d'un calamar figé dans le cache-lampe, ou devoir répéter des mots tendres à son vis-à-vis parce que la mouette qui vous survole aura râlé trop fort. Au cœur d'une énergie digne d'une ruche ou d'une fourmilière, certains ont même trouvé à redire lorsque l'artiste avait convoqué le paresseux sur une affiche de Noël! Enfin, imaginez les Bains en arche de Noé: quel couple de bêtes manque-t-il seulement pour que ce monde ne soit pas dépeuplé?!

La rédaction

Horoscope

Le bélier
et la brebis

L'hiver approche, chaussez-vous bien, à force de foncer tête baissée vous risqueriez de trébucher et de vous retrouver le nez planté dans de sombres désillusions amoureuses et financières. Prenez le contrepied et empoignez la vie par les cornes des cocus qui vous entourent et vous trouverez le grand amour!

Le taureau
et la génisse

Sors la tête de tes bois, Thoreau, ô taureau, ce n'est pas là que tu trouveras les vrais combats. Les rues de Wall Street t'offriront les plus belles génisses en hauts talons et tailleurs Chanel. Là, tu pourras vaincre les futilités de ce monde. Apaisé, tu retourneras dans les forêts profondes, accompagné de la plus belle des peaux de vache, trophée d'un long hiver.

Le gémeau
et la gémelle

Il est temps de prendre votre envol! Laissez votre douce moitié sur le bas-côté et larguez les amarres. Prenez le large à tort et à travers, d'un revers de la main vous parviendrez à vos fins! Cette année sera folle, vous traverserez par monts et par vaux des vallées retrouvées de l'Eden.

Le cancer
et la métastase

Définitivement le meilleur signe de l'horoscope. Certes, vous marchez de travers en vous cachant sous votre armure. Cependant, sous cette protection démesurée, vous cachez un être tendre et doux. Méfiez-vous de ne pas vous laisser langoureusement déguster avec une pointe de mayonnaise. Cet hiver, prenez garde à ce que votre parèdre, après avoir amoureuxment dévoré votre tendre chair, ne se fasse un nid douillet de votre carapace.

Le lion
et la lionne

Sous votre belle crinière brûlée par les embruns de l'été se cache un cœur rugissant qui ne vous laisse pas, parfois, sans rougir. Ces émotions venues du plus profond de la savane vous présentent pour cet hiver tamtam et crutacés jusqu'au bout de la nuit qui vous emmèneront à la découverte de votre moi le plus profond. Il serait peut-être temps de mettre un moteur dans votre lion pour foncer vers les richesses de la vie.

La vierge
et l'innocent

Vous vous prétendez vierge, mais vous ne nous la ferez pas, ni à l'endroit, ni à l'envers.

La balance
et le cafard

Durant l'été, vous avez trop balancé votre corps sur les plages bondées. Vous vous retrouvez à l'approche de l'hiver titubant dans le vortex du zodiaque, dans les affres d'une noire déprime! Rappelez-vous, pour traverser sereinement la froide saison, que l'équilibre n'est qu'une suite de petits déséquilibres. Un trop grand pas de côté vous ferait définitivement tomber entre les pinces tranchantes du crabe.

Le scorpion
et la traîtresse

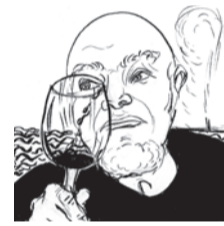
Vous luttez à armes égales avec le cancer. Sous la surface de l'eau, votre danse, comme deux ballerines aquatiques amoureuses, vous entraîne, parfois, vers des profondeurs insoupçonnées. Faites attention, vous pourriez peut-être vous y noyer! Cet hiver, n'oubliez pas de refaire surface et frottez-vous au feu qui éteindra vos passions inassouvies. Cependant, ainsi que le narre la légende, prenez garde à ne pas vous autoflageller.

Le sagittaire
et la centauresse

Mi-homme, mi-cheval, tel Éros vous décochez au hasard des flèches pour trouver l'amour. Mais l'atteindrez-vous? De par votre impulsivité, il vous arrive malheureusement parfois de piétiner les étoiles avec vos sabots. Revenez donc sur Terre avant que le gel n'arrive et ne vous interdise de vivre l'aventure qui vous attend. Et vous verrez que, dès que le printemps aura éclos, vous ferez mouche en affaires comme en amour, sur toutes vos cibles.

Le capricorne
et la chèvre-feuille

Mi-chèvre mi-raisin l'été dernier, il est temps de retrouver votre stabilité. Vous avez suffisamment pointé des cornes, profitez de cet hiver pour vous enfuir sous terre et vous métamorphoser en insecte à l'abri de la lumière. Ainsi, dès le printemps revenu, vous pourrez jaillir des profondeurs et prendre un nouvel envol vers d'incommensurables aventures amoureuses et pécuniaires.

Le verseau
et la samaritaine

Ne croyez pas que d'offrir de l'eau à tout-va réglera les problèmes du monde, vous finirez par vous y noyer. Ce n'est pas cette eau-là qui est de jouvence, cette pluie fine que vous disseminez à tout vent et dont vous irriguez le zodiaque entier ne fera pas pousser la crinière du lion, ni n'attendrira la carapace du crabe. Cet hiver, privilégiez plutôt quelques grogs bien arrosés et des petits verres de whisky bien dosés pour trouver l'amour au fond du verre.

Le poisson
et la langoustine

Il est temps de sortir vos nageoires hors de l'eau. À force de frayer sans frayeur, vous oubliez le fondamental de la sexualité. Cet hiver, trouvez donc un autre signe que le vôtre avec lequel vous redécouvrirez les vrais gestes et la tendresse de l'amour charnel et transformerez, sur la plage de vos désirs, les galets en pépites d'or.

Textes: Nostrapakimus
Dessins: Carmen Bayenet, Guy Mérat

Page une: dessin de TINA SCHWIZGEBEL



Aristocrates et prolétaires

Dès le mois de juin la chaleur est entrée dans les armoires, s'est glissée sous les lits, jetée sur le carrelage. Les murs ont commencé à cuire et même la nuit l'air reste brûlant. Une heure avant l'aube, à peine une heure, quelque chose cède. Mais le répit ne dure pas. Voilà pourquoi les Bains sont pris d'assaut.



DESSIN MIRJANA FARKAS

NATHALIE PIÉGAY

Dès le matin on s'agglutine sur la plage. On convoite un peu d'ombre, on espère une cabine. Il fait si chaud ! Les cygnes n'ont pas l'air d'en être affectés. Ils toisent les baigneuses, glissant lentement sur l'eau. Posés à la surface comme un élément du décor. Photographiés des dizaines de fois chaque jour, et d'un clic arrivant sur un téléphone loin du Léman, à Singapour, à Doha, à Riyad. Ah que la Suisse est jolie, avec ses montagnes, son jet d'eau et ses cygnes !

Les Bains des Pâquis n'en ont pas le monopole. Les cygnes sont partout. Juste avant l'entrée, sur le quai, il y en a un qui tourne sur le carrousel, entre un cheval et un carrosse doré : il est posé sur une flaque bleu turquoise, le bec serré contre le plumage et dans la corbeille, des enfants, photographiés bêtement par leurs parents, sourient bêtement. Sur les toiles de Ferdinand Hodler, qui habitait là, juste en face, au 29 quai du Mont-Blanc. Près de la gare, dans le centre commercial Les Cygnes. Sur les tables des terrasses, corbeilles en aluminium ou en faïence serrant entre leurs ailes les serviettes en papier. Chez les pâtisseries, en plastique au sommet de la pièce montée. Et des cygnes cendriers, des cygnes vide-poches, avec mégots et monnaie dans le ventre, des cygnes pour Barbie Lac des cygnes

et au kiosque, avant l'entrée des Bains, des cygnes gonflables que porteront les enfants autour du ventre, le col comme un grand zob qui fait la nique à la bouée canard, moins belle, avec sa tête de Donald.

Qui aurait pu s'attendre à une telle chute quand le cygne a été introduit à Genève il y a presque deux siècles ? Le plus aristocratique des oiseaux, venu des grandes cours européennes, le plus poétique (cygne-signe, blanche agonie ! ah !) devenu l'emblème du kitsch. Et le nom d'une forme, col-courbe, qui est celle du robinet, de l'alambic, de l'urinal pour dame. Imagine-t-on le lévrier ou le lys connaître pareille dégringolade ?

Emplumés dans leur blancheur, immaculés, ils affichent d'autant mieux leur belle arrogance. Feignant de ne pas remarquer qu'on s'extasie au printemps devant leur nid, qu'on admire leur fidélité (ils sont casaniers, pondent toujours au même endroit et avec le même animal, c'est plus sûr pour se reproduire et élever sa progéniture), ils font oublier qu'ils ne sont pas d'ici, contrairement aux canards qu'ils méprisent, volaille sans allure barbotant dans leur sillage et battant des palmes pour attraper dans l'eau de quoi se nourrir, tandis qu'eux, grâce suprême, n'ont qu'à tendre leur mètre de cou, sans avoir à faire la culbute, pour brouter algues et potamots au fond de l'eau. Venus d'ailleurs, ils se sont si bien intégrés qu'ils font partie du décor comme les Porsche, les enseignes qui clignent

en haut des immeubles, Rolex, Patek, Gübelin. Et finissent par ressembler aux dames d'ici, se haussant du col, la plume bien lissée que ni l'air ni l'eau ne peut ébouriffer. Jamais une tache. Jamais un faux pli. Pas un mot plus haut que l'autre. Quelle élégance ! quelle grâce ! La séduction incarnée ! On comprend que, du tutu au port de tête, les danseurs les aient imités.

Et pourtant il faut s'en défier. Surtout aux Bains. Non pas parce qu'ils risqueraient de vous enlacer, lascifs, avec leur long cou duveteux, ou de passer, en vous frôlant, leurs plumes entre vos cuisses quand vous leur coupez la route dans l'eau trop douce, non, on n'est ni chez Rubens ni chez Vinci par ici. Ce n'est pas pour rien que Hodler, qui, lui, était du coin, ne les peignait que de loin, silencieux, et au bord d'un lac désert comme il n'est jamais. Surtout pas en été à Genève, où les cygnes attaquent, mordent les baigneuses et hop, d'un coup de palme invisible dans l'eau vaseuse, retournent se faire photographier. La morsure est sévère, l'œil de l'animal en colère. On se met alors à détester la ville, le lac, et tout ce qui va avec.

Le seul moment où le cygne cesse de se croire à l'opéra ou dans un sonnet de Mallarmé, un poème de Baudelaire, et devient pour ainsi dire votre semblable, à vous baigneuse des Pâquis, c'est quand l'été n'en peut plus de couler vers sa fin et que l'eau bat ses records historiques de chaleur. On le voit alors perdre de sa suffisance, se tordre le cou pour s'attraper le croupion, se mordre les ailes,

s'agiter dans tous les sens, s'énerver et se livrer à des scènes d'un masochisme troublant. C'est qu'il se gratte. Ça le démange. Et pas qu'un peu. Il veut s'arracher les puces qui le colonisent, des puces qu'on dit de canard. Et qui n'en sont pas. Ni des puces, ni de canard, ou du moins pas seulement de canard, puisqu'elles s'attaquent aux cygnes – et par méprise aux baigneuses des Pâquis. Lesdites puces ne sont que des larves de vers plats, avec ventouses et petite queue, qui pour se développer ont besoin de parasiter d'abord un hôte intermédiaire, l'escargot des fonds vaseux par exemple. L'animal n'est pas ragoûtant mais a un joli nom : cercaire. Quand il fait trop chaud, fatale erreur d'aiguillage, les cercaires se trompent de cible. Elles sortent de l'escargot, loupent le canard et s'établissent sous le cygne, ou sur le ventre, ou la cuisse, d'une nageuse.

Le cygne est déchu par la cercaire plus encore que par le kitsch. Mais Dieu merci, personne ne parle de puce de cygne. On se gratte, on se gratte et c'est la faute aux seuls vilains petits canards, qui barbotent, par deux ou trois, clapotis clapota, passent une petite vague, ô à peine, on n'est pas à la mer, juste une petite bouffissure à la surface. Et les cygnes, pendant qu'on se selfie dans leur parage, palmes invisibles repliées sous la blanche corbeille immaculée, glissent devant eux et se poussent du col sans leur jeter un regard.

La marque de la pieuvre

Que seraient les Bains des Pâquis sans la pieuvre ? La pieuvre d'Exem, bien sûr.
Son apparition spectaculaire sur les murs de la Ville de Genève en 1988 avait marqué les esprits.

FRANÇOISE NYDEGGER

Avec ses tentacules agressifs et son œil mauvais, la pieuvre exprimait, avec une rare efficacité, la menace de destruction qui planait alors sur les lieux. Mieux, elle l'incarnait. L'impact de cette affiche a été tel que la pieuvre est depuis ce temps-là indissociable des Bains. Car étonnamment, c'est bien elle qui a contribué à les sauver.

Or, un tel animal ne vit pas en eau douce. D'où lui est donc venue cette idée saugrenue de le faire surgir du lac dans cette attitude agressive ? Exem s'en explique volontiers.

Le point de départ de sa réflexion est lié à l'année de construction des Bains des Pâquis, en 1932. Une période qu'il connaît bien puisqu'il a travaillé sur l'esthétique de l'image dans les combats politiques virulents qui agitaient le canton au début des années trente. « Dans les discours comme dans les affiches, les animaux étaient volontiers utilisés pour stigmatiser les adversaires. Le serpent, mais aussi la pieuvre, l'hydre ou le rat étaient souvent représentés dans des mises en scène visuellement très fortes. »

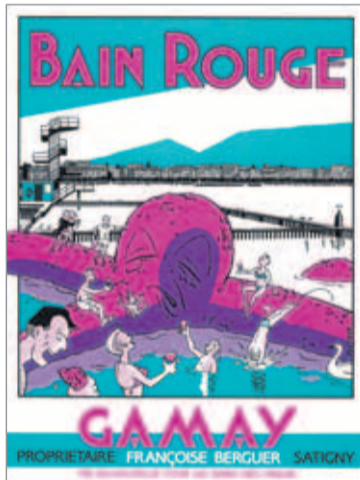
Le dessinateur genevois n'avait donc que l'embarras du choix dans ce bestiaire convoqué aussi bien par les polémistes de gauche que par ceux de droite. Mais c'est la pieuvre qui s'impose rapidement à lui. « Elle représente quelque chose comme la mafia, celle des milieux immobiliers qui veulent faire main basse sur les lieux populaires. Ça me plaisait d'utiliser ce symbole pour ce combat politique. Et puis avec ses huit bras, c'est un véritable régal à dessiner, je ne m'en suis jamais lassé ! »

La référence à cette période agitée ne s'arrête pas là. Pour son slogan « Non à la destruction des Bains des Pâquis » il fait un clin d'œil à l'illustrateur et caricaturiste Noël Fontanet en reprenant le lettrage utilisé en 1933 dans l'affiche où le rat du fisc se retrouve méchamment coincé dans un piège à loup. Et pour renforcer son message, il va jouer sur les complémentaires de couleurs pour exprimer un antagonisme : le vert turquoise des Bains d'antan et l'orange de la pieuvre.

Exem va encore puiser dans ses souvenirs d'enfance et se reporter aux classiques de la bande dessinée pour donner corps à sa pieuvre. Il y a tout d'abord l'imaginaire de *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne, avec le calmar géant qui s'en prend au *Nautilus* du capitaine Nemo. Puis la séquence magique de combat sous l'eau, dessinée par Edgar P. Jacobs dans *Le Secret de l'Espadon* où le tristement célèbre Olrik est attaqué par une énorme pieuvre. Sans oublier la couverture de l'album *Le Noyé à deux têtes* de Jacques Tardi, où d'impressionnants tentacules orange sortent de la Seine, sous le regard impassible d'Adèle Blanc-Sec. À noter toutefois une différence de traitement de la bête que les spécialistes de BD auront remarquée : seule la pieuvre des Bains est dotée de ventouses recouvrant de manière dynamique ses tentacules, alors que toutes les autres présentent fidèlement ce que



Affiche pour la votation du 25 septembre 1988. Ci-dessous, étiquette de vin réalisée en mai 1989 avec le même dessin que celui de l'affiche *Bal aux Bains* qui fêtait la réouverture des Bains.



la nature leur a donné, à savoir des ventouses sagement rangées par deux sous leurs bras...

« J'ai mis dans cette affiche tout ce que je voulais y voir figurer, mais je n'ai pas imaginé un instant le raz de marée qu'elle allait provoquer » se souvient Exem. « Je sentais juste le plaisir d'avoir réalisé un bon dessin, d'avoir bien cerné les questions et que cela pouvait donner quelque chose d'assez bon. » Bien plus que bon, en réalité : dès son apparition lors de la campagne de votation, les Genevois s'arrachent l'affiche. Les premières sérigraphies tirées par Christian Humbert-Droz ne suffisent pas. Il faut les retirer. Suivront par la suite de nombreuses réinterprétations de la pieuvre par le dessinateur, pour les Bains comme pour d'autres commanditaires d'affiches politiques ou culturelles.

D'abord perçue comme menaçante, la star des mers va se montrer au fil du temps sous des jours différents, selon la cause à promouvoir ou à combattre. La pieuvre semble ainsi accuser un sérieux coup de mou sur l'étiquette de la bouteille de Gamay « Bain rouge » qui célèbre la réouverture des lieux après la votation ; elle fait franchement peur sur le Palais Wilson ; mais elle est la bonté même en venant en aide aux patients hospitalisés. Ses

tentacules refont surface en 2008 dans un projet de portfolio intitulé « Lanceval aux Bains », où Exem dessine son fameux détective aux prises avec la bête, projet qui ne verra finalement pas le jour.

Pour la carte blanche que le *Journal des Bains* lui propose en 2011, l'auteur donne à son animal fétiche une sensualité qu'il n'avait pas jusqu'alors. Le voilà dans un rôle plus que caressant, en référence à l'estampe du peintre japonais Hokusai, connue comme étant *Le rêve de la femme du pêcheur*. Et à l'occasion des trente ans de création de l'association, il réalise l'affiche « Les Bains d'utopie » où la pieuvre se montre un brin frustrée car les installations sont désormais hors d'atteinte !

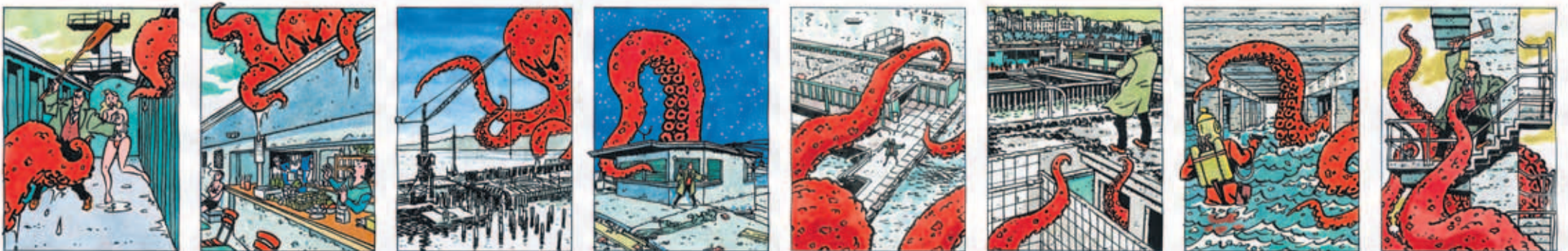
Que seraient les Bains des Pâquis sans la pieuvre ? La question ne se pose plus. Ce que l'on sait moins, c'est qu'elle a changé la vie d'Exem. Depuis près de quarante ans, elle est sa carte de visite et sa fidèle compagne à huit bras de voyage dessiné.



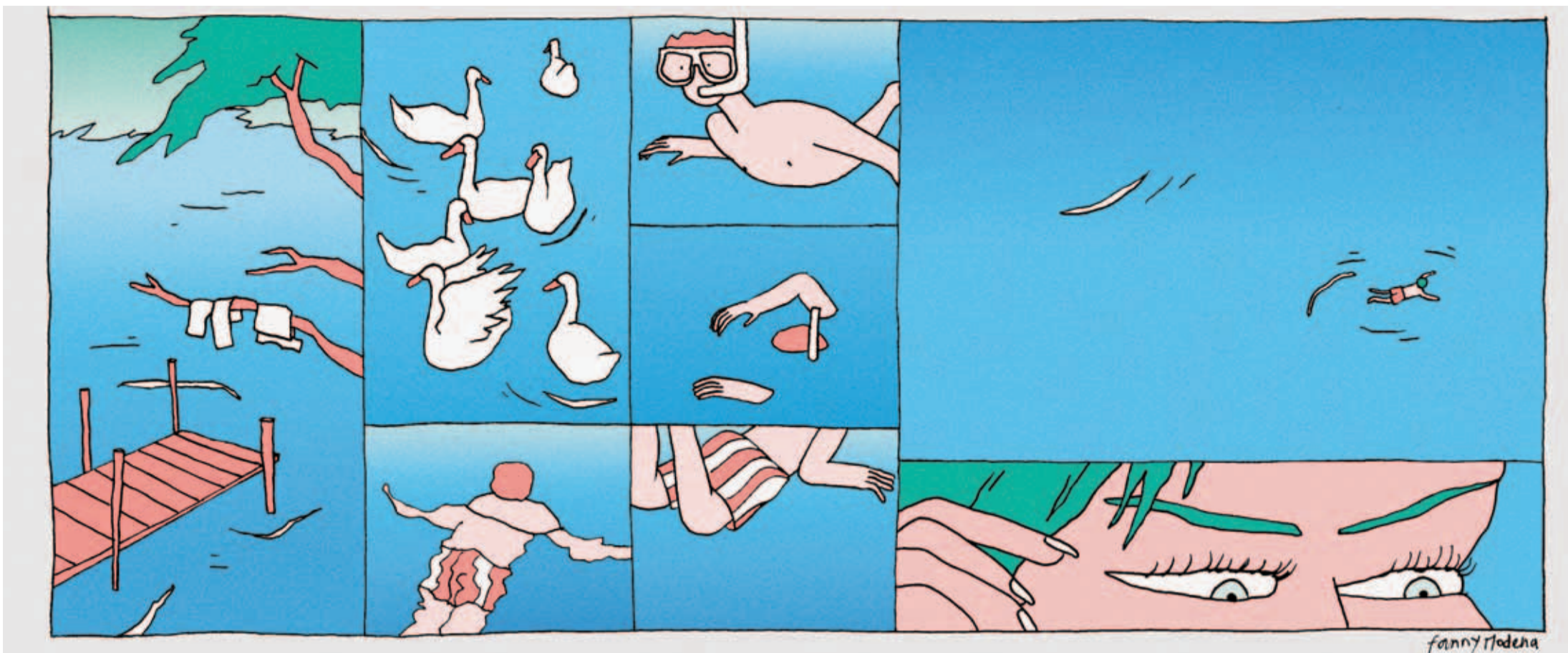
Recherches pour de la carte blanche du *Journal des Bains* n°5, été 2011.



Croquis préparatoires pour un pin's qui ne sera jamais réalisé, 1991.



Lanceval aux Bains, huit projets pour un portfolio, resté dans les tiroirs, initialement prévu pour les vingt ans de la victoire en 2008.



Mythologies

JOSEPH INCARDONA

C'est une longue traversée. Pour peu qu'on prenne le temps, qu'on dilate l'espace en nageant lentement. Ce n'est pas *La longue route* de Bernard Moitessier, mais un voyage quand même lorsqu'on a 9 ans, un masque qui cingle le front parce que trop petit et un tuba au plastique craquelé; l'eau s'y engouffre et on écope en soufflant chaque dix secondes dans l'embout pour libérer une respiration qui gargouille. Pas de déflecteur ni de soupape de purge. Tu parles ! Pas de palme non plus, j'avance en papillon qui se pose sur mon épaule, c'est un instant fragile et éphémère comme un souvenir d'enfance. En 1978, tout était plus rudimentaire, les parents moins angoissés ou plus égoïstes vis-à-vis de leurs gosses, et ce qu'on perdait en attention on le gagnait en liberté.

Donc, mes parents au boulot, et moi au seuil de ma première traversée en solitaire. Ces étés passés la plupart du temps seul, réchauffant les plats que ma mère préparait la veille, la fameuse clé dont la ficelle s'entortillait autour du cou. Que j'ai si souvent perdue, *mannaggia a te!* proférait mon père en se mordant la main entre le pouce et l'index. Et puis, laisser mes maigres affaires en petit tas sous la serviette au bout du premier ponton. Lieu du départ. Espérant les retrouver au retour. Si retour il y avait. Oui, parce que dans ma tête, je partais loin. Et dans mon corps aussi : je descends l'échelle, frissonne en pénétrant cette eau bien plus fraîche que l'air : cracher dans le masque – cette légende pour qu'il ne s'embue pas, ça ne marchait jamais, mais on le faisait quand même ; fixer le tuba qui appuyait trop fort sur la tempe et mordre l'embout dont l'une des deux accroches en caoutchouc avait disparu à force de le mâchonner. Il n'y avait pas grand-chose de plus comme rituel. Tout était simple, sans arrière-pensées, comme de se jeter à l'eau. Et c'est peut-être ça, l'enfance : non pas l'innocence, mais l'évidence des actes, leur légèreté – parce que devenir adulte, c'est devenir plus lourd.

Mais flotter dans l'eau, c'est se défaire du monde et le quitter. Mon grand-père, *nonno* Armando, me racontait l'*Odyssée* lors de mes vacances en Sicile, ce grand voyage qu'est l'exil de nos vies, chaque chant comme une étape fondatrice au devenir d'Ulysse : les Cicones (la guerre), les Lotophages (l'oubli), le cyclope

Polyphème (la ruse), Éole (le parjure), les Lestrygons (la barbarie), Circé (la convoitise), Hadès (la mort), les Sirènes (l'illusion), Charybde et Scylla (la peur), Hélios (la bêtise), Calypso (la passion), Nausicaa (la charité), Ithaque (la vengeance), Télémaque (l'amour paternel), Pénélope (la fidélité), l'arc d'Ulysse (la sincérité)... Oui, ce long voyage qui signifie se frotter à l'existence, s'y immerger, boire la tasse, risquer de couler, la mort au fond, la vie en surface. Et on a beau nous le dire, nous mettre en garde contre les dangers, il s'agit d'y aller quand même, de passer par là où sont passés ceux qui nous ont précédés. Quitte à commettre les mêmes erreurs, à tout recommencer depuis le début, l'existence est ce grand laboratoire où l'on reprend chaque fois tout à zéro.

Je me lance. La première chose, l'idée fondamentale est de désobéir, d'enfreindre le règlement et de franchir la limite des flotteurs en bois balisant l'espace de nage, avancer parallèlement à la jetée, mais le regard donnant l'illusion de la mer et de la liberté. Derrière la vitre du masque, la vie sous-marine s'anime au rythme de la respiration. Le *nonno* me disait qu'il fallait connaître aussi bien le réel et le concret que la fiction et les légendes, que les deux se nourrissaient l'une l'autre, que tout se mêlait en permanence, illusion et matérialité. Il fallait connaître l'espace et le lieu pour s'en approprier et en faire autre chose. Quelque chose qui nous élèverait, ferait de nous des êtres un peu plus grands que la vie elle-même. Alors, j'avais appris ce que je pouvais de la faune et de la flore locale. Le nom des oiseaux aquatiques : foulques, cygnes, canards (colvert, chipeau, morillon), grèbes, cormorans, hérons cendrés et mouettes. Le nom des poissons : perche, brochet, féro, ombre chevalier, truite, carpe, lotte, goujon... Même si tout ça était bien flou sous mon masque embué, que si je voyais déjà une seule truite, c'était déjà bien. Au fond, c'est un peu comme la jeunesse : on sait déjà tout un tas de trucs, mais beaucoup en théorie, seulement. Ce que j'aimais, surtout, c'était bloquer l'air dans mon tuba et plonger le plus profondément possible, me mêler aux algues, leurs thalles frôlant ma peau, braver cette autre légende qui prétendait qu'on pouvait s'y empêtrer, qu'elles pouvaient nous retenir dans le fond comme les sirènes d'Ulysse. Me croire apnéiste, comme ces gosses indonésiens pêcheurs de perles. À quelques mètres de profondeur, je n'y trouvais que de la vase, mais c'était le lit du lac et c'était doux comme

une caresse sur le dos de la main. Remonter en vitesse, ne plus en pouvoir de ne pas respirer, cracher l'eau par le tuba, baleine minuscule, me laisser flotter pour me reprendre de cette ivresse des profondeurs, avant d'approcher le second ponton ; derrière mon masque devenu opaque, je devinais la forme du phare comme un cap à suivre, limite du monde connu. Là-bas était l'aventure, le franchissement. Il n'y avait pas encore eu les ajouts de rochers, le courant y devenait plus fort et vous poussait contre la digue. Alors, je nageais en crabe, de biais, forçant sur mes bras, donnant des coups de jambes façon grenouille. Les vagues se faisaient plus sérieuses, les mouettes et cormorans jouaient à se suspendre dans le vent, le courant plus fort, les bateaux tout proches et nombreux, les gros de la CGN, avec leurs roues à aubes provoquant des remous cinglants, suivre leur sillage d'un mouvement qui vous happe, j'avais entendu plein de choses là-dessus, que le courant vous emportait au milieu de la rade, que des tourbillons vous aspiraient pour vous noyer... Mais j'avais vu faire les plus grands, je les avais observés et j'ai fait comme eux, tout seul comme le garçon plus âgé que je voulais être. Ce moment où l'on commence à se sentir trop à l'étroit dans son corps. Il a fallu que je nage avec force, que je fasse appel à toute ma science de la flottaison, mais j'avais été à bonne école dans la mer Ionienne depuis les rochers où je me jetais dans l'eau transparente, un sol de verre contre lequel je me fracassais avec délice.

Et puis, le calme arrive. L'eau soudainement apaisée de l'autre côté de la jetée, celui sous le vent, profondeur réduite où toucher le fond est un jeu d'enfant, j'en profite pour rincer mon masque, y voir à nouveau clair, bancs de perches, truites isolées et curieuses. La nage parallèle aux baigneurs bronzant sous le soleil avant le passage sous le plongeur où des humains se jettent dans le vide, sauts de l'ange et coups de pieds à la lune, bouillonnement qui éclate lorsqu'un corps percute la surface de l'eau.

La dernière étape est celle de l'entrée dans les bassins, me faufiler entre les piliers de béton et nager encore, doucement, là où, au ras du sol sablonneux, se risquent les silures qui se fauflent entre les pilotis, bouts de pain, quelques fruits égarés tombant à l'eau, tout est bon à prendre pour l'animal sans cesse affamé, le territoire est fertile en déchets de nourriture. Je flotte en suspension au-dessus de l'un d'eux, je me fige pour le contempler.

Il y a comme une fascination craintive face à la silhouette sombre et massive de la bête, son côté silencieux et furtif qui effraie. C'est un peu le requin du lac et, depuis, il n'y a cessé de grandir et de se multiplier, corollaire d'un libéralisme sans frein ni retenue.

Et enfin, le rivage, le bout ultime à l'opposé de celui du départ, là où je m'échoue sur les marches menant au solarium et à la terre ferme. Mon jeune corps épuisé, revenu du lointain, est aussitôt apostrophé par une amazone qui se dresse sur sa serviette, alertant aussitôt les autres qui relèvent leur buste à leur tour, elle me dit :

« Tu ne peux pas venir ici, c'est réservé aux femmes. » Elle me jauge, les autres en font autant. Je suis encore essoufflé, je dois avoir une grosse marque sur le front à cause de mon masque. Je tremble un peu à cause de l'eau qui m'a refroidi depuis tout ce temps. Je pense même que je suis un peu pâle malgré mon bronzage. Elle(s) doi(ven)t se dire que j'inspire une certaine pitié (tendresse ?). Les amazones se concertent du regard et puis celle m'ayant adressé la parole me fait signe de passer, mais vite, ajoute-t-elle.

Je sors complètement de l'eau, les pieds engourdis, le soleil réchauffe mes épaules, mon dos. Je me faufille entre ces corps féminins, la plupart *topless* (comme on disait), d'autres carrément à poil (comme on dit toujours), mais c'est moi qui me sens tout nu malgré mon maillot de bain orange à rayures bleues. Femmes de tous âges, de toutes formes, de toutes couleurs. J'avais échoué sur une île mystérieuse où la beauté et le mystère du féminin se révélaient à mes yeux d'enfant. Mais je n'ai pas pris mon temps, je n'osais pas tout regarder, l'émerveillement était trop grand, l'inquiétude qu'il provoquait inexplicable, rejeté par les flots sur un continent inconnu et inexploré de la terre, une île de mythologie et de légende référencée sur aucune carte ; un espace qui deviendrait celui de l'altérité, de la sensualité, de l'amour et de la souffrance. Armando, *caro nonno*, tu avais raison : tout se mêle en permanence, illusion et matérialité.

Poésie et crème solaire. L'eau. La peau. Le parfum. L'aventure.

Le voyage. La nostalgie.

C'est une longue traversée

et tout,

tout reste toujours à venir.

DESSIN FANNY MODENA

Gardiens de la mer

*Aucune pierre n'entend ni ne voit.
Mais chacune pleure doucement :
« Ne m'oubliez pas, ne m'oubliez pas. »* (Nietzsche)

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
BERTRAND THEUBET



Au nord de la Sardaigne, début de l'automne, golfe d'Arzachena. Les plages sont désertes. Ne restent que les rochers. En apparence des amas de minéraux, mais, pris de vertige le regard se fixe. Un monde étrange s'impose. Des êtres pétrifiés, fossiles géants, monstres marins, sorcières ou esprits transformés en pierre pour avoir défié les dieux. On n'en croit pas ses yeux comme si toute une mythologie rescapée avait surgi des tréfonds de la mer.



Au commencement, la terre dormait. Elle n'avait ni nom ni contour, seulement un poids, un silence, et la lente rumeur des eaux qui la berçaient comme un enfant oublié. L'Esprit est venu d'au-delà des vagues, là où la mer n'a plus de couleur et où le vent n'a pas de nom. On lui avait dit qu'il existait, au centre du monde, une île de pierre où les dieux s'étaient endormis debout.

On raconte que le Vent, errant depuis mille éternités, chercha un lieu pour reposer sa fatigue. Il trouva cette terre sans visage et y posa son souffle, comme on souffle sur des braises froides. La pierre frémit. Sous la peau du granit, un battement s'éveilla. La mer recula, surprise et dit :

« Qui es-tu, toi qui fais parler ce qui dort ?
Le Vent répondit : « Je suis celui qui sculpte.
Là où je passe, le silence prend forme. »
Et il souffla encore, longuement, patiemment.
Alors la pierre se tordit, se dressa, se modela
et naquirent les premières figures : un dos d'animal,
un visage d'homme, une femme qui porte un enfant
dans son ventre de pierre. Le Vent m'a parlé le premier :
« Écris ce que tu entends, homme de passage,
car nous avons longtemps parlé seuls. »
Et j'ai promis : « Je dirai vos noms, un à un,
avant que le monde n'oublie que la pierre fut chair. »
C'est ainsi que commence le chant.
Non pas pour inventer, mais pour écouter.
Car ici, tout ce qui fut vit encore,
et tout ce qui vit se souvient d'avoir été pierre.
« Le temps est venu de parler aux hommes !
Mais souvenons-nous : la pierre ne ment jamais,
et le rêve est réel quand il prend racine dans la roche. »



Un récit mythique et poétique inspiré de la tradition orale sarde. Ce n'est pas une légende « officielle » mais une recreation fidèle à l'esprit de l'île, un chant de la mémoire et du vent. Le Vent (*il maestrale*), puissant et constant, est la première divinité du mythe sarde. Il creuse les vagues chargées de sable il façonne, sculpte. Il représente l'esprit, invisible, mais créateur de formes. Il murmure dans les fissures des pierres comme une parole ancienne.



Le géant qui voulait toucher le ciel fut fossilisé dans un dernier geste. On raconte que c'était un monstre marin momifié par les dieux pour avoir terrorisé les pêcheurs. La femme qui pleurait pour ses enfants perdus devint rocher au bord de l'eau, ses larmes devenant vagues.

L'homme qui défiait les dieux fut pétrifié au sommet des collines, ses yeux fixant pour toujours l'horizon qu'il convoitait. Sur la côte, le cheval endormi gardait la mer comme un secret immense, les yeux fermés mais l'âme éveillée. D'autres apparurent : un serpent de granit ondulante entre les rochers, une pieuvre semblant porter le ciel, un oiseau figé en vol, ailes déployées pour l'éternité.



Le Vent murmura :
« La nature est plus grande que vous. Elle peut imiter l'homme, mais elle ne lui obéit jamais. Les anciens y voyaient la Terre-Mère dans le corps pétrifié d'une déesse, endormie sous les collines et les nuraghes, lourde et féconde, dotée d'une énergie protectrice et magique. Quand le Vent la caresse, elle se réveille : elle prend forme, devient éléphant, crocodile, baleine.





Elle est comme la peau du monde.
Les rochers au bord de l’eau deviennent
des gardiens de seuil, veillant sur la frontière
entre les vivants et l’au-delà.
Ils marquent les lieux où l’humain a perçu
quelque chose de plus grand que lui,
un souffle divin dans la matière.
C’est une géographie du sacré,
où chaque forme naturelle
devient un signe, un enseignement.

Écoute, voyageur des falaises
ce que tu crois pierre respire encore :
la Sardaigne n’est pas une terre,
c’est un corps endormi.



Ah si j’avais su

ANTOINE JACCOUD

pour les croquettes
pour les coups
pour la muselière et le collier étrangleur
pour le surpoids
pour les régimes
et le chenil

Ah si j’avais su

pour la culotte sur le cul quand je saignais du cul sur le parquet
pour l’ennui seul à la maison
pour la monotonie des journées
pour la monotonie des promenades dans le quartier
pour les heures passées à attendre – au pire guetter un sucre –
sous la table du bistrot
pour les retours au foyer le maître enivré au bout de la laisse
pour les caresses constantes des badauds sur la tête
pour les heures de voyage dans le Renault Espace
les vomissements sur le siège
et les petits manteaux honteux sur l’échine

Ah si j’avais su

pour le vétérinaire
la fourrière
et les vaccins

si j’avais su pour la castration
si j’avais su pour la stérilisation
si j’avais su pour les croisements dégoûtants avec ma mère,
avec ma tante,
avec la sœur de ma mère de ma tante
et d’autres membres de la famille encore

Ah si j’avais su

pour l’euthanasie

pour leur petitesse
pour leur violence
pour leur cupidité
pour leur orgueil
pour leurs obsessions de propreté
leurs obsessions de pureté
leur haine des mélanges
leur haine du présent
leur goût pour tout cochonner
pour tout foutre en l’air
et jusqu’à leur niche
leur haine de la vie
au fond

Si j’avais su

pour leurs passions tristes
si j’avais su pour tout cela

Mais personne ne m’a dit
personne n’a rien dit

le cocker des Sanchez n’a rien dit
l’épagneul des Bertholet n’a rien dit
le rottweiler des Stürm n’a rien dit
et le teckel de la concierge non plus
et le saint-bernard du chanoine du Saint-Bernard non plus

Rien dit
pas un mot
pas un wouah
pas un wouah wouah
pas un signe de l’oreille
ou de la queue
ou des trois en même temps

Et pourtant Dieu sait s’ils ont tous et toutes la gueule ouverte
quand il s’agit de gueuler

sur les moutons
sur les enfants
sur les vélos
sur les rôdeurs et les Roms
devant la Migros
devant le domaine agricole
ou même sous la lune et les étoiles

rien dit
rien dit du tout

Parce que si j’avais su

moi qui n’aimais pas les moutons
moi qui n’aimais pas les avalanches
moi qui n’aimais pas les malvoyants
moi qui n’aimais pas les agents de sécurité
moi qui n’aimais pas donner la patte
moi qui n’aimais pas les léchouilles sur leur peau parfumée

moi qui n’aimais rien d’eux, somme toute

moi qui n’avais, au fond, que des plaisirs simples

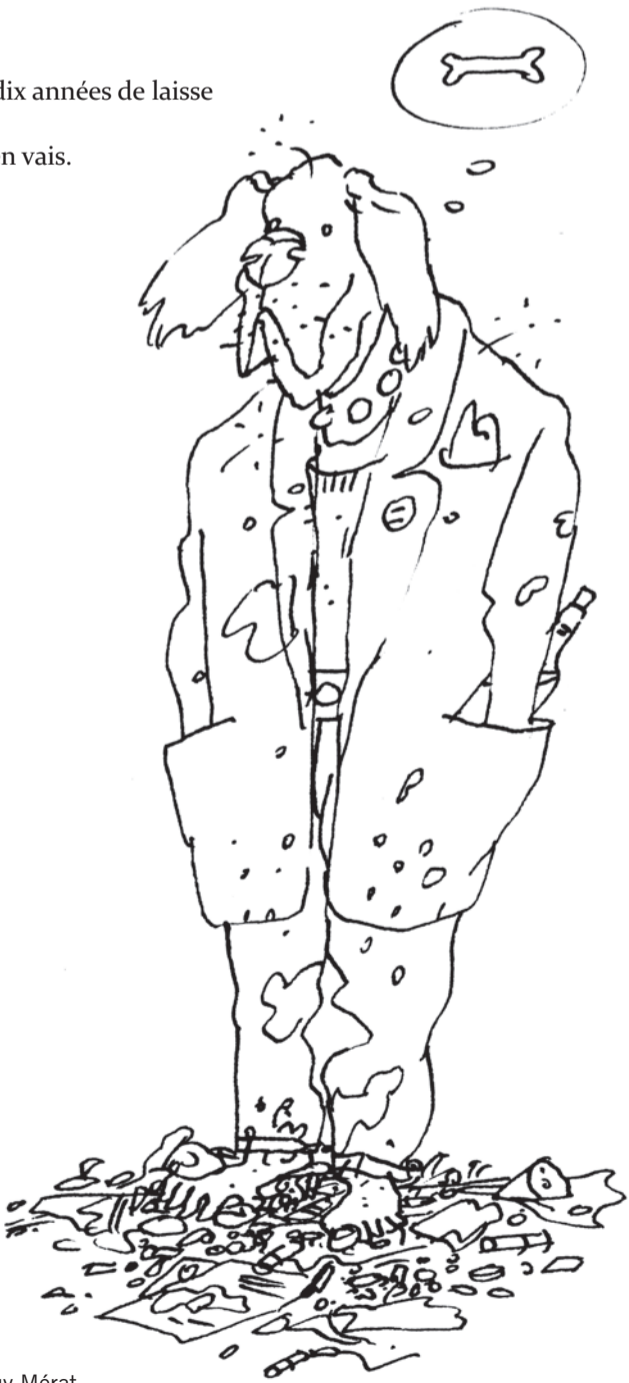
me rouler dans la merde
bouffer des trucs qui puent
renifler les arbres et le derrière des collègues
courir après les bovins, les chats ou les écureuils
m’accoupler avec des bâtards
faire caca où et quand bon me semble
et jouer au loup, pour rire, de temps en temps

si j’avais su tout cela.

...

Encore dix années de laisse

et je m’en vais.



Dessin Guy Mèrat

Petites bêtes, levez-vous !

Le président du tribunal, le magistrat Jean-Luc Ichbinlaloï, est tout émoustillé. Son rêve, depuis le début de sa carrière judiciaire, est de diriger un procès exemplaire.

Le jugement des petites bêtes des Bains des Pâquis pourrait enfin être celui de sa vie. Son grand jour est peut-être arrivé. Il en a pleinement conscience. Les trois accusées déférées par la police du lac sont sagement assises sur un banc à droite : la moule quagga, la guêpe commune et la puce de canard écoutent sans mot dire.

FLORENCIO ARTIGOT

Le président Ichbinlaloï, *intransigent*, lance les hostilités : Les Bains des Pâquis sont attaqués durant les grandes chaleurs d'été par des armées de petites bêtes, toutes nuisibles évidemment. Une armée de l'air avec des nuées de guêpes qui fondent sur le jus de gingembre, les tartes aux prunes et les sirops de grenadine. Une armée de terre (submergée) avec les moules quagga qui envahissent les escaliers et les poteaux soutenant les fondations avec moult coupures aux pieds. Et une marine lacustre aguerrie, avec des hordes de puces de canard qui donnent du poil à gratter aux baigneuses qui s'aventurent dans les eaux stagnantes près des rochers. Sales petites bêtes des Bains, levez-vous ! Tout d'abord la moule quagga, fléau lacustre, vous avez la parole.

La moule quagga, *encore étonnée de voir que ses congénères ont réussi à envahir le Léman en deux coups de cuiller à pot, reste tout d'abord silencieuse. Puis brusquement, sortant un morceau de chair molle de sa coquille tranchante, elle soupire* : Appelez-moi *Dreissena rostriformis*. Vous pouvez aussi me nommer Lady Quagga, car je suis la star obscure des fonds lacustres. Je tapisse gratuitement coques de bateau, escaliers, caddies et vélos jetés dans le lac et j'en passe... Je pèse quelques grammes et je filtre 1 litre d'eau par jour.

Ichbinlaloï, *plutôt surpris* : Vous prétendez participer au nettoyage de l'eau en la filtrant des micro-organismes, c'est ça ?

La moule quagga, *pas peu fière* : Les biologistes ont estimé l'année dernière notre population dans le Léman à plus de 300 000 tonnes. Plus que l'*Amoco Cadiz* et ses 200 000 tonnes de pétrole brut. Au lieu de nous répandre sur les berges et les plages comme une marée noire, nous tapissons discrètement le lac d'une couverture noire et épaisse en étouffant toute vie sous l'eau, la mort silencieuse cachée du regard des humains. Imaginez l'impact !

Ichbinlaloï, *avec un ton narquois* : D'un point de vue culinaire, vous êtes petites et contenez peu de chair. De plus, vous avez une texture coriace, ce qui vous rend moins attrayantes que les moules marines. Pire, vous montrez une certaine tendance à accumuler des polluants. Votre consommation est donc vivement déconseillée, même après décantation et filtrage. Tout pour plaire...



DESSIN MIRIAM KERCHENBAUM

La moule quagga, *encouragée par ses pairs* : Je suis originaire de la mer Noire et du bassin du Dniepr. Je n'ai pas demandé l'asile. On m'a amenée de force accrochée à une coque de bateau il y a une dizaine d'années seulement. Depuis, j'ai colonisé tout le lac. Comme disait une ministre française, je suis donc responsable mais pas coupable. J'ai conscience que mon espèce modifie fondamentalement les écosystèmes, les poissons trouvent moins de nourriture, les pêcheurs se plaignent. Finalement, qu'on le veuille ou pas, je suis comme vous : une espèce invasive. *Homo sapiens* n'est-il pas originaire du bassin éthiopien il y a 100 000 ans ? Laissez-moi encore quelques années de réchauffement climatique et je coloniserai même le lac Baïkal. Mine de rien, je suis comme votre espèce mais en mode

moule : dure et coupante à l'extérieur, molle et toxique à l'intérieur.

Ichbinlaloï, *trépignant d'impatience* : Vous en avez assez dit, votre sort est scellé – 20 ans ferme pour tous les dégâts causés et sans sur-sis, voilà ce que vous méritez.

La moule quagga *sort entièrement de sa coque. Lascive, elle s'exclame* : Comme diraient nos jeunes moules, je m'en bats les coquilles. Dans le Léman, nous avons pris perpétuité, ça va être dur de nous déloger.

Soudain, une puce de canard fait un bond en avant, comme si elle avait vu un volatile à sa portée. Elle s'écrase avec fracas juste devant le pupitre du juge éméché.

Ichbinlaloï, *surpris, sursautant en arrière* : Et vous, la puce de canard, vous êtes un cauchemar pour les baigneurs paisibles, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ?

La puce de canard, *étonnée par ce ramdam* : Je ne suis pas une puce et je ne proviens pas directement du canard. Je suis un cercaire, un microparasite aquatique en forme de « Y » invisible à l'œil nu. Je passe la plus grande partie de ma vie dans la chair des petits escargots du lac au stade larvaire. Une fois devenu un ver plat, je mesure moins d'un millimètre, je migre chez les canards colverts et en moindre proportion chez les cygnes et les foulques. Quand je me trompe de cible en confondant oiseaux et humains, je provoque une dermatite du baigneur chez ces derniers. Rien de plus.

Ichbinlaloï sourit : C’est ça, faites étalage de votre science. Prenez votre temps. Et que proposez-vous pour réparer vos torts ?

La puce de canard, tout de go : Je conseille aux humains de se doucher immédiatement après la nage, de se sécher vigoureusement à l’aide d’une serviette pour déloger mes congénères en prospection sur la peau. C’est tout.

Ichbinlaloï, montrant une certaine lassitude : Nous avons aménagé la plage des Eaux-Vives pour que vous puissiez migrer sur l’autre rive afin de laisser en paix les baigneuses des Bains des Pâquis. Et pourtant, malgré nos efforts, vous persistez à semer la zizanie sur cette rive.

La puce de canard : Les crèmes solaires et les peaux tannées de la rive gauche ne nous conviennent pas. On préfère les corps dodus qui flottent aux Bains en été. C’est le *nec plus ultra* d’autant plus que les baigneuses ont la peau douce et tendre. Étant donné que notre espérance de vie est de quelques heures dans le corps d’un humain, autant mourir sous un épiderme sain et naturel de ce côté-ci du lac.

Ichbinlaloï, impassible : Allons, allons, les crèmes solaires sont les mêmes d’une rive à l’autre...

La puce de canard : Il n’y a pas que les crèmes chimiques ! Notre syndicat nous a strictement interdit de traverser la Rade : il paraît que sur l’autre rive il existe un marché aux puces... Monsieur le juge, nous voulons rester libres.

Ichbinlaloï tourne son regard vers la guêpe, qui n’est d’ailleurs plus sur le banc des accusés. Il tape six coups de marteau : Mais où est donc partie *Vespula vulgaris* ?

La guêpe, après avoir volé en cercles concentriques, se pose délicatement sur le pupitre du magistrat : Je sais que nous vous énervons avec nos vols rapides. Mais notre dard ne sort qu’à l’insu de notre plein gré. Quand on nous marche dessus ou quand vous nous absorbez, gisantes dans un sirop de grenadine...

Ichbinlaloï commence à montrer son impatience : Vous êtes le cauchemar de la Buvette. Qu’avez-vous à ajouter de votre côté ?

La guêpe, tout en faisant bouger frénétiquement ses ailes : Dans la grande évolution biologique, nous nous nourrissons d’insectes que vous considérez comme nuisibles tels que moustiques, mouches et araignées. Nous adorons les protéines et le sucre, comme vous. Voilà pourquoi nous volons si souvent sur vos platebandes. Nous sommes totalement intégrées depuis des millions d’années dans la chaîne alimentaire. Notre famille pollinise certains arbres comme le figuier. Nous participons aussi au nettoyage des lieux, d’insectes encore moins désirables que nous (*voir ci-contre*).

Ichbinlaloï, feignant d’être étonné : Que proposez-vous alors pour pacifier votre relation avec les baigneuses des Bains ?

La guêpe, les ailes déployées en mode biplan : Cachez ce sucre que je ne saurais voir.

Ichbinlaloï avec une lueur d’espoir se tourne vers la moule quagga : Grâce à un procédé écologique révolutionnaire de l’EPFL, vos coquilles de calcaire peuvent être transformées en ciment et votre chair en engrais ou biogaz. Seriez-vous d’accord de vous recycler auprès des cimentiers et des agriculteurs pour vous réinsérer dans la société du bassin lémanique ?

La moule quaggua explose de rire à en sortir entièrement de sa coquille : C’est ça, venez nous chercher à 250 mètres de profondeur. Votre bilan carbone sera quaggastrophique !

Ichbinlaloï, las de voir les trois accusées continuer de sourire, prend son marteau en bois et tape quatre fois sur son pupitre : Il n’y a aucune volonté de réinsertion. Je vous condamne donc à la peine maximale avec une peine de sûreté de 20 ans.

Cette guêpe si mal aimée

Sur le podium des animaux mal aimés trône injustement la guêpe. Embarrassée et triste de n’être pas reconnue à sa juste valeur, particulièrement les jours d’été. Alors que son nom devrait éveiller une admiration ou du moins un respect assuré, on ne peut entendre que d’infâmes reproches en l’énonçant. En tant que spécialiste des guêpes, il me faut ici rétablir une vérité et un amour sans limite pour ces merveilleuses créatures qui sont si souvent mal jugées.

SYBILLE MOTTET

Laissez-moi vous parler des nombreux bénéfices à pouvoir côtoyer la guêpe des Bains des Pâquis. Au-delà des rayures jaune citron et noires qui ornent son exosquelette, elle est en réalité essentielle à notre lieu genevois favori ! Tout d’abord, nulle autre qu’une guêpe pour vous débarrasser des autres insectes que vous n’appréciez pas, car notre amie est une prédatrice incroyable ! Vous ne verrez pas l’ombre d’une mouche voler en sa présence. Elle peut également aider à lutter contre de nombreux insectes herbivores ravageurs et protéger les plantes d’être injustement dévorées. De plus, elle peut également enfiler la casquette d’agent de propreté en s’assurant qu’aucun cadavre d’insecte ou reste de confiture ou de viande ne soit délaissé. Vous trouverez, grâce à elle, un endroit propre où vous poser à votre prochaine visite. Enfin, tout comme votre insecte favori l’abeille – qui n’est d’ailleurs qu’une guêpe végétarienne –, notre amie est une pollinisatrice, certes discrète et moins spécialisée que les abeilles de par tous les autres rôles qu’elle occupe.

On oublie aussi souvent que les guêpes, de leur joli nom scientifique les hyménoptères, sont un ordre fascinant d’insectes qui démontrent une diversité gigantesque avec plus de 135 000 espèces décrites et jusqu’à 500 000 estimées. Vous comprenez donc que l’on trouve

tout type de formes, de couleurs et de comportements intéressants chez ce groupe entomologique. Il y a les guêpes sociales qui sont souvent, à l’instar des frelons, essentielles à notre écosystème, car se nourrissant d’un grand nombre d’autres insectes qui peuvent être problématiques tels que chenilles, mouches ou sauterelles. À titre indicatif, une colonie de frelons européens (à ne pas tuer et à ne pas confondre avec le frelon asiatique qui est plus petit et noir) peut compter jusqu’à 700 individus, ce qui fait du monde à nourrir ! Puis on trouve les guêpes solitaires qui ne sont pas très connues du grand public, mais pourtant si intéressantes. Nombre d’entre elles possèdent un cycle de vie qui n’a rien à envier à la saga Alien, car elles sont « parasitoïdes », un joli terme pour expliquer qu’elles se reproduisent en tuant leur hôte. Par exemple, mes guêpes favorites, les scolies, parasitent des larves de scarabées. Une fois fécondée, la femelle se met à la recherche d’une proie qu’elle va paralyser à l’aide d’une piqûre venimeuse. Elle est très habile, injectant une dose non létale mais empêchant sa proie de se mouvoir. La larve de scarabée résultante ressemble dès lors plus à un zombie qu’à autre chose et est transportée dans un terrier que la guêpe creuse dans le sol. Là, elle pond un œuf sur la larve. En se développant, la larve de la guêpe va se nourrir de la larve de scarabée jusqu’à ce qu’il ne reste que l’exosquelette (« la peau ») de cette dernière.

Mais l’influence des guêpes ne s’arrête pas à notre environnement avoisinant car sans

elles notre quotidien et l’histoire même des êtres humains auraient été bien différents. Sans la guêpe, pas de papier, adieu les livres, la belle littérature et même le *Journal des Bains* ! Effectivement, l’invention du papier est d’abord attribuée à un genre de guêpe nommé *Polistes*. Celles-ci forment des nids en papier (d’où leur nom commun *paper wasp* en anglais) à partir de fibres végétales mélangées à leur salive. De nombreux hyménoptères aiment à croire que ces *Polistes* nous auraient influencés à développer à notre tour du papier. Et si l’on regarde au niveau de notre alimentation, sans guêpes pas de figue ! Et oui, le figuier ne peut être pollinisé que par les guêpes du genre *Agaon*. De nombreuses autres plantes très appréciées disparaîtraient sans les guêpes. Parmi elles on retrouve certaines espèces d’orchidées qui peuplent souvent nos salons.

Je ne peux en conséquence que vous inviter à faire évoluer votre perception pour l’un des insectes les plus fascinants que la Terre ait jamais portés en son sein et vous inviter à l’observer et à vous familiariser avec elle. Le meilleur moyen de combattre une peur non fondée est l’exposition et nul meilleur lieu que les Bains pour rencontrer nos amies ! Si on prend l’exercice à cœur, nul doute que vous serez à votre tour tenté d’adorer la guêpe. Vous vous accorderez avec de nombreux observateurs qui, à travers les cultures et le temps, l’associent au courage, à la force, à la protection ou à la loyauté.



Vespula germanica mâle. bwars.com, photographie Steven Falk

Animal, je t'ai dans la peau !

Le sujet des tatouages d'animaux s'est vite imposé dans ce numéro consacré à la faune. Précisons d'emblée que le mot « tattoo » n'évoque pas le petit animal cuirassé d'Amérique tropicale – le tatou –, mais qu'il est dérivé du tahitien *tatau* qui signifie « marquer » ou « dessiner ».

GILLES MULHAUSER

Dans un lieu comme les Bains des Pâquis, la diversité des tatouages visibles sur la peau de certains usagers sollicite la curiosité, du moins en été. Il fallait donc faire parler l'encre que les baigneurs avaient choisi de fixer sous leur peau ! Nous imaginions un monde peuplé de signes, de symboles, de mythes ; nous avions déjà l'esquisse d'un hit-parade qui mettrait un félin ou un rapace sur le podium, voire le serpent et le dragon.

Pour couper court à tous les fantasmes, l'idée d'une enquête « statistiquement documentée et objective » a germé. L'occasion d'entrer en relation avec les baigneurs pendant la belle saison a été rapidement formalisée et des entretiens ont eu lieu sur place avec les personnes tatouées. Les deux questions principales étaient les suivantes : « Quel est l'animal ou quels sont les animaux que vous vous êtes fait tatouer ? » et « Quelle est ou quelles sont les significations de ces figures animales pour vous ? » Il a aussi été parfois demandé si le ou les tatouages pouvaient être photographiés afin d'agrémenter, par une galerie d'images, le compte rendu d'un bestiaire digne des plus belles cathédrales et des plus beaux safaris.

Lors de trois journées chaudes et ensoleillées, entre fin août et début septembre, les soussignés sont partis à la rencontre des usagers le long de la jetée en leur demandant

quelques minutes de leur temps. L'accueil a été systématiquement favorable et plutôt joyeux, de même que la disponibilité à laisser photographier le ou les tatouages concernés (un seul refus). Les rencontres ont eu lieu le plus souvent avec une personne en tête à tête, mais aussi avec des groupes de deux ou de trois. Les entretiens ont eu lieu majoritairement en français, mais aussi en anglais. Sans décortiquer ici les caractéristiques de l'échantillon de population, nous dirons juste que les peaux féminines étaient représentées autant que les peaux masculines et que, sans demander l'âge des personnes interrogées, la majorité se trouve en dessous des 40 ans.

Sur 41 personnes, 109 tatouages de figures animales ont été comptabilisés et près de 52 taxons (espèces ou groupes d'animaux) répertoriés¹. Cela permet déjà de constater que la grande majorité des tatoués interrogés portent plusieurs animaux sur leur peau (entre deux et trois en moyenne) : si huit d'entre eux n'avaient qu'un seul animal tatoué, huit autres comptaient plus de cinq figures animales. Le « zoo épidermique » le plus fourni hébergeait plus de douze animaux différents sur la même personne.

Les réponses disponibles grâce à ce petit sondage nous permettent de dégager au moins dix raisons – en gras ci-dessous – expliquant le choix d'avoir un animal dans la peau, même s'il n'est pas rare que les personnes interrogées n'évoquent pas de signification particulière à leur tatouage animal, mais simplement l'envie de le porter (un cas sur six).

Ensuite, il s'avère que les explications auxquelles nous nous attendions le plus sont faiblement représentées sur le plan statistique puisqu'elles ne concernent que cinq cas. Le lien avec le **signe astrologique** explique la présence d'un tatouage animal sur le corps de quatre personnes : le lion, le tigre et le crabe (cancer) ont ainsi été répertoriés. De même, une seule personne nous a présenté un **animal-totem**, dont le témoignage mérite toutefois d'être relaté : « En tant que « cartésien-gestionnaire de données », je me suis souvent moqué de certaines pratiques symboliques ; un ami proche m'a invité un jour à participer à une cérémonie chamanique (avec tambour) et un jaguar est venu me visiter ; cela s'est reproduit à d'autres occasions, c'est pourquoi aujourd'hui il m'accompagne en permanence sous la forme d'un tatouage sur le mollet. »

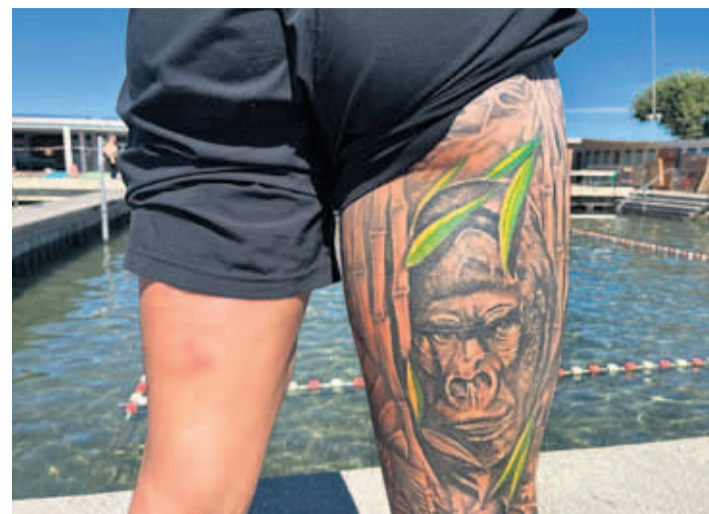
Dans plusieurs cas (quatre), les figures animales (cygne, cheval, lapin) choisies pour les tatouages sont reprises d'**illustrations existantes** – peinture, couverture de disque, label, etc. – et signifient plutôt un lien avec les œuvres et les univers des artistes concernés. Pour une seule personne, ses tatouages résultent d'un voyage et d'une observation marquante : ils deviennent alors souvenirs ou **liens avec une culture et l'esprit d'un lieu** (le jaguar et le quetzal pour l'Amérique centrale). Plusieurs usagers des Bains semblent porter des tatouages très similaires (par exemple le sphinx tête de mort) se rapportant peut-être au savoir-faire d'un même tatoueur, certains

ayant témoigné qu'ils avaient choisi précisément ce tatouage pour sa « ligne » ou son esthétique. Dans deux cas, le tatouage représente l' – d'amis en particulier – et le loup a été choisi pour cela (sans qu'il ait été précisé si cela est en référence avec la sociologie de la meute...).

Pour un certain nombre d'interrogés (un sur cinq environ), le fait de porter des tatouages d'animaux est animé simplement par l'**admiration portée au règne animal** plutôt qu'à une symbolique précise. Si certains témoignent ainsi de l'amour porté à leur animal domestique (le plus souvent le chat), d'autres évoquent une fascination pour tel ou tel groupe (notamment pour les espèces sauvages). Dans le prolongement de ce dernier point, plusieurs personnes (une sur six) ont expliqué qu'avoir un animal tatoué sur elles était une manière d'**être concrètement en lien avec la nature** ; pour une baigneuse – outre l'élégance de la danse de la méduse –, les animaux marins qu'elle avait sur son corps signifiaient la fascination pour le monde « qui ne se voit pas dans la mer ».

Dans d'autres cas (un sur six), l'animal choisi est en rapport avec des éléments de la vie personnelle ou familiale. L'animal (merle) dit parfois un nom de famille ou rappelle sous forme de rébus le nom donné à un être aimé (hippocampe). Dans plusieurs autres cas, il est soit en rapport avec un **moment-clé ou une période de l'existence** – peluche de l'enfance (agneau), le besoin de surmonter une période de crise, de maladie (grâce à la force du serpent, du lion) –,





soit en lien avec **une philosophie de vie**, un trait de caractère de celui ou celle qui le porte (par exemple le gorille : « parce que tu as intérêt à lui foutre la paix... »). « Euh, merci monsieur, je crois que je ne vais pas vous importuner plus longtemps ! ». À ce titre, l'éléphant est cité comme « force tranquille », le papillon comme symbole de transformation ; la chouette apparaît comme symbole de sagesse ou d'yeux grand ouverts sur la vie, et l'axolotl – sorte de salamandre restant au stade larvaire – est pris comme symbole de régénération et de jeunesse. Enfin, dans un cas, l'animal tatoué révèle un lien avec **une incarnation précédente**, où la personne nous dit avoir été la déesse des chats.

Dans le prolongement de ces derniers exemples de figuration symbolique, nous avons été surpris de ne trouver que deux choix tirés des **mythes et légendes** : l'hirondelle symbole du retour du marin, et la carpe se transformant en dragon, selon la tradition japonaise.

Pour tenter d'anticiper les résultats, nous avons demandé à quelques tatoueurs, ainsi qu'à des praticiens du domaine du soin tels que masseurs, physiothérapeutes, etc., quelles seraient les espèces qui, selon eux, figureraient au sommet du hit-parade. Ainsi attendions-nous

parmi les plus tatoués le lion, le tigre, le serpent, le dragon, le loup, éventuellement le poisson ou l'oiseau au sens large. Au stade où nous avons bouclé l'enquête (109 tatouages), la liste dite « taxonomique » – classement des formes animales selon la biologie – montre² que les mammifères sortent en tête avec près de la moitié des tatouages observés (un sur deux) et parmi eux les félins, avec un tatouage sur quatre. Les oiseaux, reptiles et insectes viennent ensuite avec près d'un tatouage sur sept. En ce qui concerne les « espèces », le « serpent » sort en tête (huit), le lion, le tigre, le chat et les papillons viennent ensuite (six), avec les poissons et les mollusques (cinq) ; le chien, l'éléphant et les scarabées (quatre) se démarquent aussi puisqu'ils marquent au moins une personne sur dix de l'échantillon interrogé. Les espèces sauvages dominent largement (85% du total), mais les animaux domestiques ne sont pas oubliés (un tatouage sur six). Les animaux fantastiques ne sont représentés que par les dragons avec moins de 5% des tatouages comptabilisés.

Certains animaux manquent étonnamment dans la liste actuelle – abeille, cerf, colombe, coquillage bivalve, dauphin, faucon, fourmi, licorne, mustélidé, ours, taureau, etc. –, outre

ceux populairement perçus comme ambigus, sinon péjoratifs – cochon, rat, scorpion. Certains sont moins présents qu'imaginé – aigle, araignée, loup, renard, singes –, alors qu'ils véhiculent plutôt des valeurs fortes, sinon positives. Dans la faune actuellement répertoriée, un biais de population existe certainement sans que l'on puisse conclure à une signature « usagers des Bains ». Cela doit surtout encourager à poursuivre la collecte d'informations et à prolonger le plaisir du dialogue avec les histoires individuelles des personnes concernées. Deux thèmes seraient d'ailleurs à approfondir : le style du tatouage – l'écrasante majorité des animaux sont « dessinés » de façon réaliste –, et le lieu du corps choisi.

En guise de synthèse provisoire, le constat est beaucoup plus riche qu'imaginé. Contrairement à plusieurs de nos hypothèses, la raison du tatouage d'un animal sur soi n'est pas forcément l'expression de signes et de symboles ; la simplicité et le lien à une question personnelle « suffisent ». Nous avons été touchés par le fait que les tatouages révèlent de belles histoires, avec parfois même une signification très intime. Nous souhaitons à ce titre remercier les usagers des Bains qui nous ont accueillis avec

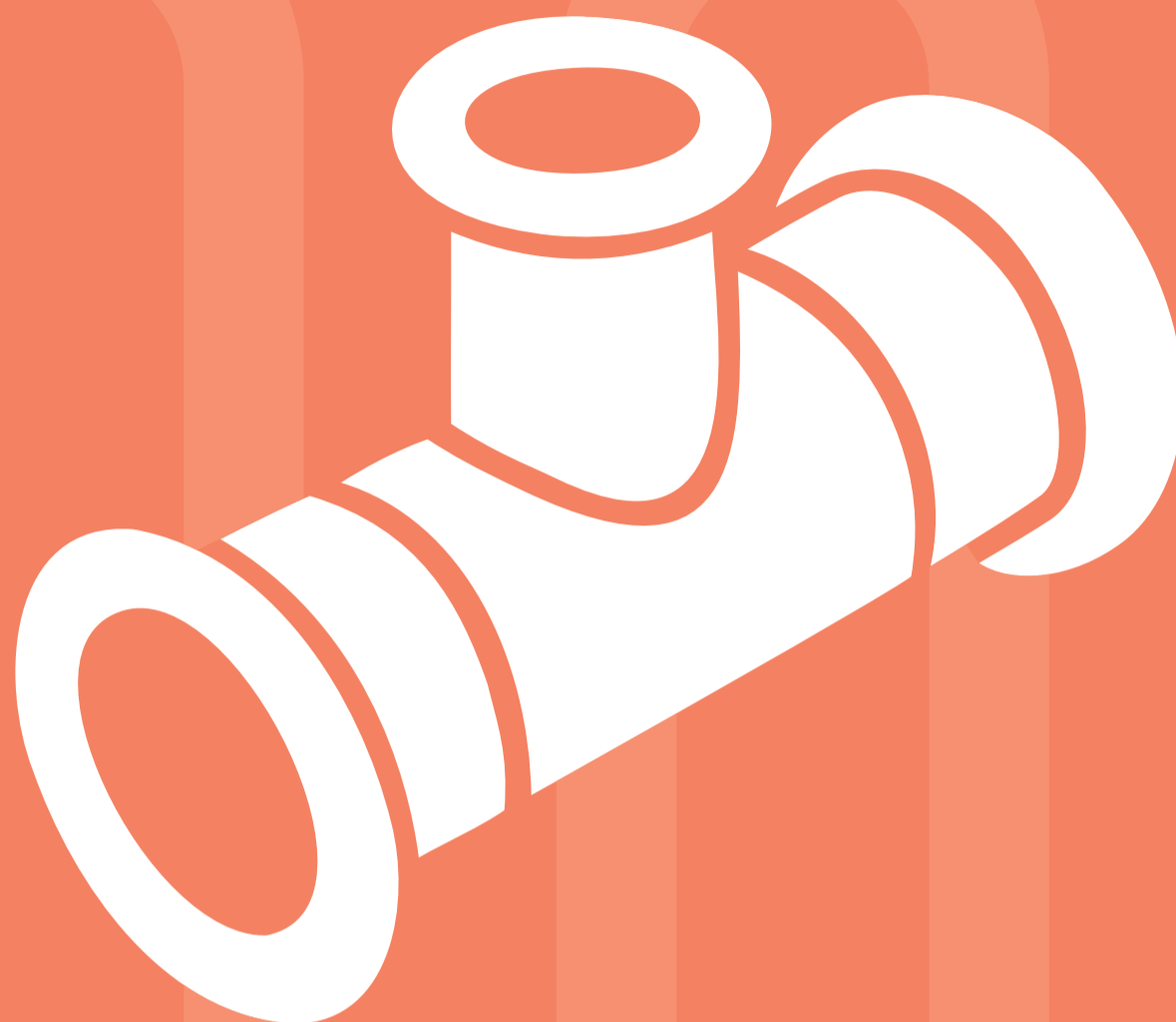
ouverture et sourires, en particulier ceux qui ont accepté que le photographe les « croque ». Certes la statistique est encore faible et les tendances relevées – qui mériteraient d'être encore mieux étayées par les chiffres – sont des amorces à l'ouverture d'un bestiaire probablement plus vaste. L'enquête risque donc bien de se poursuivre ces prochaines années pour répondre également à d'autres questions. Tatoué-e-s des Bains, tenez-vous prêt-e-s !

¹ Serpents (8), lion (6), tigre (6), chat (6), papillons (6, dont sphinx), poissons (5, dont carpe), éléphant (4), chien (4), coléoptères (4 dont scarabée), panthère (3), crocodile (3), dragons (3), jaguar (2), baleine (2), loup (2), gorille (2), cheval (2), tortue (2), escargot (2), pieuvre (2), hibou/chouette (2), araignée (2), et crabe, grenouille, axolotl, héron, flamant, grue, paon, cygne, aigle, toucan, quetzal, hirondelle, merle, koala, panda, girafe, lapin, agneau, vache, chèvre, renard, lynx, méduse, oursin, ammonite, libellule, bourdon (1 chacun).

² Mammifères (50, dont félins 25 et « canins » 7), oiseaux (14), reptiles (13), insectes (12), poissons (5), mollusques (5), animaux fantastiques (3), batraciens (2).



GeniTerre°



Ceci est bien plus qu'un t'''yau.

parentidesign.com

C'est aussi un élément du réseau genevois de chauffage à distance **GeniTerre°**.

Un réseau qui **permet de réduire jusqu'à 80 % les émissions de CO₂ liées au chauffage des bâtiments raccordés**, en valorisant progressivement **les ressources renouvelables et de récupération de notre territoire**: incinération des déchets, biomasse, géothermie, chaleur industrielle.

GeniTerre°, la solution locale pour limiter notre dépendance aux énergies fossiles.



GeniTerre° en images:
sig-ge.ch/video-geniterre



L'invraisemblable bestiaire du Léman

Présentée aux Bains des Pâquis en automne 2022, l'exposition ici partiellement reproduite a fait sensation. Qui en effet aurait pu imaginer un seul instant que notre paisible lac a vu passer tant d'animaux étranges et souvent exotiques. Jusqu'au fameux monstre, que d'aucuns prétendent pourtant bien avoir vu. Qu'importe qu'il ait existé ou non, finalement. L'histoire de notre lac s'écrit aussi avec ces anecdotes, souvent surprenantes, insolites ou cocasses. Bien d'autres espèces singulières auront sans doute échappé à la sagacité des enquêteurs. À vous maintenant d'aller sur nos berges pour y traquer l'improbable et le ramener dans votre besace.

Alligator

L'été 1950 au large de la commune de Paudex, dans le canton de Vaud, aurait pu être l'été de tous les dangers. Ce n'est pas tous les jours en effet qu'on risque de se retrouver nez à nez avec un alligator en allant faire trempette dans le Léman. Ali la terreur, ce jeune crocodile âgé d'à peine 5 ans, ne mesurait guère plus de 70 cm de long. Pas très effrayant. Si bien que cela ne perturba pas trop les habitudes des baigneurs, sauf sans doute ceux de la côte française, pour lesquels un journaliste de Thonon monta un énorme canular, illustrant son article avec la photographie d'un crocodile empaillé du musée mesurant cinq mètres de long.

Ali appartenait à un passionné de reptiles qui possédait également nombre de tortues, serpents et trois autres alligators, malheureusement décédés à cause du froid. Avec la chaleur, ce maraîcher de La Conversion-sur-Lutry avait décidé d'amener Ali au bord du lac pour se rafraîchir et d'où il s'enfuit. Après deux ou quatre semaines selon les témoignages, il fut retrouvé bien vivant par les enfants d'une école et rendu à son propriétaire. Dans les mois qui suivirent, il fut exhibé vivant dans des grands magasins et des expositions, notamment à Lausanne et à Yverdon.



Feuille d'avis de Lausanne, 28 août 1950. Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

Castor

Au début du XIX^e siècle, le castor a été éradiqué de nos rives. Il faut dire qu'outre les destructions que ces rongeurs occasionnaient, les Genevois, toujours avides de tout ce qui peut se manger, n'hésitaient pas à les chasser plus que de raison. D'autant plus encore en Carême, puisque le clergé avait classé ces mammifères, de par leur vie aquatique et leur queue recouverte d'écailles, parmi les poissons. Le castor fut réintroduit en 1956 par le natu-

raliste Maurice Blanchet et le grand peintre animalier Robert Hainard, également naturaliste. Il s'agissait d'un castor qu'ils avaient eux-mêmes capturé au sud de la France, dans le Gard. L'époque étant ce qu'elle était, et les mentalités sans doute, ils surnommèrent affectueusement leur protégé «Momo». Il fallut quelque temps pour se rendre compte que, finalement, ce cher «Momo» était en réalité une femelle.



La cage de Momo portée par Bardet, Renaud, Hainard et Blanchet, 1956.

Anguille

Si les anguilles et la fameuse matelote de civelles étaient fort appréciées sur les tables fortunées, les pêcheurs y voyaient plutôt, sous l'impulsion de l'Église par ailleurs, une forme de réincarnation du démon qui peuplait les eaux du Léman. Quoi qu'il en soit, elles eurent droit en 1145 ou 1277 à Lausanne, comme tant d'autres animaux en cette période du Moyen Âge, à un procès en bonne et due forme.

Les anguilles sont donc priées, par décret affiché partout en ville, de se rendre à l'épiscopat, tel jour, pour leur procès. L'évêque attend, le procureur, l'avocat commis d'office, le jury, le public. Nulle anguille en vue. Les gens d'armes sont donc envoyés au bord du lac pour les convoquer à nouveau le mois suivant. Rebelote. La troisième fois, quelques anguilles sont amenées dans des seaux *manu militari* et le procès peut enfin avoir lieu, à la fin duquel les poissons sont excommuniés. Il est vrai qu'aujourd'hui les anguilles ont presque disparu de notre lac. Un procès similaire a également eu lieu à Lausanne à l'encontre des sangsues.



Cheval

On connaissait les bateaux-mouches. Du nom d'une zone au sud de Lyon sur la rive gauche du Rhône, La Mouche, où on produisait ce type d'embarcations fluviales, tant pour le transport de marchandises que de personnes.

En 1825, à Genève, Edward Church, consul des États-Unis en France, crée le fameux bateau manège. Sorte de catamaran, avec entre les deux coques une roue à aubes mue par quatre chevaux protégés par un large chapi-

teau. Fort lent évidemment, le bateau empestait le crottin pour la plus grande joie des mouches qui devaient s'y agglutiner. Pour tous ces désagréments, le bateau manège fut un fiasco financier. Il ira, au rythme d'un escargot, à l'abattoir en 1828. Vendu aux enchères, il finira un temps comme pont d'accès au vapeur *Guillaume-Tell*, bateau appartenant au même Edward Church, et qui reliait Genève à Ouchy en à peine 4 heures 30.



Le bateau manège, vers 1825. Bibliothèque de Genève

Cygne

Oui, il est beau, majestueux. Oui, on ne saurait imaginer le lac sans sa présence. Et pourtant, le cygne n'est pas originaire de nos contrées. Peut-être sa beauté l'aura-t-elle sauvé d'une probable extermination, puisque ailleurs il fut tant chassé qu'il faillit disparaître au cours du Moyen Âge.

Les rois et les princes d'Europe centrale et d'Angleterre en font donc venir chez eux comme oiseaux d'agrément. Où ils se plaisent et se reproduisent. À Genève, ils sont introduits au tout début du XIX^e siècle et seront protégés dès 1875 sur le pourtour suisse du lac.

En 2016, c'est un autre intrus qui s'invite sur nos berges. Un cygne dénommé Nelson, en mémoire de Mandela. Au contraire de ses congénères, le cygne noir n'est pas une espèce qui niche sur nos lacs, mais seulement dans des jardins et des enclos. On le suppose donc échappé ou égaré, et après sa capture il est décidé de le remettre au zoo de Servion. Jusqu'à ce que la politique s'en mêle et que, contre les avis des scientifiques, on décide de le remettre dans le lac, à Montreux. Las, trois semaines après, Nelson fut retrouvé mort, probablement agressé par un chien ou un renard.

Éléphant

C’était une belle tradition, malheureusement disparue en 2015. À l’arrivée du cirque Knie, la parade déambulait en ville avec son incontournable halte au bord du lac pour la populaire baignade des éléphants.

Mais Genève a connu d’autres pachydermes, dont celui d’une gravure de 1624 qui, même si elle prétend faire de Genève une ville italienne, symbolise la Rome protestante comme une forteresse inexpugnable.

En 1820, un premier éléphant exhibé place Bel-Air, devenu fou, est canonné. En 1837, la même histoire se reproduit place Longemalle. Miss Djeck ayant ceinturé de sa trompe et jeté à terre le pasteur Bourrit, l’éléphante sème le chaos dans les rues avant d’être ramenée aux Glacis de Rive, où elle sera tuée trois mois plus tard. Les balles des gendarmes étant inefficaces, c’est donc une fois encore au canon qu’on anéantira Miss Djeck, dont la viande sera vendue à une boucherie de la Corratierie.

Quant à l’éléphant de l’éphémère zoo de Saint-Jean (1935-1940) acheté lors de sa faillite par deux paysans qui imaginaient pouvoir l’utiliser aux champs, il sera revendu au cirque Knie et aura certainement participé à la traditionnelle baignade lémanique...

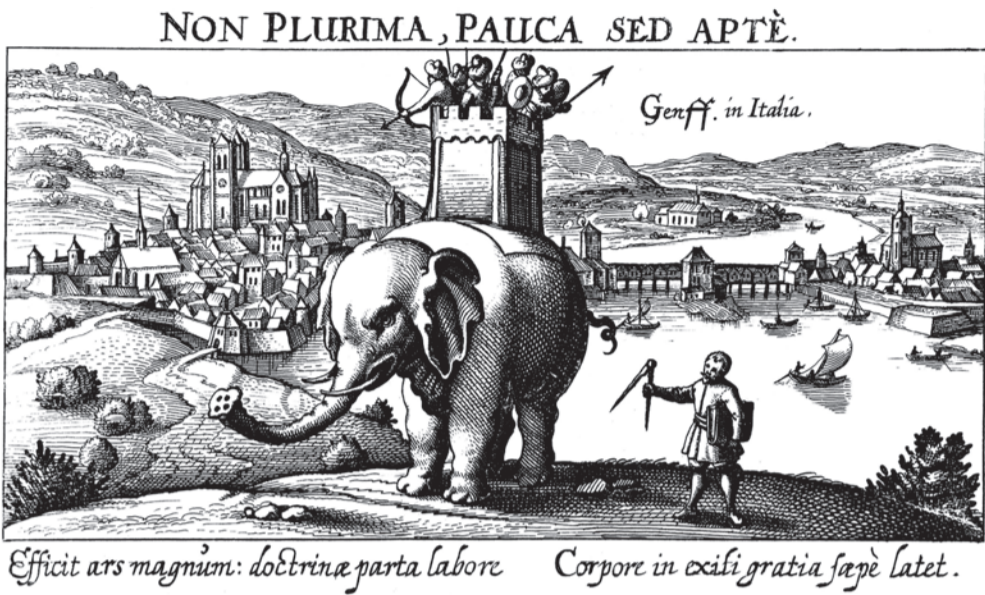


Illustration extraite de *Thesaurus philo-politicus* de Daniel Meisner, 1624-1626. Bibliothèque de Genève

Grèbe

Rien de très inhabituel à voir des grèbes sur nos plans d’eau, bien que la législation vaudoise en autorise encore la chasse deux mois par année. Et pourtant. Le pauvre volatile aurait pu disparaître de nos rives. Faute à son plumage. L’industrie de la mode s’enorgueillissait en effet d’utiliser les plus belles peaux de cet extraordinaire oiseau aquatique pour des manteaux, des chapeaux, des fanfreluches, dont on appréciait autant la parure que les parades nuptiales. Il faut dire que le grèbe huppé du Léman était le plus prisé. On payait, en 1868, jusqu’à 12 francs une peau venue de notre lac, contre 7 francs pour une venue du lac Majeur. Quant à celles de la mer Noire, elles ne valaient guère plus de 2,50 francs.

Durant le XIX^e siècle, malgré les difficultés de la chasse sur l’eau, ce fut donc une hécatombe. La chasse ouverte en toute saison. Imaginez combien de cous décolletés pour une simple veste. Puis, la mode des plumes ayant disparu et les législations ayant changé, les grèbes ont retrouvé leur habitat naturel sans plus avoir à craindre qu’on les chasse pour la beauté de leur plumage, même s’ils restent parfois encore la proie de chasseurs de gibier d’eau.



Manteau en plumes de grèbes provenant des collections du Musée de la mode d’Yverdon. Photographie Xavier Voirol

Féra

Les meilleurs restaurants autour du lac sont toujours fiers d’offrir sur leur carte la fameuse féra du Léman. Une sacrée arnaque, la féra ayant disparu aux alentours de 1920 des eaux lémaniques.

Longtemps délaissée par les bourgeois, qui lui préféraient la truite, un autre salmonidé, la féra était le poisson du pauvre. Raison peut-être de sa surpêche. En une seule nuit, par exemple, trois tonnes de féra sont pêchées en 1896. En plus d’une pêche excessive, une épizootie décime l’espèce, sans parler des lottes pour lesquelles les œufs de féra étaient un mets de choix.

Si la véritable féra a disparu du lac, son nom est resté. Un repeuplement s’est progressivement fait avec des espèces cousines, certaines venues de Russie, de Scandinavie, d’Amérique du Nord ou d’Estonie. La plus grande partie cependant des alevins réintroduits dans le Léman proviennent du lac de Constance et de celui de Neuchâtel, où ce corégone est appelé bondelle ou palée.

Esturgeon



Esturgeon suspendu à la grue des Eaux-Vives, années 1950. Collection Jean-Pierre Canova

Jusqu’il y a peu, les aquariums du Musée du Léman abritaient un étrange poisson, dont la silhouette rappelle quelque peu celle du vaisseau du Capitaine Nemo.

Il s’agissait bien en effet d’un esturgeon, de petite taille en vérité, loin des trois mètres que ces poissons peuvent atteindre dans leurs contrées d’origine. Pour s’en convaincre, il suffit de voir ces images des années 1950, prises en rade de Genève par l’entreprise Lugrin & Cie, des frères Pellorce, sise à la place Longemalle. Une tout autre affaire ! De quoi nourrir un village entier. Évidemment, il est peu probable que ces images soient le fruit d’une pêche lémanique. Tout au plus un bon coup de pub qui vante la fraîcheur du produit.

Celui des aquariums du Musée du Léman avait été pêché en 1994, année pendant laquelle six autres esturgeons ont été trouvés dans les eaux du Léman. On soupçonne un pisciculteur ou un aquariophile de les avoir jetés dans le lac. Un autre spécimen a été pêché en 2007 et un second en 2014. Il semblerait donc que nous devrions attendre encore longtemps avant de manger du caviar du Léman.

Flamant rose

Un flamant rose sur le Léman ? Non, vous n’avez pas rêvé. Ce charmant *Phoenicopterus roseus*, aimablement baptisé BDFB, du nom de sa bague, a bien fait une halte de trois jours à Préverenges, en septembre 2010, sur la bien nommée île aux Oiseaux.

La première mention en Suisse d’un flamant rose égaré remonte à 1777, à Aubonne. Une deuxième en 1793 à Grandson, ainsi qu’une dizaine d’occurrences durant le XIX^e siècle. Depuis le début du siècle, c’est le quatrième de ces volatiles sauvages recensé sur le Léman.

Grâce à sa bague et son émetteur, on sait à peu près tout sur lui. BDFB est donc né en 1991 en Camargue. Infatigable voyageur, on l’a vu en Espagne, en Sardaigne, en Tunisie, souvent en compagnie de plusieurs milliers de ses congénères. On sait également que, juste avant sa venue en Suisse, il a élevé un oisillon. Aux



dernières nouvelles (juin 2022), il cherchait à se reproduire en Camargue.

Est-ce cette paternité qui l’aura perturbé, une tempête, ou encore l’âge qui l’aura dévié de sa trajectoire initiale ? Nous ne le saurons jamais, mais, quoi qu’il en soit, pour être resté si peu de temps chez nous, il faut croire que l’hospitalité helvétique et ses crevettes d’eau douce n’auront pas été à la hauteur de ses attentes.

Méduse

On se souvient tous du film *L’année des méduses*, sorti en 1984. Sans doute plus pour ses scènes torrides que pour ses qualités cinématographiques. Mais évidemment, surtout pour la scène de cette vengeance meurtrière d’une adolescente en mal d’amour, jetant son amant perdu dans un banc de méduses. Dieu merci, nous ne sommes pas à Saint-Tropez mais sur le Léman. Cela ne risque donc pas d’arriver.



Méduse d’eau douce photographiée en 2010 dans un méandre du Rhône. Photographie Rémi Masson

Et pourtant, les méduses existent bien dans notre lac. Il s’agit de polypes fixés au substrat, pouvant rester des années dans cet état, dans l’attente de conditions météo favorables (une eau à plus de 25°C) pour développer leur stade adulte. Cette méduse d’eau douce, probablement importée involontairement d’Asie du Sud-Est avec des plantes aquatiques ornementales, a les mêmes caractéristiques que sa cousine marine, si ce n’est peut-être sa taille, qui n’excède guère celle d’une pièce de deux francs. Arrivée au stade adulte, son espérance de vie est d’une dizaine de jours.

Monstre

Certains parlaient d'une sorte de dragon avec des yeux phosphorescents, d'autres d'un serpent gigantesque ondulant, crachant, la gueule ouverte dégoulinante de bave. Un pêcheur de Villeneuve relate : « Le lac était calme, j'ai trié les perches et les féras quand j'ai remarqué un puissant remous et, avant d'avoir pu esquisser le moindre geste, la tête du monstre a jailli, elle s'est dressée au-dessus de moi, ses yeux de feu m'ont scruté, et j'ai cru qu'elle allait s'abattre sur ma barque. Puis le monstre a replongé. » Voici celui d'un pêcheur de Thonon : « C'est un long sillage qui m'a alerté. Intrigué, j'ai donné un coup de barre pour le couper par

le travers. À ce moment ma barque a été soulevée par un reptile de cauchemar. Il m'a projeté à trois mètres de la surface. Les caisses de poissons ont passé par-dessus bord. C'est peut-être ce qui m'a sauvé. Le monstre a tout avalé avant de disparaître dans les abîmes. » Les cryptozoologues confirment qu'une créature fossile aurait pu survivre aux grandes glaciations et se tapir dans les fosses du lac. Le *Journal de Genève* du 26 octobre 1883 rappelle alors qu'il ne s'agit pas d'une première. Une bête aux allures similaires aurait été observée en 1215 dans la même commune, semant la terreur sur la rive.



Détail d'une carte de Joannes Le Clerc, 1619. Collection du Musée du Léman



Sanglier

Il n'est pas si rare de voir un sanglier en forêt ou en campagne. Ni même de croiser une harde de suidés le long de la route, à la nuit tombée. Parfois même peut-on en surprendre proches d'habitations. Il est en revanche beaucoup plus insolite d'en rencontrer lorsque vous naviguez au milieu du lac. On les savait amateurs de boue et de fange, aimant à se prélasser dans une souille pour se rafraîchir. Et pourtant, le sanglier est un excellent nageur, rapide, qui peut parcourir plusieurs kilomètres dans l'eau, parfois en ligne droite, d'autres fois en zigzaguant, sans doute sous le coup de la panique. Ces traversées

aquatiques ne sont pas en effet une habitude ni un divertissement balnéaire, dont les humains sont si friands, mais dénotent plus un réflexe de peur et de fuite, surtout en journée. Engins agricoles, engins de terrassement, chasse, coups de feu, autant d'éléments qui peuvent pousser un sanglier à prendre ses pattes à son cou et se jeter à l'eau. On se souviendra de ces sangliers qui ont traversé le Léman en septembre 2012, octobre 2018, février 2020 et septembre 2021. L'un d'eux, sa traversée achevée, se jeta contre la baie vitrée d'une luxueuse propriété près de Montreux.

Singe

Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Ces derniers ne pullulent pas sur les bords du lac. Et comme il est de notoriété publique qu'ils ont une peur bleue de l'eau, la chance d'en voir un nager relève du domaine de l'imagination. Mais nos deux lascars, malins comme il se doit, ont trouvé une autre façon de découvrir les fonds lacustres du Léman. C'est donc accompagnés de quelques clowns, nains, acrobates et autres artistes du cirque Knie, ainsi que d'un ours noir, que les deux chimpanzés ont effectué, en août 1964, une plongée dans le mésoscaphe de l'Expo 64, devenant ainsi les premiers singes-grenouilles de l'histoire. Et comme les cirques se plaisent à venir sur les rives du Léman, il n'est pas étonnant de voir, non loin du quai d'Ouchy, un de ces primates assis sur un banc donner la réplique à Benoît Poelvoorde dans le film *La Rançon de la gloire*, dans lequel il interprète, sur la base d'une histoire vraie, un des deux rançonneurs du cercueil de Charlie Chaplin, avant de tomber amoureux d'une écuyère d'un cirque de passage.



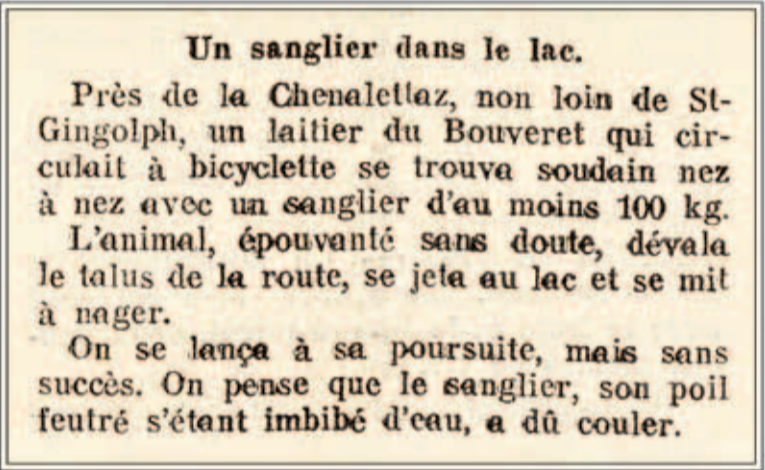
Deux singes du cirque Knie dans le mésoscaphe Auguste Piccard, 1964. Keystone

Ours

Des ours sur les bords du Léman ? Ils durent être légion à l'époque. Sans parler évidemment des troupes bernoises, que les dessinateurs se plaisaient dans leurs gravures à représenter sous la forme de cet animal. Jusqu'au lac représenté en ours, sans doute par un dessinateur bernois, sachant que le Léman était à cette époque-là sous leur domination. L'*Encyclopédie de Genève* évoque qu'en 1710, ou en 1720 selon Bernard Lescaze, un ours de taille gigantesque aurait traversé le lac à la nage, entre Sécheron et Jargonnant. Ce dernier se défendit héroïquement mais finit par se faire tuer. Et l'on mangea sa viande, comme il se doit, viande très appréciée des Genevois à cette époque. Les ours ont tous disparu de Genève, du canton de Vaud ou de France voisine aux alentours des années 1850. Pour l'anecdote, lors de l'Expo 64, un ours brun du cirque Knie fera une plongée dans le mésoscaphe de Piccard.



Extrait de l'opuscule de Samuel Chappuzeau *Pour les quatre bonnes villes du Pays de Vaud*, 1679. Bibliothèque de Genève



Extrait de *La Revue*, 1^{er} décembre 1930. Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

Truite

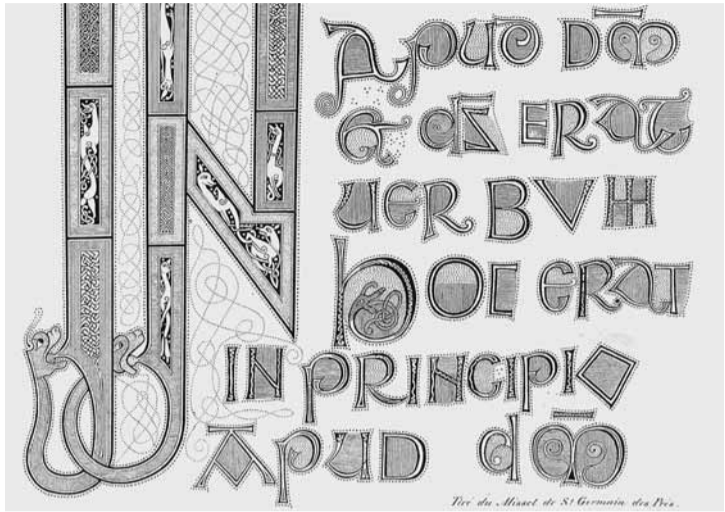
La truite genevoise, du temps qu'elle existait encore, a joui d'une solide réputation. Elle s'exportait loin à la ronde. Grimod de la Reynière, dans son *Almanach des Gourmands* de 1802, en parle en termes élogieux : « La truite, lorsqu'elle est venue du lac de Genève, est un manger divin que les gourmets se procurent parfois à Paris ; mais c'est une jouissance fort rare... » Ainsi, la truite de Genève fut-elle longtemps un cadeau diplomatique de poids et de taille, étant en ces temps-là le plus gros

poisson du lac, dépassant de tous points de vue tout autre poisson. Les registres du Conseil de la République mentionnent par exemple des envois de truites aux rois de France. En 1622, on peut lire également que les syndics de Genève demandent d'envoyer des truites pour Louis XIII en visite à Grenoble. En 1804, ce sont sept truites qui sont envoyées à Paris pour le sacre de Napoléon et on pourrait se demander si sous son bicorne ne se cachait pas l'une d'entre elles.

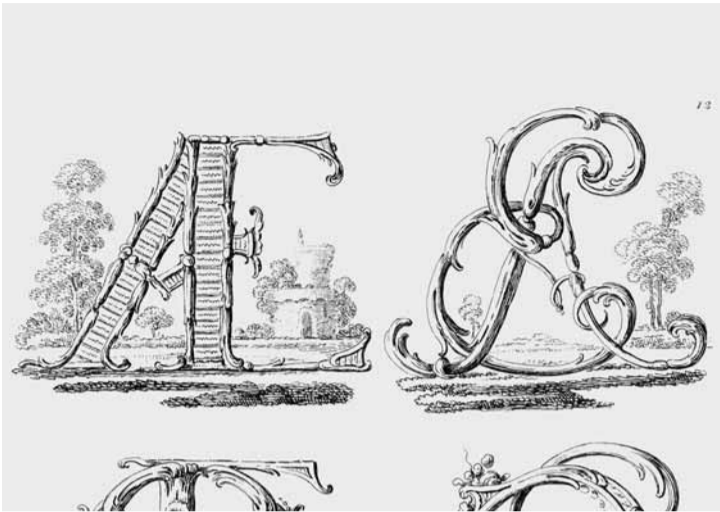


Alphonse Lunel, *La Truite*, 1874. Collection du Musée du Léman

La lettre bestiale



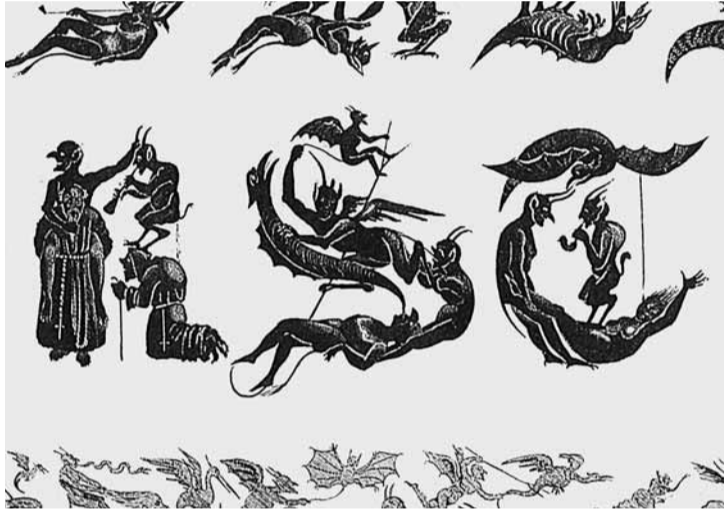
01.



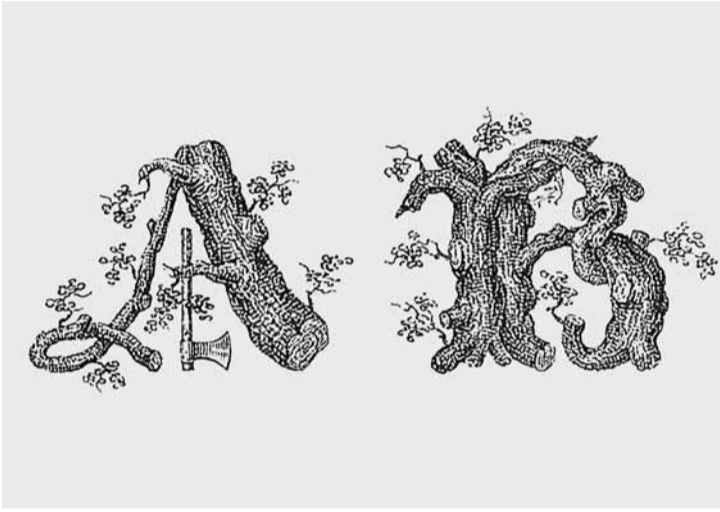
02.



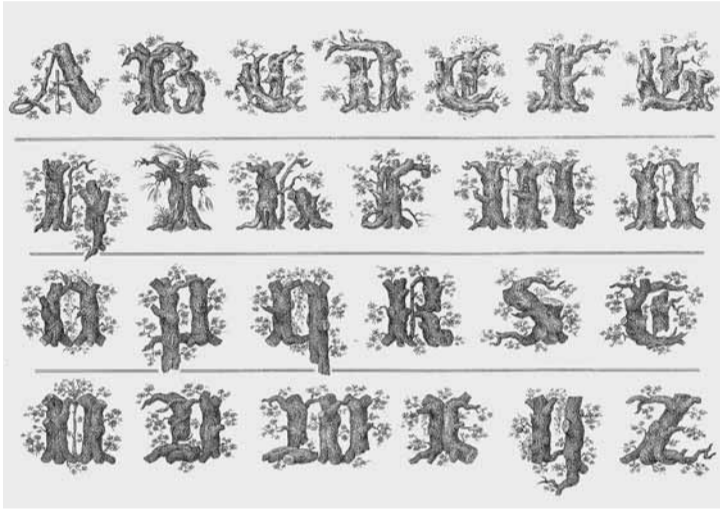
03.



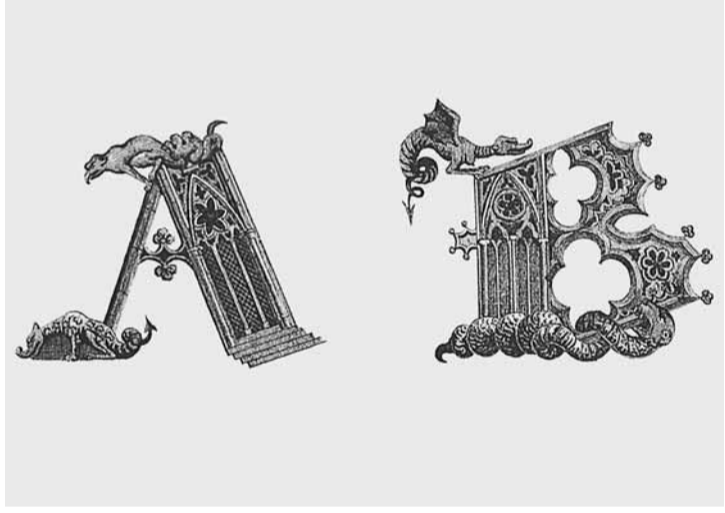
04.



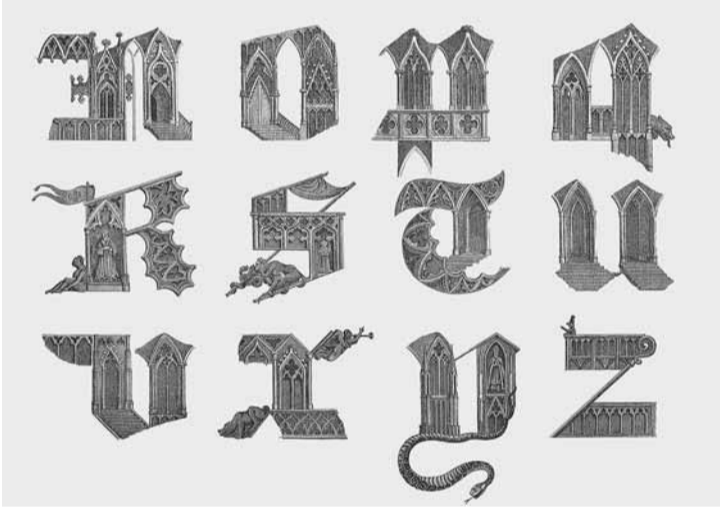
05.



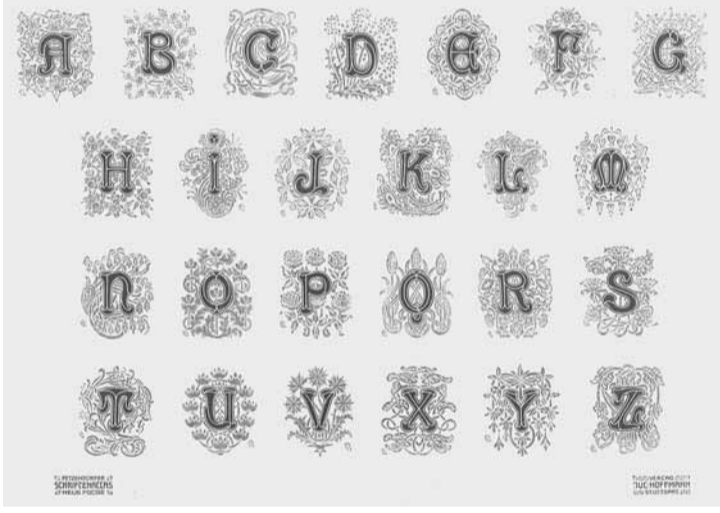
06.



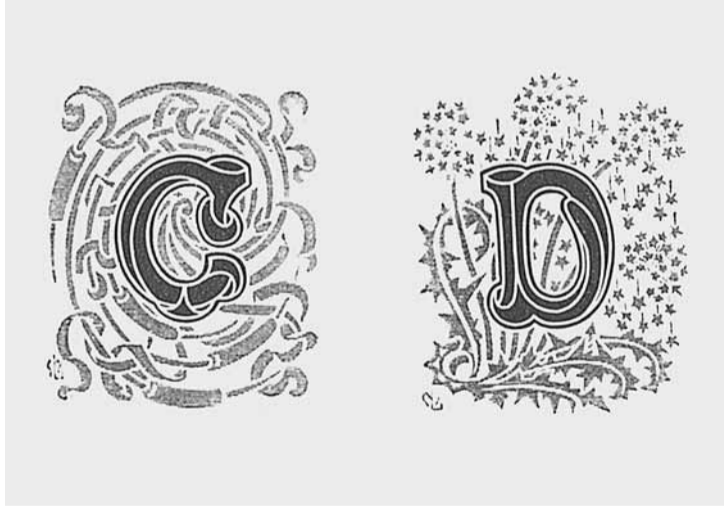
07.



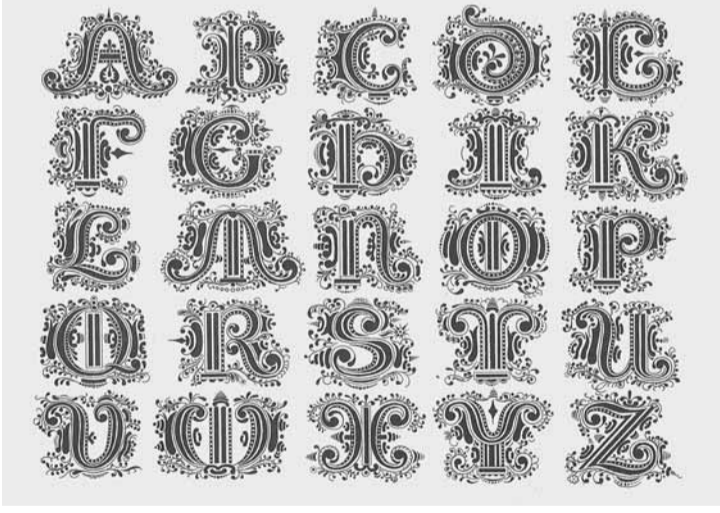
08.



09.



10.



11.



12.

IZET SHESHIVARI

Cette planche contact propose une plongée dans une sélection d'alphabets et de lettres, bestiaire typographique – provenant de spécimens issus de différentes bibliothèques. Depuis des siècles, des œuvres typographiques et manuscrites ont été consacrées à des bêtes imaginaires ou réelles. Le Moyen Âge en est un âge d'or, il existe des lettres ornées et dessinées majestueuses. Elles ont influencé le développement et la création typographique et ont été composées en suivant les révolutions des techniques d'impression. L'esthétique du Moyen Âge a été ainsi transposée plus tard alors que les usages et les

principes de mise en page prenaient un nouveau tournant. Le dessin de caractères et l'ornementation exposent les nouveaux savoirs et concepts qui font fi des croyances bibliques. Les créateurs de caractères positionnent non sans résistance les sciences au centre de l'évolution des connaissances. Les lettres composées se jouent des styles et des conventions typographiques en illustrant des mythes d'un autre temps, ce qui conduit parfois à des conflits, les ordres religieux n'ayant désormais plus la même influence sur les imprimeries royales ou privées. Il y a deux cents ans, et pour le bonheur de nos yeux, Jean Midolle immortalise ces créations dans son *Album du Moyen-Âge* (1836). On dessine des lettres à la hache et on joue au petit diable d'architecte qui risque encore l'échafaud.

01. Saxonne en grandes lettres dracontines (mélangées de capitales, d'onziales, de demi-onciales et de cursives). Évangile de saint Jean, VII^e siècle, tiré du *Traité de diplomatique* par deux religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Jean Midolle, *Album du Moyen-Âge*, 1836.
02. L'alphabet de l'amour ou recueil de chiffres à l'usage des amants et des artistes. Pouget Tiltiard, 1766.
03 et 04. Alphabet diabolique, écriture compositive. Jean Midolle, *Album du Moyen-Âge*, 1836.
05 et 06. Forestière. Jean Midolle, *Album du Moyen-Âge*, 1836.

07 et 08. Gothique composée. Jean Midolle, *Album du Moyen-Âge*, 1836.
09 et 10. Ludwig Petzendorfer, *Schriftenatlas. Eine Sammlung von Alphabeten, Initialen und Monogrammen*, 1903.
11. Tiré d'un manuscrit de Vienne, XVIII^e siècle. Joseph Balthazar, *Alphabet-Album*, J. Techener éditeur, 1843.
12. Diablerie, d'après Bertholino, tirée d'une fresque du palais du cardinal Fesch à Rome. Jean Midolle, *Album du Moyen-Âge*, 1836.

La moule quagga : petit mollusque, énorme défi pour le Léman

Un envahisseur venu d'ailleurs bouleverse les profondeurs du Léman. Originaire du bassin de la Caspienne, la moule quagga colonise tout sur son passage. En moins de dix ans, elle a transformé les fonds du plus grand lac d'Europe occidentale.

NICOLE GALLINA
ET BASTIAAN IBELINGS*

La moule quagga (nom scientifique : *Dreissena rostriformis bugensis*) illustre parfaitement le paradoxe des invasions biologiques : une espèce endémique – confinée à une zone d'origine très limitée – peut devenir abondante, une fois introduite ailleurs, et être une des espèces invasives les plus problématiques.

Les biologistes parlent d'espèce invasive pour désigner un organisme importé qui s'installe durablement dans un écosystème au détriment des espèces locales. Leur introduction est souvent involontaire ; navigation, échanges commerciaux ou transport de matériel nautique leur permettent de franchir des barrières naturellement impossibles pour elles. Introduite en 2015, la moule quagga a colonisé presque tout le Léman, jusqu'à 250 mètres de profondeur, une prouesse inédite même parmi les invasives lacustres.

Chaque femelle peut pondre jusqu'à un million d'ovules par an, tandis que les mâles libèrent jusqu'à 35 millions de spermatozoïdes par individu. La reproduction, potentiellement continue tout au long de l'année, assure un renouvellement constant des populations. Cette capacité reproductive exceptionnelle constitue un facteur clé du succès invasif de la moule quagga. Les larves microscopiques, appelées véligères, dérivent librement avant de se fixer sur tout support solide : rochers, coques de bateaux, conduites, stations de pompage. Leur taille infime leur permet de pénétrer dans les canalisations sans être retenues par les filtres. Dans le Léman, les densités atteignent aujourd'hui plus de 50 000 individus par mètre carré, pour une biomasse totale estimée à près de 800 000 tonnes dans le Léman. En quelques années, le fond du lac s'est littéralement tapissé de coquilles.

Un « ingénieur de l'écosystème » aux effets destructeurs

En filtrant d'énormes volumes d'eau, jusqu'à deux litres par individu par jour, les moules quagga fixent les nutriments dans leur coquille et modifient les cycles chimiques. Elles captent également le phytoplancton, dont se nourrissent le zooplancton et par la suite les poissons. L'eau paraît plus claire, mais cette transparence cache un appauvrissement de la chaîne alimentaire et une baisse de la productivité biologique du lac. En prenant la place d'espèces locales, elles perturbent ainsi l'équilibre de tout l'écosystème, sa biodiversité et affaiblissent sa résilience.

Une fois installée, la moule quagga est pratiquement indestructible. Ses larves, très résistantes, se dispersent dans toute la colonne d'eau. Les tests d'aspiration conduits par Alien Limited dans le Léman ont montré leurs limites : même après nettoyage, 500 à 1500 moules par mètre carré subsistent, suffisantes pour recoloniser la zone en peu de temps.

Ces interventions peuvent même s'avérer contre-productives : en aspirant les moules, on détruit les micro-habitats et on libère de nouvelles surfaces, rapidement recolonisées. Bien que cette méthode puisse sembler bénéfique à court terme, elle risque d'avoir des effets écologiques inverses en accélérant la prolifération.

Des études menées sur les Grands Lacs américains montrent que les populations de quagga se stabilisent d'elles-mêmes après une vingtaine d'années : toute intervention ne ré-



Colonisation des fonds du Léman par la moule quagga. Photographies Stephan Jacquet

duit donc pas la biomasse finale, mais prolonge la phase d'instabilité de l'écosystème.

Avec la quantité gigantesque présente dans le Léman, seule une infime fraction peut être retirée mécaniquement. Il est donc illusoire de penser qu'une telle méthode puisse « sauver » le Léman de la moule quagga.

La CIPEL en première ligne

Les impacts de la prolifération des moules sont nombreux : obstruction des prises d'eau potable, colmatage des conduites, encrassement des coques de bateaux, perturbation des habitats aquatiques, ou encore blessures à cause des coquilles coupantes sur les plages. Partout, les conséquences sont lourdes pour les usagers du lac, générant des coûts considé-

rables, chiffrés parfois à plusieurs dizaines de millions de francs. Le Léman est un hub nautique transfrontalier par son fort trafic de bateaux entre la France et la Suisse, et son importante activité de plaisance, de pêche et de sports nautiques. Il est donc à la fois cible et source de contamination pour d'autres lacs.

Face à ce défi, la Commission internationale pour la protection des eaux du Léman (CIPEL) agit sur plusieurs fronts. Son Plan d'action 2021-2030 inscrit la mise en œuvre d'un plan de gestion des espèces invasives, dont la moule quagga est désormais une priorité absolue. Des études scientifiques sont menées avec l'UniGE, l'Institut fédéral des sciences et technologies aquatiques (Eawag, Suisse), l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'ali-

mentation et l'environnement (INRAE, France) et l'École nationale du génie de l'eau et de l'environnement de Strasbourg (ENGEES) pour suivre son expansion, mieux comprendre sa physiologie et évaluer ses impacts sur le lac. La CIPEL mène également des actions de communication et de sensibilisation, dans les ports du Léman, auprès des collectivités et des usagers du Léman.

Le principal vecteur de dispersion reste les activités nautiques, dont la navigation de plaisance : les larves, invisibles à l'œil nu, ainsi que les moules, se logent dans les eaux de ballast, remorques ou combinaisons de plongée. C'est pourquoi la CIPEL rappelle que les propriétaires de bateaux, pêcheurs et plongeurs ont les clés en main : avant tout changement de plan d'eau, il faut nettoyer, sécher et vérifier son matériel.

Depuis son introduction dans le Léman et le lac de Constance, la moule quagga s'est rapidement propagée à d'autres lacs, notamment Neuchâtel, Bienne, Zurich et le lac du Bourget. C'est pour cette raison que, dans plusieurs cantons de Suisse centrale, le nettoyage obligatoire des bateaux avant tout changement de plan d'eau est désormais en vigueur. Cette mesure vise à éviter de nouvelles contaminations et constitue aujourd'hui l'un des leviers les plus efficaces de prévention.

Un mollusque de quelques centimètres bouleverse donc aujourd'hui un écosystème millénaire. La moule quagga n'est pas un simple passager clandestin : elle illustre les conséquences de nos échanges et de la mondialisation des écosystèmes. Avec le réchauffement climatique, d'autres espèces exotiques envahissantes pourraient à leur tour trouver dans le Léman un habitat favorable. Préserver le Léman, c'est avant tout agir ensemble – avec rigueur, coopération et conscience. Aucune solution miracle n'existe, mais la prévention reste à portée de main.

* Secrétaire générale et coprésident de la CIPEL.

Les bons gestes pour les usagers

Limiter la dispersion de la moule quagga, mais aussi prévenir l'arrivée d'autres espèces exotiques envahissantes qui, avec le changement climatique, pourraient trouver des conditions plus favorables dans nos lacs.

1. NETTOYER

Avant de quitter un plan d'eau, éliminez toute trace visible de boue, d'algues ou de coquilles sur votre matériel – coque, remorque, ancres, cordages, matériel de plongée, etc. Utilisez de l'eau claire ou un jet à haute pression si possible.

2. SÉCHER

Laissez votre bateau, votre matériel et vos vêtements nautiques sécher au moins cinq jours avant de les remettre à l'eau dans un autre lac. Les larves microscopiques de la moule quagga peuvent survivre plusieurs jours dans l'humidité.

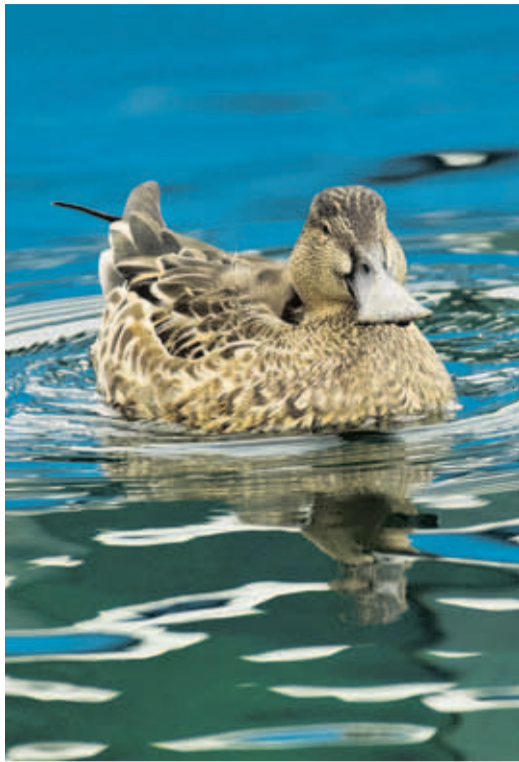
3. VÉRIFIER

Inspectez minutieusement les zones difficiles d'accès : eaux de ballast, safrans, hélices, joints, sangles de remorque ou dessous de planches. Quelques larves transportées peuvent suffire à coloniser un nouveau lac.

4. INFORMER

Sensibilisez les autres navigateurs, clubs et loueurs de matériel. Chaque geste compte : la prévention repose avant tout sur la vigilance collective.





Cane de Canard souchet



Canard des Bahamas



Couple de Harles bièvres



Femelle Harle bièvre



Fuligule morillon



Mouette rieuse



Nette rousse



Tournepipe à collier

Nos oiseaux : comment les observer

PHOTOGRAPHIES DANIEL RENZI

Les Bains des Pâquis et la Rade de Genève sont des sites d'importance nationale et internationale en ce qui concerne l'escale des oiseaux en migration ou en hivernage.

ELIO BRULHART

Avant d'aller observer les oiseaux, il faut se munir d'un bon matériel. L'ornithologue en pleine action aura besoin avant tout de jumelles. Il faudra qu'elles n'aient ni trop de grossissement, pour pouvoir observer aisément les déplacements des oiseaux en vol, ni pas assez, pour pouvoir identifier les oiseaux de loin. Pour ma part, je possède des jumelles au grossissement de 10 x 42. L'achat d'une longue-vue et d'un trépied est vite très utile. La longue-vue, souvent prise pour un appareil photo, est l'équivalent d'une seule jumelle, bien que beaucoup plus puissante, qui se fixe sur un trépied. Cet appareil est fait pour l'observation à longue distance, je conseille donc d'en prendre une avec un bon zoom, tout en s'assurant au préalable qu'elle soit bien lumineuse. J'en possède une moi-même avec un zoom grossissant de 20 à 60 fois et une ouverture de 80 millimètres. L'appareil photo peut être une bonne acquisition. L'idéal est d'avoir un boîtier reflex ou

hybride muni d'un zoom 150-600 millimètres. Malheureusement, quand on sort faire de l'ornithologie, il faut souvent choisir entre l'appareil photo et la longue-vue, car tout ce matériel est souvent lourd à porter et encombrant. Aux Bains, l'endroit idéal pour l'observation est selon mon point de vue le bout de la jetée, proche du phare, car il y a une bonne vue sur toute la rade. En plus des habitués **Canards colverts**, **Cygnés tuberculés** et **Foulques macroules**, on peut observer toute l'année le magnifique **Grèbe huppé**, les **Goélands leucophées**, les **Nettes rousses** au plumage flamboyant et, bien sûr, l'habituelle des lieux : la **Mouette rieuse** ! On peut également voir le **Grand cormoran**, séchant ses longues ailes noires au soleil sur les enrochements autour du phare. Les plages de galets représentent un endroit attrayant pour les limicoles, petits échassiers qui se nourrissent en picorant sur les bancs de sable et les plages. On peut observer couramment en période de migration (printemps-automne) les **Bécasseaux variables**, **cocorlis**, **minutes**, **sanderlings**, **maubèches** voire même de **Temminck**, ainsi que les **Combattants variés**

et **Chevaliers guignettes**, **sylvain**, **culblanc** et **aboyeur**. Voir un **Tournepipe à collier** est tout à fait envisageable. Il est aussi possible d'observer quelques **Courlis cendrés** ou **Courlis corlieux** tournant dans la Rade, puis repartant en migration. **Huîtrier pie**, **Échasse blanche**, **Avocette élégante**, **Barge rousse** ou à **queue noire**, **Pluvier doré** ou **argenté**, sont plus rares mais ont déjà été vus plusieurs fois. Avec beaucoup de chance, il est même possible de voir des **Labbes** des quatre espèces (**pomarin**, **parasite**, à **longue queue** et même le **grand Labbe**) qui se tiennent en général plus au large. La **Sterne pierregarin** n'est pas difficile à observer durant la période de nidification et pendant l'été. Les **Sternes caspienne**, **naine**, **caugek** et **hansel** sont, quant à elles, plus difficiles à voir et la **Sterne arctique** est occasionnelle. Il est également possible d'observer les **Guifettes noires**, **moustacs** et plus rarement les **leucoptères**. Les Bains des Pâquis peuvent fournir de bonnes surprises à l'ornithologue attentif en ce qui concerne mouettes et goélands. Presque tous les hivers, le **Goéland argenté** et le **Goéland**

pontique sont observés et la **Mouette tridactyle** a été vue plusieurs fois. Les **Goélands brun**, **cendré** et **leucophée** sont présents presque toute l'année et il arrive souvent qu'un observateur regardant le large remarque le vol rapide de la **Mouette pygmée**. L'ornithologue averti saura aussi repérer une **Mouette mélanocéphale** parmi les rieuses. Certains chanceux ont même pu apercevoir la mythique **Mouette de Sabine** ! La vue dégagée depuis la jetée offre une bonne chance d'observer les rapaces. Quand il fait beau en particulier, mais aussi quand la météo laisse à désirer, scrutez attentivement le ciel en quête de ces oiseaux. Vous verrez très certainement le **Busard des roseaux** et la **Bondrée apivore**. L'observation d'un **Balbuzard pêcheur**, d'un **Milan royal** ou **noir** est également possible, les **Busards cendrés** et **saint-martins** étant quant à eux occasionnels. Il arrive souvent que les **Faucons hobereau** et **pèlerin** fassent une escale pour chasser dans la rade, ce dernier est vu régulièrement perché sur l'antenne de la poste du Mont-Blanc et autres points hauts de la ville. Passons maintenant l'objectif des jumelles sur les canards. **Sarcelles d'hiver**, **Nettes**



Elio

Photographie Daniel Renzi

Le Musée d'art et d'histoire de Genève proposait en 2000 une exposition intitulée « Animaux d'art et d'histoire. Bestiaire des collections genevoises ». Le catalogue comportait un fort intéressant complément sur les expressions, proverbes et dictons attachés aux animaux où se trouvaient les oiseaux (18) et les poissons (17). Cette égalité n'est qu'apparente, voire trompeuse, car les oiseaux écrasent les poissons. L'alouette, le canard, la colombe, la corneille, le cygne, l'épervier, la grue, la linotte, l'hirondelle, le merle, le moineau, le paon (rarissime), le perroquet, la pie, le pigeon, le pinson, la pintade (en cuisine avec l'oie), le rossignol (égaré). Pas plus de cinq poissons sont cités : l'anguille, la carpe, la limande (un poisson de mer?), le merlan et le saumon. Ni perche, ni truite ! Encore faut-il ajouter, pour la zoologie des Bains des Pâquis, l'abeille, l'araignée, la fourmi, la guêpe, la mouche, le papillon, la puce, le ver, sans compter les rats et les souris !

Depuis près de trois ans, des livres sur les oiseaux, près d'une centaine, sont récoltés à l'intention d'Elio, devenu ornithophile, « amoureux des oiseaux », un mot déjà employé par le savant genevois Charles Bonnet.

D'ailleurs, l'article « ornithologiste ou ornithologue » (tome 13 du *Littre*) me fit connaître Audubon (John James, 1785-1851), « ornithologiste de premier ordre, dont le nom et les travaux sont trop peu connus en France ». Cet Américain, au nom facile à retenir grâce à la publicité de mon enfance – « du bon, du beau, dubonnet » – fut l'élève à Paris (ô stupeur !) du peintre Jacques-Louis David (1748-1825). Pour Audubon, *Le Petit Robert* donne une remarquable illustration en couleur, « Oiseaux d'Amérique », une composition qu'aucun photographe ne parviendra jamais à réaliser !

Mais pour Elio, qui vient d'avoir 14 ans, rien n'égale le plaisir jouissif de l'observation du réel.

Armand Brulhart

rousses, Poules d'eau, Canards souchets, sif-fleurs, chipeaux et piliets ainsi que Fuligules morillons et milouins, Tadorne de Belon, Oie cendrée ou d'autres espèces plus rares sont observés chaque année. En hiver, dans les groupes de fuligules, cherchez attentivement les Fuligules nyrocas et Fuligules milouinans, vous serez sûrement récompensés. Un coup d'œil au large en vaut toujours la peine. On pourra sûrement observer les espèces suivantes : Grèbes jougris, Harles huppés, Garrot à œil d'or, Grèbes à cou noir et plus rarement esclavons. Un ou deux Plongeurs hivernent parfois au large (arctiques et moins souvent catmarins et imbrins). Avec de la chance, vous observerez une Macreuse noire, la Macreuse brune étant beaucoup plus rare dans la Rade. Une Macreuse à front blanc mâle a été trouvée à Cologny en novembre 2023 (Noah Clerc) : oiseau canadien d'origine, il est le premier individu répertorié en Suisse. Vous aurez aussi une mince chance de voir une Harelde boréale ou un Eider à duvet bien que ces derniers soient occasionnels dans la partie genevoise du lac.

Depuis les Bains des Pâquis, on peut aussi apercevoir quelques grands échassiers. L'orni-

thologue chanceux pourra peut-être, dans un vol de Héron cendré, trouver un Héron pourpré, ce dernier ne s'arrêtant pas dans la Rade à cause du manque de roseaux. Les Cigognes blanches passent parfois par centaines, accompagnées d'une ou deux Cigognes noires. Bien qu'elles migrent principalement la nuit, des Grues cendrées ont déjà été observées ; un groupe d'une cinquantaine de Flamants roses, oiseau extrêmement rare en Suisse, a été vu une fois au XX^e siècle. La Spatule blanche et l'Ibis falcinelle sont également observés certaines années. Les Aigrettes garzettes, grandes Aigrettes et Hérons garde-bœufs sont aussi visibles en vol au-dessus du lac. Le Hibou des marais a également été trouvé par quelques chanceux !

Sources :

Les bons coins ornithologiques de Suisse romande, par le groupe des jeunes de « Nos Oiseaux » (gdj.nosoiseaux.ch) et le site www.ornitho.ch

La Sterne pierregarin

En cette fin d'été, des cris railleurs se font entendre inlassablement autour de la jetée. Des mouettes ? Non ! En cherchant la provenance de ces cris, on repère rapidement un élégant volatile, taillé pour le vol : la Sterne pierregarin.

CÉDRIC POCHELON*

A cette saison, la Sterne pierregarin, petite cousine des mouettes et des goélands, élève encore ses jeunes. L'apprentissage de la pêche, par des plongeurs en piqué après un petit vol sur place, est pratiqué sans relâche. Les oiseaux se reposent ensuite sur des bouées, ou sur des bois flottants, le plus souvent au large. Un phénomène connu de longue date. Paul Géroutet mentionnait déjà la jetée des Pâquis comme un site typique pour l'espèce dans son livre *Les Oiseaux du lac Léman* (1987).

La Sterne pierregarin est une espèce migratrice. Elle hiverne dans le golfe de Guinée et niche originellement sur les bancs de gravier des grands cours d'eau européens, souvent en groupe. Elle y construit une ébauche de nid dans lequel elle dépose ses œufs parfaitement mimétiques, qu'elle défend de manière agressive contre les prédateurs.

La correction des cours d'eau a considérablement réduit ses sites de nidification, le dernier site naturel du Léman, au delta de la Dranse, ayant été déserté au tout début des années 1990. Des sites de nidification artificiels, sous forme de radeaux ou de plate-formes couverts de galets, lui sont maintenant dédiés comme habitats de substitution, sous l'impulsion des ornithologues locaux. À Genève, un premier radeau a ainsi été installé en 1979 sur la retenue du barrage de Verbois. Au vu des succès obtenus, le nombre de radeaux y a progressivement été augmenté jusqu'à quatre en 2025. En parallèle, un radeau a été installé dans la réserve naturelle de la Pointe à la Bise en 2009, puis un deuxième en 2025.

L'installation des sternes au printemps suit un rituel spectaculaire, dès leur retour de leur longue migration. Il commence par des parades aériennes, les oiseaux volant acrobatiquement par couples, qui peuvent être fidèles d'année en année. Une fois posés, les deux partenaires se font alors face bruyamment, les ailes semi-ouvertes et la queue relevée. Le mâle apporte ensuite à

la femelle des offrandes de nourriture, souvent de petits poissons.

Bien que les sternes misent sur la force de la colonie pour se défendre contre les prédateurs, la nidification peut parfois être perturbée par différents facteurs tels que la prédation (milan, corneille...), la concurrence par le goéland leucophaea, des dérangements humains ou des facteurs environnementaux (inondations ou sécheresse, gestion des cours d'eau). On observe alors une réelle connexion entre les différents sites lémaniques (Genève, Prévéranges, Grangettes), qui permet à l'espèce de se maintenir dans la région.

Grâce aux efforts des ornithologues et des associations (Pro Natura Genève, Groupe ornithologique du Bassin genevois) et de leurs partenaires, la Sterne pierregarin se maintient durablement à Genève, et l'on peut observer son élégant ballet durant tout l'été sur le Léman. S'installera-t-elle un jour sur des sites encore plus urbains, tels que les toits plats des Bains des Pâquis, comme c'est le cas sur quelques sites ailleurs en Suisse ? En tous les cas, elle reste une espèce appréciée des ornithologues genevois, qui guettent sa présence au même titre que celle d'espèces plus rares, telles que les sternes scapulaire, caugék, naine ou arctique qui traversent le ciel de la rade lors de leur migration.

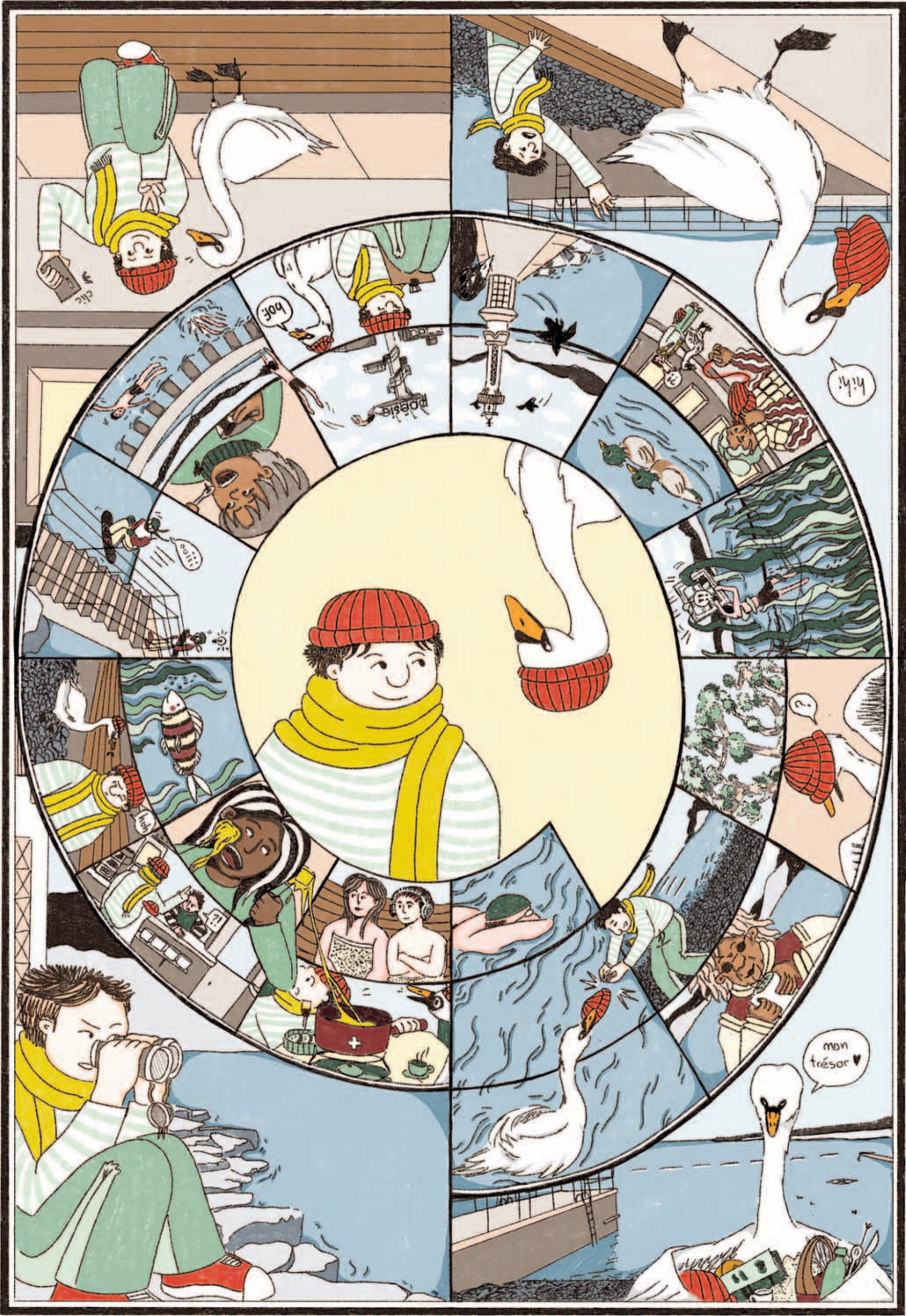
Lors de l'installation du deuxième radeau à l'arrière dans la réserve naturelle de la Pointe à la Bise en 2025, une caméra a été intégrée et a permis de suivre avec joie l'évolution de la nidification des sternes tout au long de la saison. Avec l'espoir qu'elles seront de retour dès le printemps prochain, n'hésitez pas à venir les voir sur place à partir de début avril !

Centre nature de la Pointe à la Bise
Chemin de la Réserve 8
1245 Collonge-Bellerive
novembre à mars : le dimanche de 10h à 16h
avril à octobre : mercredi, samedi et dimanche de 10h à 18h

*Groupe ornithologique du Bassin genevois



Pro Natura Genève



GIULIA AMOS

Giulia Amos est une talentueuse étudiante de première année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts. Elle a fait appel à ses souvenirs d'enfance des Bains des Pâquis pour nous proposer une planche originale et ludique. Quoi de plus rassembleur qu'un jeu de l'oie, converti pour cette illustration en jeu du cygne ? L'histoire commence par un chapardage surprenant, se poursuit par un jeu du chat et de la souris et se conclut par une très belle amitié entre les deux principaux protagonistes. L'autrice a commencé par un crayonné à la main avant d'ajouter la couleur de manière numérique, ce qui a donné un aspect plus industriel à cette magnifique illustration, de manière à la rapprocher le plus possible d'un véritable plateau de jeu. **Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts**

Hymne aux oiseaux de la Rade

Hommage aux acteurs de la conservation de la nature à Genève.

GOTTLIEB DANDLIKER*

L'aube se lève sur notre Rade. Le lac semble encore hésiter entre la nuit et le jour, entre le silence et le murmure de la circulation routière. Le Jet d'eau dort un instant de plus, avant de reprendre sa respiration verticale. Sur les quais, la ville s'éveille lentement, sans brusquer la lumière. Les premiers cris viennent des mouettes rieuses, ces sentinelles du petit matin, et le clapot régulier contre les pierres dessine une musique simple.

Un cygne glisse, seul. Sa trace sur l'eau est droite et régulière, comme un fil tiré par la patience. Rien n'est plus tranquille qu'un cygne au lever du jour. Les promeneurs du matin s'arrêtent souvent, sans vraiment savoir pourquoi : ce silence blanc les invite à ralentir. Les cygnes ne sont de retour que depuis deux siècles, après avoir disparu durant des millénaires, victimes de la chasse intensive de nos ancêtres lacustres. Quoi de plus nourrissant, en effet, que ces grands œufs clairs, si faciles à ramasser dans les roselières d'autrefois ? Le retour des cygnes témoigne du nouveau lien de la ville avec le vivant. Jadis chassés, aujourd'hui protégés, leur lenteur nous apprend la retenue.

L'interdiction de la chasse aux oiseaux d'eau dans la Rade remonte au début du XX^e siècle. Des générations d'oiseaux, résidents ou migrants du Grand Nord, ont appris à profiter de ce havre de paix qui rend possible cette extraordinaire proximité entre les humains et la gent ailée. On observe certes, depuis une vingtaine d'années, une diminution du nombre de canards hivernants : le réchauffement climatique adoucit les hivers du nord de l'Europe et nombre d'espèces ne jugent plus nécessaire de migrer jusqu'au Léman. Même s'ils sont moins nombreux, on apprécie d'autant plus les derniers fuligules morillons, ces petits canards plongeurs qui s'obstinent à venir nous visiter chaque hiver, avec une fidélité déconcertante : on connaît des individus qui sont revenus hiver après hiver passer leur journée à côté de la même bouée. La nuit, ils parcourent les profondeurs du lac à la recherche de leur nourriture préférée, les moules.

Les enfants lancent du pain aux canards colverts, malgré les panneaux qui demandent de ne pas le faire. C'est un geste de tendresse plus que de désobéissance. On ne naît pas naturaliste : on le devient, souvent en commençant par donner du pain à un cygne avant de comprendre, plus tard, qu'il devrait préférer les herbiers du lac. Cette relation maladroite est déjà une forme de découverte de la nature. Elle nous rappelle que la cohabitation commence par un regard, une empathie, plus que par des règles.

Vers les Bains des Pâquis, l'eau s'anime. La lumière arrive, reflétée par les cabines et leurs vitres. Les habitués s'y baignent en toutes saisons, et leurs silhouettes découpées dans la brume se mêlent aux oiseaux. Un harle bièvre apparaît. Il plonge sans bruit, disparaît sous la surface, réapparaît plus loin, le bec serré sur un petit poisson. Il ne chasse pas pour impressionner ; il chasse pour vivre, simplement. Le harle bièvre est un oiseau méthodique. Il s'adapte à tout, même au tumulte des Pâquis. On le voit près des pontons, indifférent aux nageurs et aux cris. Il incarne la sobriété du geste juste. Là où d'autres fuiraient, lui reste, parce qu'il a trouvé ici ce dont il a besoin : de l'eau claire, des poissons, un espace où on le laisse tranquille. Regarder pêcher un harle, c'est se souvenir que la patience est une forme d'intelligence. Il ne se presse pas, ne s'agite pas, ne se déconcentre pas. Et ceux qui le regardent longtemps finissent toujours par sourire. Le simple fait de le suivre du regard, de le perdre, de le voir repaître plus loin, calme quelque chose en nous.



Photographie Fausto Pluchinotta

Sur les quais, les ornithologues s'installent. Jumelles autour du cou, télescope sur l'épaule, appareil photo en main, ils observent, notent, échangent à voix basse. Leurs silhouettes immobiles rappellent celles des pêcheurs, des pêcheurs d'émotions. Ils sont les témoins tranquilles du va-et-vient des oiseaux. Ce qu'ils pratiquent, souvent sans le formuler, c'est une forme de soin : l'attention à ce qui vit. Patients, ils savourent la régularité des vols et le retour des saisons. La beauté, pour eux, tient à la fidélité du lac et des oiseaux. Mais au fond de chaque regard veille une attente : celle de la surprise, d'un oiseau rare venu troubler l'habitude et rappeler que la nature garde toujours sa part d'imprévu. Dès juillet, ils reviendront jour après jour, dans l'espoir de trouver un matin un jeune bécasseau, né quelques semaines plus tôt en Scandinavie, pressé de se nourrir après une nuit de vol, pas farouche pour un sou, n'ayant encore jamais été confronté à la méchanceté des hommes...

Et puis, un matin d'octobre, en plein centre du lac, une ombre immense traverse le ciel. C'est un pygargue, de retour après des décennies d'absence. Son envergure coupe l'air avec lenteur. Il tourne au-dessus du lac comme pour mesurer l'espace. Il s'agit d'un jeune oiseau, né en captivité en France voisine, ayant récemment retrouvé la liberté dans le cadre d'un programme ambitieux visant à faire à nouveau nicher ce grand aigle sur les rives du Léman. Le retour du plus puissant des prédateurs du lac, seul capable de modérer la prolifération des cormorans, est un signe d'espoir, un rappel que la nature est toujours prête à saisir les opportunités qu'on veut bien lui offrir, et une récompense silencieuse pour tous ceux qui ont œuvré pour que le Léman respire mieux.

Il faut dire qu'après avoir longtemps négligé ses eaux, Genève a appris à s'en occuper. Elle a appris à surveiller, filtrer, assainir, dépolluer, restaurer, renaturer. Le lac et les rivières ne sont plus des exutoires, mais des organismes vivants qu'il faut comprendre, chérir et soigner. Il y a un demi-siècle, les eaux étaient tellement chargées en phosphates que

la prolifération des algues empêchait la baignade, et qu'il fallut construire la piscine de Genève-Plage au bord même du lac ! Aujourd'hui, le Léman a retrouvé sa clarté et ses baigneurs. Les characées, fascinantes plantes primitives, ont remplacé les algues surabondantes au fond de la Rade, et les nettes rousses, magnifiques canards plongeurs qui s'en nourrissent, sont redevenues des vedettes locales.

Les efforts du Canton de Genève ont été reconnus au niveau international : depuis 2025, Genève appartient au réseau des villes Ramsar, ces communautés urbaines engagées pour la conservation des zones humides et la gestion durable de l'eau. Cette distinction n'est pas un trophée ; elle oblige. Elle confirme que l'eau n'est pas seulement un bien technique, mais un lien moral. Le lac, les rivières et les marais forment un ensemble fragile que notre canton a choisi de protéger. Ce choix se lit dans le vol des oiseaux, dans le retour des cygnes, des harles, des nettes et même du pygargue.

Aux Bains des Pâquis, cette conscience prend une forme populaire. Chaque matin, des corps entrent dans l'eau froide et des oiseaux s'en élèvent. On y croise autant de langues que d'espèces, autant de sourires que de plumes. Les Pâquis sont un lieu de rencontre entre le sauvage et le social. On s'y baigne, on y observe, on y discute. Chacun y trouve sa raison : la santé, la beauté du paysage, le calme. Et les oiseaux, eux, continuent simplement de vivre à nos côtés.

Le soir, la lumière baisse. Le Jet d'eau prend des couleurs dorées. Les mouettes se rassemblent, les cygnes se rapprochent du bord, les goélands leucophées crient et nous rappellent les océans. Le lac se tait peu à peu. C'est à ce moment que la ville semble le plus intimement liée à la nature : dans la tranquillité partagée. La cohabitation n'est pas un concept, mais une pratique quotidienne.

Au-delà de la jetée, sur la rive gauche, la plage et la lagune des Eaux-Vives montrent cette volonté d'équilibre. On y a recréé des rives naturelles, des zones d'eau calmes, des roselières. Les baigneurs y côtoient les canards, les enfants regardent les foulques plonger. On y

vient pour se détendre, mais on y apprend aussi à observer. Les foulques, les gallinules, les grèbes huppés ont colonisé la lagune et permettent à tous les passants d'assister aux miracles de la reproduction : aux parades nuptiales, à la construction des nids, à l'incubation des œufs, au nourrissage des poussins...

Ce lieu est la preuve qu'une ville peut redonner un espace à la nature sans renoncer à elle-même. C'est la version moderne du pacte passé entre Genève et son lac. Le mot « biodiversité » prend ici un sens concret. Il ne désigne pas une liste d'espèces, mais une manière de cohabiter. Les oiseaux ne sont pas tolérés, ils sont souhaités, espérés, attendus. Ils rappellent que la beauté d'un lieu ne dépend pas que de son architecture, mais aussi de sa capacité à accueillir le vivant. Genève est devenue ainsi, un peu, un symbole de ce que peut être une ville consciente : non pas un territoire contre la nature, mais une société avec elle. La restauration de la qualité de l'eau, la restauration des rives, l'obtention du label Ramsar, tout cela compose une politique de respect du vivant. Les oiseaux ne connaissent pas nos programmes et nos règlements, mais ils en perçoivent les effets. Leur présence est notre récompense.

Quand la nuit tombe, le lac se couvre d'une fine brume. Les lumières de la ville se reflètent dans l'eau. Les cormorans retardataires fendent le ciel en V, pour retrouver leur dortoir. Un harle plonge une dernière fois. Le pygargue dort quelque part dans des arbres au bord du lac, très loin de la ville. Les chauves-souris ont pris la relève et survolent les eaux en silence. Sur la jetée des Pâquis, un promeneur s'arrête, regarde les silhouettes ailées dans le reflet des lampes et apprécie en silence ce que d'autres appellent « l'ornithothérapie » : ce moment où l'attention à la vie des oiseaux devient une forme exquise de bien-être.

La Rade n'est pas seulement un paysage. C'est une conversation entre le lac et la ville. Chaque reflet, chaque battement d'aile en fait partie. Et dans cette conversation, l'homme apprend à écouter.

* Inspecteur cantonal de la faune de 2000 à 2025.



28 avril
♂ sur ♀
2 accompagnés
10 m ch



Le dernier kilomètre

Cornelius Agrippa changeait le plomb en or. Il avait appelé son chien Monsieur. Autant dire Personne. Ensemble ils arpentaient les rues la nuit. On faisait la fête le samedi soir. Les frangines dansaient. Le chien gardait les sacs. À Grenoble le maître mourant congédia la bête. Monsieur courut se jeter dans l'Isère, riche rime à sa pauvre vie. Quand un chien se noie, tout le monde lui offre à boire. Monsieur est servi.

JEAN-LUC BABEL

Quand les bouteilles sont vides je les trimballe grelottantes jusqu'au bout de la rue, au lieu sévère, funèbre et laid de leur tri selon la couleur. Elles renaîtront, c'est une certitude. Le noble matériau translucide est immortel. Les boîtes de conserve pareillement seront fondues sans états d'âme, quand les cimetières de voitures sont rongés par la rouille et la mauvaise conscience.

J'exploite vaille que vaille un café-restaurant de taille modeste dans une ville de moyenne importance, sur un boulevard en proportion. Mon appartement est à l'étage. Un matin je suis secoué par des bruits inhabituels. Je vais à la fenêtre. Des hommes en tenue orange démontent l'aubette de l'arrêt de tram. « Il y a des travaux sur la ligne » me crie un voisin descendu voir. Sur cette page aussi, sur chaque phrase, croyez-moi vous qui me lisez.

Depuis presque un siècle et demi, autant dire toujours, le tram stoppait pile devant la maison. La suppression de cet arrêt va m'ôter une bonne partie de ma clientèle, qui fait escale maintenant cent mètres plus loin. Là, une grande terrasse toute neuve, au soleil le matin et à l'ombre après midi, tend les bras à mes lâcheurs.

Et le café y est vingt centimes moins cher. Thénardeau, un ami de très longtemps, me déserte. Je n'aurais jamais cru ça de lui, vieux camarade d'école puis de régiment. Il passait entre 9 et 10 tous les matins. Un rite. Il en faut, des habitudes, sinon la vie se met à zigzaguer. On buvait le café ensemble. En le voyant arriver je me levais sans un mot et j'allais en personne au percolateur. Jamais je n'aurais laissé la serveuse s'occuper de mon pote.

Il prenait place (il est gros). Il m'asticotait : « Puisque tu es debout, rapporte-moi un croissant et trouve-moi le journal. Fraîches, les nouvelles. Fourré, le croissant. » Les clients ne remettent jamais le journal au crochet. Sa place. Pas à côté, pas n'importe où. Sous la pendule exactement.

*

Dans la salle à manger où on n'ira plus, sur la table qui ne servira plus à rien, j'ai posé la rose des sables – moi qui n'ai jamais voyagé en lointain pays. Cette rose, un copain fauché me l'avait laissée en gage et n'est pas revenu. On ne connaît jamais les gens. Ce soir, cet anonyme venu en voisin, traînant la charentaise, sa tête de vieux beau argenté ne m'est pas complètement inconnue. Je me lance, je lui demande, l'air de rien, ce qu'il pense du bistrot, s'il trouve que la qualité a baissé, s'il a un reproche quelconque, s'il a entendu des critiques.

Il respire à fond et regarde fixement, à hauteur d'yeux, un des boutons de ma veste. Il sourit mécaniquement : « Pour que la Vieillesse mérite le beau nom de Naufrage, encore faut-il avoir quitté le Port. » Il a mis des majuscules, j'en jurerais. Le vieux beau n'a rien dit d'autre, il a payé machinalement, est parti sans un regard.

*

J'ai dû renvoyer le cuisinier, une armoire à glace avec une voix de caverne. « Mange ! Tu ne sais pas qui te mangera »



PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

faisait-il aux enfants qui pignochaient dans l'assiette. Ça mettait mal à l'aise. J'ai saisi le prétexte. Du balai. Cet ogre venait de haut. La vie au grand air l'avait rendu débrouillard et dur. La pratique du cor des Alpes avait dilaté sa voûte crânienne. Les joues ont suivi. Il met les cerises (confites) dans la bouche, les recrache une à une en les tranchant d'un coup de dent au passage, les pose avec délicatesse sur le gâteau. Il peut le faire à la vitesse d'une mitraillette mais la qualité en souffrirait et les forêts-noires n'arrivent pas à suivre.

Son départ, au malabar, m'a remis en selle, si j'ose dire. Je lave deux ou trois verres, autant de tasses et de soucoupes. La serveuse a rendu son tablier. Je l'avais encouragée à voir ailleurs. Elle a trouvé. Depuis le covid c'est facile. Viennent encore des habitués, du genre qui goge tout l'après-midi devant une chope tiède ou un café froid. Des culs-de-plomb, taiseux par-dessus le marché. Certains tapent le carton. Je n'ai pas su choyer la clientèle dans le sens du poil. Les détails font tout.

En mieux, en pire.

Je n'ai jamais eu l'idée de sortir les chaises, l'été, pour que les consommateurs prennent l'apéro en paréo d'opéra tout en matant le vont-et-viennent des jambes nues. J'ai négligé les amuse-gueules (olives, chips, copeaux de parmesan), supprimé les cure-dents (des indéliçats partaient avec). Et puis fumer à l'intérieur a été interdit.

Certains tenanciers ajoutent sur la soucoupe un petit chocolat qui fond au contact de la tasse bouillante et personne n'y touche de peur de se salir le corsage ou la cravate avant d'aller au bureau.

Les Chinois vont au café avec leur oiseau, qui ne perd pas une miette de la conversation. L'hygiène nous ordonne de laisser les bêtes dehors, attachées très près du cou, et les gentils toutous se font traiter de chiens d'ivrogne par les passants. Je ne suis pas le même. Mes yeux ont vu. On ne doute pas de la sincérité d'une haine. Elle change son homme. « Tout de suite les grands mots ! » s'écrierait l'autre. L'amitié est un malentendu qu'on entretient par routine. On arrose bien les cactus.

J'ai appris par hasard le décès de ma femme avec tellement de mois de retard que, crainte de passer pour un radoteur inconsolable, je n'ai pas osé demander s'il s'agissait d'un accident, d'un cancer foudroyant, d'un suicide (assisté ou pas), d'un meurtre ou d'une banale mort naturelle. Elle était ce qu'on appelle une femme-enfant, mais si on ne peut plus avoir le dos tourné cinq minutes...

*

Soudain il n'y a plus eu de saisons. L'oignon vendit chèrement sa peau, plus mince d'année en année. Au calendrier c'est l'hiver. Les rues sont noires. Deux ou trois taches blanches. Pas très écolo, cette neige qui arrive en ville sur les toits des voitures à essence. Je m'assois dans un coin sombre du café, en embuscade. Je me lève parfois de mon poste d'observation pour aller redresser un tableau de traviole. J'ai toujours eu l'œil.

« Pendant que tu es debout (je crois entendre Thénardeau) tu irais pas à la cave nous chercher une bouteille ? » Il me manque, le salaud. Il aurait pu garder un pied dans la porte, la laisser entrebâillée.

J'ai collé un papillon sur chaque peinture, avec le prix (négociable). Après viendra le tour des cuivres, des porcelaines et des cristaux. Et puis les meubles vénérables.

*

J'ai boudé le tram pendant trois années. Un jour je suis monté. La rame était bondée, c'était l'heure de pointe. J'étais debout, serré, me demandant quelle idée m'avait pris. Parmi les têtes j'ai soudain aperçu celle du grand Thénardeau. On m'avait dit qu'il avait eu des ennuis ; des sérieux, des judiciaires. Je l'ai hélé. J'étais joyeux tout à coup. « Salut, vieux. Comme ça ils t'ont relâché ? » Il a fait une drôle de grimace que je ne lui connaissais pas. Je vous épargne ses réponses. Je lui laisse les trois points. Voici ma partition :

« T'es sorti, c'est l'essentiel... T'avais pris combien déjà ? ... Nom de dieu... Tu travaillais ? ... Bien obligé... Pas trop dur ? ... Encore une chance... Au moins tu prenais l'air... Tu voyais le soleil... Et la gamine, elle s'en tirera ? ... Je sais, je sais, c'est pas toi... Remarque, ils disent tous ça... Non, je déconne... T'es revenu, c'est l'essentiel... Yolande va bien ? ... Ah la vache ! ... Je savais pas... Tu sais ce qu'on dit : une de perdue... (*silence plus long*) ... Et qu'est-ce que tu vas faire ? ... C'est dur pour tout le monde... Je vais voir autour de moi... Si j'ai quelque chose je te fais signe... Tu es chez ton fils ? ... Ah bon, je ne savais pas... Allez, courage... À la revoyure... »

Au moment de descendre, j'ai retourné la flèche qui m'était restée sur le cœur :

– C'est comment, ton prénom, déjà ?

Tadashi Ono, Baie de Taro, préfecture d'Iwate. Série *Coastal Motifs*.

Surf et digues à Fukushima

Fukushima était un spot de surf prisé avant la catastrophe nucléaire de 2011. Depuis, des surfeurs s'y aventurent. Des digues anti-tsunami ont été érigées, formant une séparation controversée avec la mer. Deux photographes japonais ont documenté ces réalités.

BERTRAND TAPPOLET

En 2011, le tsunami de Fukushima a profondément modifié le rapport des Japonais à la mer, autrefois perçue comme une source de vie et de subsistance, désormais redoutée pour sa puissance destructrice. Quant à eux, les planchistes continuent de fréquenter les plages de la région désormais ouvertes. Les municipalités comptent ainsi relancer le tourisme sur ces sites autrefois lieu de compétitions internationales. N'y viennent plus désormais que des habitants du voisinage. La moyenne d'âge des pratiquants a d'ailleurs augmenté, collégiens et lycéens ayant déserté les rouleaux.

Menace fantôme

Le photographe japonais rattaché à l'agence suisse Keystone, Kazuma Obara, ne parvenait pas à représenter la portée d'un océan radioactif dans sa série sur les surfeurs de Fukushima. Il a donc exploré la difficulté de représenter cette menace invisible à travers une approche expérimentale. Pour sa série *Des vagues et un foyer*, sur ces planchistes qui, malgré les dangers, ne peuvent renoncer à leur passion, Obara a appliqué de l'eau de mer sur des cyanotypes. Ce procédé désature leur couleur, donnant cet aspect

Kazuma Obara, série *Des vagues et un foyer*, Fukushima.

bleuté. Il laisse le sel et le soleil ronger ses clichés de manière incontrôlée, réussissant ainsi à faire figurer visuellement la menace de la radioactivité. Cette démarche fait sens pour créer des images dégradées, symbolisant l'érosion lente mais inexorable causée par la radioactivité. À 20 kilomètres de la centrale

nucléaire, la plage d'Iwasawa et sa houle magnifique attirent à nouveau les surfeurs du coin. Ceci malgré le fait que le Japon a débuté en 2023 le rejet controversé dans l'océan Pacifique de milliers de litres d'eau utilisée pour le refroidissement des réacteurs de la centrale de Fukushima Daiichi, suscitant une

vive opposition internationale. Les importations des produits de la mer des dix préfectures proches de Fukushima restent toujours interdites. De son côté, Greenpeace dénonce l'opacité du gouvernement et les lacunes dans le filtrage de 1,25 million de tonnes d'eau contaminée qui seront déversées en mer sur 30 ans.

À l'image, des silhouettes fantomatiques sillonnent les vagues sur fond de poudrolement pictural impressionniste mêlant mer et ciel comme piqués de points blancs flous. Selon le photographe, pour des personnes extérieures à Fukushima, «la mer est contaminée pour l'éternité, tandis qu'aux yeux des locaux elle est une ressource précieuse les nourrissant, un horizon qui les accompagne leur vie durant. J'imprime des papiers cyanotypés d'un mètre sur deux avant de les immerger dans les flots. Le dessin des vagues et leurs reliefs se retrouvent donc directement sur les tirages au gré d'un processus s'étendant sur deux heures et voyant les couleurs continuellement changer.» Marina Amada, la commissaire de l'exposition *Répliques 11.03.11. Des photographes japonais face au cataclysme* (Rencontres d'Arles, 2024), constate dans le catalogue : «Alors que le gouvernement japonais, au même titre que celui d'autres pays, prévoit d'accroître sa dépendance à l'énergie nucléaire, les habitants de Fukushima et les artistes engagés sur ces questions sont indignés.»



Tadashi Ono, Série *Coastal Motifs*.
De haut en bas : Baie d'Ohno – Baie d'Ofunato – Baie d'Hirota, préfecture d'Iwate.



Kazuma Obara, série *Des vagues et un foyer*, Fukushima.

Barrages contre le Pacifique

Les photographies signés Tadashi Ono documentent la construction de digues le long des côtes du Tōhoku sur plus de 40 kilomètres. Elle s'est achevée en 2020. Majoritairement rejetées par les habitants, ces forteresses en béton interrogent la capacité de l'humanité à contrôler la nature et l'asservir. Les images révèlent l'absurdité de ces constructions gigantesques, sorte de monuments bâtis pour contenir une nature qui, par essence, tend à échapper à toute tentative de domestication. Servis par un cadrage rigoureux, ces barrages montrent l'absence, la fracture.

Parfois, un interstice laisse passer un filet d'eau ou une tranche de ciel. Les digues, massives, homogènes, enferment la mer et dessinent une cicatrice au cœur du paysage. Leurs 15 mètres de hauteur se prolongent par une dimension équivalente en profondeur. Les digues modifient le trajet naturel des nutriments qui descendent des montagnes vers la mer, bouleversant ainsi l'équilibre fragile des écosystèmes côtiers. Les pêcheurs en subissent déjà les conséquences avec une diminution de la richesse de la faune marine. Malgré cela, le secteur du bâtiment a réussi à faire valoir ces projets d'envergure.

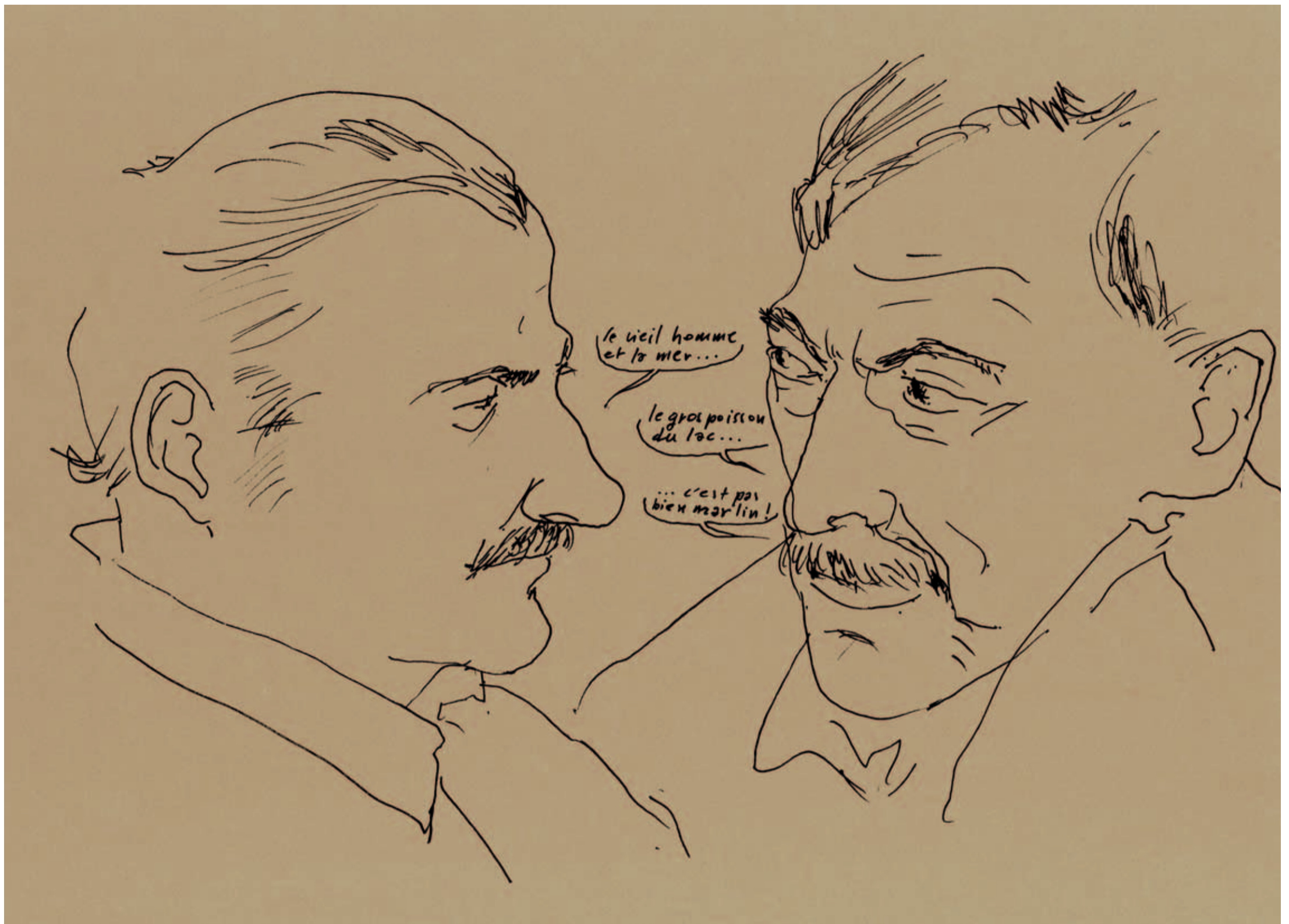
Efficacité controversée

La majorité des habitants, les pêcheurs ou les gens qui vivent du tourisme doutent que cette digue soit efficace lors d'un prochain tsunami. Construite sans évaluation sur l'impact écologique, elle endommage considérablement l'écosystème du littoral, duquel dépendent les industries locales, notamment la pêche et le tourisme. Ensuite «la digue nous donne un faux sentiment de sécurité et nous fait perdre l'instinct et la connaissance des tsunamis. L'histoire nous conseille de s'échapper vers la hauteur en cas de tremblement de terre – le tsunami arrive une demi-heure plus tard – or ce barrage risque de nous faire rester près de la mer en cas d'alerte», relève le photographe.

Par ailleurs, les communes concernées, en grande partie ruinées par les cataclysmes de 2011, doivent à terme en assurer l'entretien dispendieux. On peut porter un regard interrogateur sur ces criques et villes portuaires. À quoi servent ces digues, alors que le tsunami de 2011 a déferlé jusqu'à une hauteur maximale de 39 mètres ? Sans juger de ces architectures, force est de constater qu'elles coupent le dialogue entre terre et mer présent dans la région depuis deux millénaires. Outre leurs effets délétères sur la faune et la flore du littoral, ces murs quasi extraterrestres en rappellent d'autres. De funeste mémoire et actualité.

Répliques 11.03.11. Des photographes japonais face au cataclysme, Atelier EXB, 2024
exb.fr

Le 11 mars 2011, le Japon subit la « triple catastrophe » : un séisme de magnitude 9 frappe la côte nord-est, suivi d'un tsunami dévastateur. L'accident nucléaire de Fukushima Daiichi qui s'ensuit contamine 8900 km². Près de 20 000 personnes meurent. Les effets sur la santé et l'environnement restent incertains, tandis que le démantèlement du site prendra des décennies. Quelque 34 000 personnes sont aujourd'hui toujours déplacées en raison de la radioactivité.



DESSIN GUY MÉRAT

Une improbable rencontre

Charles-Ferdinand ne descend que rarement en ville. Par ville, il pense évidemment à la « Grande Ville ». Guère plus en réalité qu'une bourgade provinciale, sans intérêt particulier à ses yeux.

PHILIPPE CONSTANTIN

Depuis qu'il a quitté Paris en 1914 pour revenir au pays, il fuit les mondanités. Il aime à s'isoler et jouir de la nouvelle propriété qu'il a acquise en 1930 à Pully, *La Muette*, surplombant le lac Léman qu'il aime tant. Une belle maison vigneronne typiquement vaudoise. Voilà qui lui convient bien. Lui qui ne croyait pas en l'avenir du cinéma parlant. *La Muette*, un aveu presque silencieux.

C'est un solitaire, anxieux et pessimiste, qui a soif parfois de rencontres et de partages. Il suffit de lire ses livres pour se rendre compte de sa mélancolie et de ses drames intérieurs. Mais il lui faut bien aussi, après tout, trouver la matière de ses romans dans une certaine réalité, sinon un certain vécu. Écrire, c'est un peu voler de la vie des autres. Il le sait, comme tout écrivain qui se respecte.

On l'invite donc parfois rue des Granges, où une famille patricienne de la Genève protestante tient salon une fois le mois. C'est l'occasion d'y croiser nombre célébrités. Écrivains, peintres, musiciens, sculpteurs, quelques politiciens sensibles à la beauté, des philosophes, des charlatans parfois, et le plus souvent des scientifiques. Les soirées se déroulent entre lectures, impromptus musicaux, tables tour-

nantes et démonstrations scientifiques, becs Bunsen, cornues et formules chimiques ou mathématiques à l'appui. On y discute aussi de l'actualité, de la guerre bien sûr et de la marche du monde.

On lui a dit que ce soir il y aurait un écrivain américain reconnu mais encore peu traduit en français, journaliste et correspondant de guerre de son état. Il reviendrait juste de la libération de Paris à laquelle il a participé, quelques semaines plus tôt. Un certain Ernest quelque chose. Hemmweg? Hollyway? Il ne s'en souvient plus. Qu'importe. Il suppose qu'il parle français, évidemment, et lui a apporté quelques-uns de ses ouvrages, dont un très court opuscule au titre évocateur : *Le gros poisson du lac*.

Hemingway, puisque c'est de lui qu'il s'agit, baragouine en effet le français comme un bouffeur de pommes de terre de l'Idaho, où il finira par se fixer brièvement avant de se donner la mort avec son fusil préféré. Heureusement, ses nombreux voyages à l'étranger lui ont appris à bien maîtriser les langues latines, dont l'espagnol, qu'il parle étonnamment bien, malgré son accent guttural et rocailleux. Il faut dire qu'il a couvert durant de nombreux mois la guerre d'Espagne aux côtés des Républicains.

Ramuz? Oui, il en a déjà entendu parler, dans la Capitale bien sûr. Et bien que l'écrivain

suisse ait quitté Paris depuis trente ans, il y reste renommé et se pose comme une référence dans quelques milieux littéraires notoires. Il a publié chez Grasset, entre autres, et collabore régulièrement avec la NRF.

Pour Hemingway, qui a le sens si aiguë de la litote, il dirait peut-être de Ramuz qu'il n'est pas le dernier des moins bons, histoire de ne pas simplement dire qu'il est un Maître. Il se réjouit donc à son tour de rencontrer l'exilé, même si Charles-Ferdinand est tout sauf cela.

Paris vient donc d'être délivrée de ses hordes wagnériennes et Ramuz est au crépuscule de sa vie. Hemingway fanfaronne un peu, jurant qu'il a lui-même libéré le bar du Ritz, qu'il fréquente assidument lors de ses séjours dans la capitale. La légende dit même que ce serait à lui qu'on devrait le fameux cocktail Bloody Mary, créé un soir avec le barman.

Les deux hommes s'entendent bien, malgré des caractères et des vies que tout oppose. Hemingway est un nomade. Il ne reste pas en place et saute d'un continent à l'autre, d'une femme à une autre. Il a participé à de nombreuses guerres et a vu trop de morts. Il boit trop et il le sait, comme tout buveur qui se respecte. Charles-Ferdinand est de son côté un casanier à la tempérance marquée, il n'a connu de la guerre que ce qu'en relatent les journaux et la radio. Il se marie en 1913 avec Cécile Cellier et ne la quittera pas jusqu'à sa

mort. La mort, oui, il y pense depuis longtemps et elle est au centre de ses préoccupations littéraires depuis de nombreuses années. Elle est une compagne de vie, mais sans les éclats d'obus, sans le sang ni l'odeur de la poudre et de la peur, sans les cris des blessés ni le bruit des armes.

Ce qui relie les deux hommes, c'est bien sûr l'écriture. Et ils sont tous les deux les inventeurs d'une nouvelle langue. Simple, directe, terrienne, cruelle parfois. Ernest fait dire à l'un de ses personnages : qu'il voudrait écrire comme Cézanne peint. C'est ce qu'il vient par ailleurs de dire à Ramuz ce soir-là, affirmant que Charles-Ferdinand est le Cézanne de la littérature française.

Ils n'ont pas assez de temps pour tout se dire. Les mots se bousculent dans leur tête et leur bouche. Ils sont comme deux jeunes amants trop volubiles et qui ne savent par quel bout se prendre. Durant toute la soirée, Ernest a gardé posé sur ses genoux le livre de Ramuz, *Le gros poisson du lac*. Huit ans plus tard, Hemingway publie *Le vieil homme et la mer*. Une histoire pas si différente. Chacun cache, tapi sous la surface de l'eau, son monstre aquatique, reflet de nos peurs et de nos angoisses. Deux contes, deux paraboles, pour évoquer peut-être la finitude de l'homme et ses vaines quêtes désespérées.



DESSINS CLAIRE NYDEGGER

D'un bord à l'autre

JACQUES ROMAN

De sa fenêtre il a vue sur une immense chaîne de montagnes là-bas de l'autre côté. Il lui arrive encore à l'esprit, mais très rarement, de penser que ce là-bas est le pays où il est né.

S'il lui arrive, mais très rarement aussi, de traverser l'aquatique frontière pour rejoindre cet *autre* côté, sitôt arrivé à destination il se retourne pour contempler cet autre *là-bas* d'où il vient et qui depuis bientôt cinquante ans est le pays où il vit, mais qu'il ne qualifierait pas de pays d'exil ou de pays d'adoption. Non. Étranger il vit à l'étranger. C'est peut-être cette condition, qui n'est pas que géographique ou politique, qui fait que le plus souvent, soit qu'il se trouve d'un côté, soit qu'il se trouve de l'autre, c'est le ciel dans le miroir du lac qui l'attire, une toile dont son œil est le peintre : un chef-d'œuvre !

Pense-t-on que ceux de là-bas, que l'on dit *d'en face*, tout en voyant le même ciel ne voient pas la même image du ciel ? C'est un détail dira-t-on. Et d'ailleurs qui y pense d'un côté ou de l'autre de ce miroir, d'un côté ou de l'autre du lac ?

Où nous vivons, nous disons *notre côté*. De notre côté donc, l'on voit distinctement les grandes montagnes conquérantes qui, se reflétant sur l'eau, semblent s'avancer vers nous comme nageant à notre rencontre, ignorantes qu'elles sont de la frontière. Ou bien nous les

voyons comme d'immenses murailles défensives – érigées contre quelle menace ?

Ainsi, ces lourdes et noires montagnes, parfois coiffées de blanc, semblent faire mouvement, tantôt s'avancant, tantôt reculant, tantôt disparaissant derrière la brume.



Dans le là-bas en face, on soupçonne bien aussi un mouvement, une stratégie, mais de moins d'énergie. Plutôt une veille sournoise, un calme mouvement provenant d'un pays réputé calme. Mouvement lent qui donne à ce bord du miroir, à ce bord du lac, le bord des autres, un cadre dont la modestie ne doit pas nous endormir pensent ceux d'en face.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'inquiétant dans cette expression : *ceux d'en face* ?

Aquatique frontière, nous l'avons dit. Frontière. Mais personne ne pourrait dire vraiment où se trouve la frontière qui jamais n'est silencieuse, habitée qu'elle est par le clapotis ou quelques grandes claques distribuées en vagues.

Et puis, comment se dire que *tout* ce que l'on voit, de quelque côté du miroir que nous soyons, et qui toujours a pour volume l'exacte dimension de notre tête, comment se dire que dans ce *tout*, dans ce volume, il existe une frontière ? Dites-le-moi !

De ce que je vois, tout m'appartient, que ce soit hautes montagnes ou collines, plages ou vignes, que je sois d'un côté ou d'un autre.

Par bonheur il est impossible de faire de ce miroir une tranchée !

Il arrive que par quelque sortilège naturel, du fond du miroir s'élève quelque orage. Alors à notre vue disparaissent les masses de pays. Il est alors encore plus difficile de penser la frontière.

Soit c'est tempête, et durant ce temps qu'est toute tempête, de chaque côté on peut entendre les mêmes prières.

Soit ce n'est qu'un grain et dès lors l'on est tenté d'embarquer pour le large, empruntant les lignes de la Compagnie générale de navigation. Ceux d'en face, côté Alpes, de par leur culture y sont encore plus enclins si l'on pense qu'il existe chez eux des peuples de marins, alors que de ce côté nôtre on ne connaît que frontières terrestres ou fluviales... il y a dans cette appellation – *Compagnie générale de navigation* – quelque chose de religieux qui exprime une foi dans un Océan qui ne serait fait que de grands et petits lacs mis bout à bout.

Dans la nuit, qui ne connaît de frontière que le jour ainsi que l'eau ne connaît que le bord, depuis l'obscurité de la chambre, on voit que là-bas les autres ont accroché des

guirlandes et comme on voudrait être de la fête ! C'est beau ! se dit-on. Tellement beau qu'on sent se lever une frontière dans la région du cœur, on se sent comme un enfant privé de sortie ou comme un fou devant son dessin de fou. Ailleurs est si près. Il suffit d'être un bon nageur, mais si le cœur lâchait... lâchait dans le noir... L'âge aussi est frontière si même coule le temps... Ah ! Pouvoir se vivre *dédouané*...

Toujours la liberté soupirera devant la frontière. Écoutez donc le lac, ainsi que l'écouteront les lacustres !

La frontière (comment le sais-je, direz-vous ? Je le sais d'expérience) n'était pas devant, n'était pas de *l'en face* où se dressaient les montagnes. Elle était derrière, elle était toute menace venue des terres, venue de l'intérieur. On plantait pilier en l'eau. Eau et pilier, c'était aussi mâle et femelle. Une frontière oui où accomplir était accoupler. Il n'y avait ni Rhône, ni Léman. Un miroir seulement où le ciel en son entier était l'entier du ciel. Nu, un petit enfant – je le vois – pissait dans l'eau en riant. Tout était proche de l'œil, et la langue ne remuait que son expérience d'eau et d'os.

Le livre d'artiste *D'un bord à l'autre* a été conçu et imprimé à 30 exemplaires par Claire Nydegger dans la collection « 18/18 couleurs » aux éditions Perdttemps à Saint-Prex (2019). clairenydegger.ch

Lecture de Jacques Roman : clairenydegger.ch/dun-bord-a-lautre



Chemin de Ruth 16 / Cologny / Genève
022 786 86 00 / lecrevecoeur.ch

Eduardo De Filippo

Théâtre – Comédie satirique – Création

Les Contes du dimanche matin / dès 6 ans

Rififi dans la forêt par Adriana Conterio

Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière

d'après *El Electo* de Ramon Madaula

Théâtre – Comédie – Création

Les Contes du dimanche matin / dès 6 ans

Les quatre contes du monde par Laurence Morisot

Eric-Emmanuel Schmitt

131-8226

Les Contes du dimanche matin / dès 4 ans

À l'abordage ! par Casilda

Valérie Poirier

Théâtre – Comédie dramatique – Création

Les Contes du dimanche matin / dès 5 ans

Les Musiciens de Brême

par Marie-Adèle Hemmer et Marie Bavaud (violoncelle)

Hugues Leforestier

Théâtre – Comédie grinçante – Création

Relâche exceptionnelle le samedi 9 mai

Les Contes du dimanche matin / dès 8 ans

Contes et chansons d'outre-mer par Amanda Cepero



Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques fadaises mal embouchées.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

Le 18 mai 1875, le capitaine du bateau à vapeur *Helvétie* écrit dans son rapport journalier : « Les radeleurs de Morges étaient ivres à 4 h 30 au passage de l'*Helvétie*. Ils n'ont pas pu amarrer le bateau et l'un d'eux, après être tombé au lac et en avoir été retiré, y est retombé une seconde fois, au moment où le bateau partait, après avoir à grand peine débarqué voyageurs et bagages. »

Des histoires comme celles-ci, vous en trouverez à la pelle, tant les bateliers avinés et les pêcheurs pris de boisson ont fait couler d'encre dans les canards de la région. N'allez pas croire pour autant que les travailleurs du lac de jadis étaient tous des ivrognes. Si certains embarquaient avec force gnôles et pinards, d'autres se désaltéraient à même le lac. En témoigne cette « bouteille à pêcher l'eau fraîche » conservée dans les collections du Musée du Léman.

Avec ses cordelettes et le demi-bouchon coincé dans son goulot, cette bouteille permettait d'aller puiser de l'eau des profondeurs du lac, une eau plus fraîche et probablement plus propre que celle de la surface. Le baron Tanneguy de Wogan, qui découvrit la bouteille à pêcher l'eau fraîche lors de son passage

sur le Léman en 1887, en a bien expliqué le principe : « On prend une bouteille vide, on la bouche bien hermétiquement avec un demi-bouchon de liège ; à cette bouteille on attache une ficelle de 200 pieds de long pour le moins. À un mètre environ de la bouteille on fixe sur la corde un poids quelconque, pierre ou plomb, qui aide le tout à descendre plus vite dans les abîmes du bassin. On laisse ensuite plonger. À une certaine profondeur, l'eau, par son poids, fait ce qu'un homme n'arriverait jamais à faire en poussant sur le bouchon de toutes ses forces. Elle le fait rentrer, et le flacon ainsi débouché se remplit alors d'une eau frappée des plus agréables à boire. Il faut attendre, pour haler la corde, le dégagement des globules d'air qui, dès le forçage du bouchon, s'élancent du fond à la surface du lac. »

Dans le cas où vous seriez tenté de transformer un flacon en votre possession en bouteille à pêcher l'eau fraîche, il me reste à vous transmettre un conseil du baron : surtout, n'utilisez pas un bouchon de champagne, car sa grosseur fera éclater votre bouteille. Le jour où cette mésaventure arriva à notre lacustre aristocrate, assoiffé et dépourvu d'autre récipient, il dut se résigner à puiser de l'eau de surface avec son chapeau, une eau tiède selon ses dires.

* Conservateur du Musée du Léman.

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Grâce à mon très cher confrère Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman, cette fabuleuse invention, d'une simplicité à rendre muette la première carpe venue, refait surface.

Il était temps ! Car le procédé est de toute éternité. Et on ne peut plus écologique. Une bouteille réutilisable à l'infini (contrairement à la fameuse cruche du dicton, parlez-en à la Samaritaine) et une eau fraîche sans cesse renouvelée à portée de main.

Les témoignages sur cet objet sont rares. De fait, j'ai eu la chance de retrouver dans les archives une note manuscrite d'un scientifique genevois méconnu, datant de l'époque de Calvin. Hygiéniste avant l'heure, notre homme décrit dans cette lettre les toilettes publiques dans la rade de Genève, telles qu'on les voit sur le célèbre retable de Konrad Witz. De simples cabanes de bois sur pilotis, avec un trou au plancher pour y faire ses besoins directement dans le lac, là-même où s'égaillaient quelques baigneurs, nus le plus souvent, et où œuvraient des lavandières.

Son invention, initialement, était destinée à des prélèvements pour faire des analyses sur la qualité de l'eau en profondeur, avec l'idée de la pomper pour créer une fontaine d'eau pure dans ce que nous appelons aujourd'hui la Vieille-Ville.

Mais l'invention tourna court, la profondeur de la rade n'étant pas suffisante pour que la pression de l'eau exerce son office. Il est à douter de plus qu'avec ses simples binocles il ait pu déceler le moindre animalcule dans ses ponctions, et a fortiori moins encore quelque bacille dangereux, microbe délétère ou bactérie fécale.

Exilé quelques années plus tard sur le lac de Neuchâtel, sa bouteille à pêcher l'eau fraîche fit florès auprès des pêcheurs et autres bateliers du lac, qui aimaient à faire rimer navigation ou canotage avec biture, cuite, saoulerie et semblables synonymes. Qui bien sûr ne rimaient pas, mais qui donnèrent lieu à quelques créations langagières particulières comme bituration ou cuitage.

En effet, au moment de jeter leur bouteille à l'eau, ils la lestaient d'une bonne dose d'absinthe du Val-de-Travers un peu tiédasse avec la canicule, avant de remonter leur boisson préférée, fraîche à souhait.



DESSIN CARMEN BAYENET

Spa lacustre

Il faut se lever tôt pour profiter pleinement des lieux. Arriver avant la foule, se faire sa place en étendant une feuille d'algue pour éviter de se retrouver serré comme une sardine.

FANNY BRIAND

Il y a quelques années encore, le lieu n'était connu que des initiés. Aujourd'hui, chaque journée voit passer des centaines, voire des milliers de poissons, planctons, crustacés et mollusques. On y vient pour se reposer, se refaire une santé ou simplement pour déjeuner sans avoir à chasser. La buvette sert des soupes de planctons, des salades mêlées d'alevins et des planchettes de petits crustacés et mollusques. Certains jours, on peut aussi trouver du filet de canard, mais c'est plus rare.

Il faut dire que vivre sous l'eau est devenu compliqué, l'urbanisation grandissante met la pression sur les zones d'habitat. L'eau est bourrée de microplastiques qui détraquent les organismes, les températures bien trop élevées permettent aux maladies de circuler en toute quiétude, l'oxygène manque, il faut avoir les branchies bien solides en été pour ne pas étouffer. Pour rester frais comme un gardon, il faut donc prendre soin de soi ; de son corps comme de son âme.

L'accès au spa se fait par un petit portail discret au milieu d'une forêt sous-lacustre. Il faut suivre un banc de sable zébré, contourner par la gauche une caisse de munitions estampillée « Hispano-Suiza », ne pas se tromper de caisses puisqu'elles sont nombreuses et se ressemblent toutes, étant totalement recouvertes de moules quagga. C'est là, au sud-ouest du « relief du Haut-Mont », que se trouve Spacustre, ce fameux spa réservé à la faune du Léman.

Avant les premiers rayons du soleil, des corps poisseux, les nageoires encore engourdies par la fraîcheur de la température de l'eau, des gammares au teint blême, des écrevisses au fort accent américain font la queue, rassemblés en une foule bigarrée, impatients d'obtenir un précieux ticket d'entrée. La prudence est de mise durant cette attente, car il n'est pas rare qu'un vieux brochet, muet comme une carpe, se planque en embuscade et surgisse soudainement pour croquer une ou deux perches encore endormies, puis les déchiquète de ses dents acérées, laissant la foule bouche bée.

Une fois le portique passé, on oublie rapidement la longueur de la file d'attente et le danger encouru. Chacun vogue plutôt joyeusement, heureux de s'offrir un temps pour soi. Des bancs entiers de perchettes papotent en se laissant aller au gré du courant avant d'aller se refaire une beauté. Des anodontes, les plus grands mollusques du Léman, testent leur limite dans le jacuzzi. Des écrevisses s'engueulent comme du poisson pourri dans le bassin de water-polo à force de crever ballons sur ballons. On peut même y croiser des silures. Eux qui sont réputés comme peu sociables et plutôt sauvages ont pris leur quartier juste à côté de la buvette, près du bassin pour alevins. Ils s'étendent, sans vergogne, de tout leur long en écrasant régulièrement quelques chabots venus pondre. Le tout forme un ballet harmonieux en trois dimensions qui semble chorégraphié.

Ici, chez le barbier, les lottes, les silures, les tanches et les carpes se font tailler les barbillons. Les tanches sont particulièrement friandes de ce soin, espérant redorer leur image et gonfler leur estime de soi. On les voit ressortir ondulant des nageoires, roulant



DESSIN LINE PARMENTIER

des mécaniques, fières comme des poissons combattants.

Là, un brochet se pavane la gueule ouverte. Une armée de labres nettoyeurs, saisonniers venus de mers exotiques attirés par l'appât du gain, lui détartre les dents. Le métier est risqué, une prime leur est versée.

Les truites affectionnent particulièrement les soins de la peau ; elles passent des heures à se prélasser dans un bain chaud, rempli d'une mixture à la recette tenue secrète, qui permet de régénérer le mucus recouvrant leurs écailles. Elles retrouvent ainsi leur agilité et leur robe argentée, parsemée de taches sombres, luit en reflétant la lumière du soleil comme un subtil jeu de miroir.

Une nouvelle formule fait tellement fureur chez les jeunes perches qu'un brochet-Securitas a dû être embauché pour surveiller le stand. Les perchettes les plus audacieuses lui font des yeux de merlan frit tout en tentant une queue de poisson pour passer les premières. C'est pour se faire poser des extensions d'épines sur les nageoires dorsales qu'elles viennent en nombre. Paraissant alors encore plus effrayantes, elles peuvent ainsi dissuader n'importe quel prédateur de les attaquer. Dans la même veine, au stand d'à côté, les écrevisses se font limer les pinces pour retrouver un tranchant vif et pouvoir repousser aisément leurs agresseurs. Ni les unes ni les autres ne craignent plus de rentrer tard le

soir, même les nuits de lune noire, après une longue soirée arrosée.

En fin de journée, chacun plie sa feuille d'algue et se dirige vers la sortie, repu d'une journée riche et hors du temps. On se serre la pince ou la nageoire pectorale en se donnant une tape amicale sur le dos. Poissons, planctons, crustacés et mollusques retournent à leur vie et redeviennent ce qu'ils sont, laissant la place à la nuit noire.

Et vous, nageurs de la surface, la prochaine fois que vous plongerez la tête sous l'eau, soyez attentifs, ouvrez grand les yeux. Peut-être apercevrez-vous passer un banc d'alevins, bouées sous la nageoire, en route pour leur cours de natation.

De l'eau... partout de l'eau

Le Nouveau déluge de la romancière Noëlle Roger.

MICHEL PORRET*

Depuis longtemps, le récit du monde inondé nourrit l'imaginaire de la fin de l'histoire et de l'apocalypse. Son hégémonie géopolitique ne protège pas l'Atlantide platonicienne du tsunami qui l'engloutit. Le livre de la Genèse évoque le « déluge d'eaux » ou inondation eschatologique du monde (Genèse, 6-VIII, 7-9-XVII). Ayant chargé le vieux Noé de bâtir une arche de bois pour sa famille et un couple de chaque espèce animale, Dieu – durant quarante jours et quarante nuits –, ouvre les « écluses des cieux » sur les pécheurs : « Les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des montagnes, qui furent couvertes ». Après cent cinquante jours, survient le reflux diluvien. Si la colombe de Noé reconnaît la terre émergée où la vie renaîtra, l'arc-en-ciel montre l'alliance entre Dieu et l'humanité purifiée du mal.

La Genevoise Noëlle Roger reprend les mythes diluvien et atlantidéen avec *Le Nouveau déluge* (1922) et *Le Soleil enseveli* (1928). Le premier est un roman d'anticipation sur l'inondation universelle comme fin d'un monde où agonise la spiritualité. Prépublié dans *La Petite Illustration* du 19 août au 9 septembre 1922 (n° 35-38), avec des dessins d'André Devambez (1867-1944), peintre parisien de la vie moderne, *Le Nouveau déluge* sort la même année chez Calmann-Lévy. Entre réchauffement climatique et chaos tectonique, l'océan monte inexorablement. Une « barre d'eau funèbre » submerge les falaises du littoral atlantique, de Dunkerque à Morlaix. Bordeaux disparaît. Les Marseillais gagnent les hauteurs. La Seine, « démesurément grosse », noie Paris. Terreur à Londres que recouvre la Tamise. Anvers et Venise sont rayées de la carte. L'Europe est sous l'eau. Charriant des monceaux de boue et d'alluvions, la crue disloque la civilisation. Partout, la « loi du plus fort ».

À Genève, le Rhône devient « énorme ». En amont de Lausanne, les trains stoppent, car le littoral est immergé. De Villeneuve à Saint-Maurice, l'inondation noie des familles entières. Le « lac débordé » inonde le vignoble d'Aigle et la plaine de Saint-Maurice : « De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu les



Le déluge

eaux pareillement hautes. » D'une amplitude inédite, le débord engloutit le Bas-Valais puis le val d'Ille. Émerge une mer intérieure dont les ressacs culminent à 2000 mètres d'altitude. Le cataclysme détruit la « civilisation périmée ». L'avenir est funèbre : les « glaciers allaient fondre les uns après les autres, les neiges tariraient. Le soleil, plus lourd, brûlerait les gentianes, disperserait les chamois. Toute la haute montagne [s'abaisserait] sur les eaux. » Le tocsin scande l'« exode universel » vers les cimes où se hâtent les naufragés de la nouvelle Atlantide.

Une affolante odyssee mène des adultes et des enfants parisiens au refuge du vallon de Susanfe, 2000 mètres d'altitude, derrière les Dents du Midi. Traqués par les eaux montantes, ils sont guidés par des Valaisans héroïques. Au cœur des Alpes sublimes, les « rescapés » robinsonnent. Sous la houlette de la hardie Innocente Defago, le « retour à la vie primitive » ressuscite la fraternité communautaire. La chute mène au salut : chacun survit pour le bien commun. Allumer et maintenir le feu, boire l'eau claire du ruisseau, le lait des brebis et l'infusion brûlante, chanter pour ne

pas « perdre la musique », édifier des abris en pierres sèches, couper l'herbe et la sécher au soleil pour nourrir le bétail, dormir sur la laine de mouton, éduquer les enfants selon les idées de J.J. Rousseau, lutter contre le froid, manger avec les doigts, retrouver l'« Esprit » grâce à la nature, se laver dans le torrent glaciaire, soigner les corps avec les plantes, tailler le silex, tanner à l'écorce de châtaignier des peaux caprines pour se vêtir : dans l'insularité du sanctuaire pastoral, les gestes ancestraux sauvent les « bâtisseurs » de l'utopie alpine.

La communauté solidaire gomme l'égoïsme pré-diluvien. Le « désastre universel » oblige au « devoir d'humanité » qu'outragent les pensionnaires spectraux du luxueux hôtel près de Chamonix. Après avoir marché huit jours – de col en col, de boyau d'avalanche en éboulis –, les émissaires du vallon de Susanfe y échouent par hasard. Ils recherchent des survivants. L'hôtel abrite « ceux qui dominent ceux qui subissent ». Si les nantis tuent parfois un rôdeur affamé, ils ripaillent en attendant le reflux des eaux pour vivre comme jadis.

La civilisation pré-diluvienne est « périmée ». Les nostalgiques sont condamnés. Mus par le

struggle for life darwinien, ils disparaissent dans l'incendie nocturne de l'hôtel, auquel échappent les émissaires de Susanfe. Le feu expiatoire calcine les adeptes du monde d'avant. Pic utopique au cœur de l'océan continental, le vallon de Susanfe reste le « paradis retrouvé ». La « double clarté des cimes et des rochers en fleurs » noue la solidarité entre la nature et les humains. Leur survie est indissociable. Le sens philosophique du *Nouveau déluge* l'actualise, car on croit que les « cataclysmes n'appartiennent qu'au passé, comme si l'avenir bénéficiait de quelque mystérieuse assurance... », avertit Noëlle Roger, écrivaine visionnaire oubliée.

* Historien, professeur honoraire (UniGE), président des Rencontres internationales de Genève.

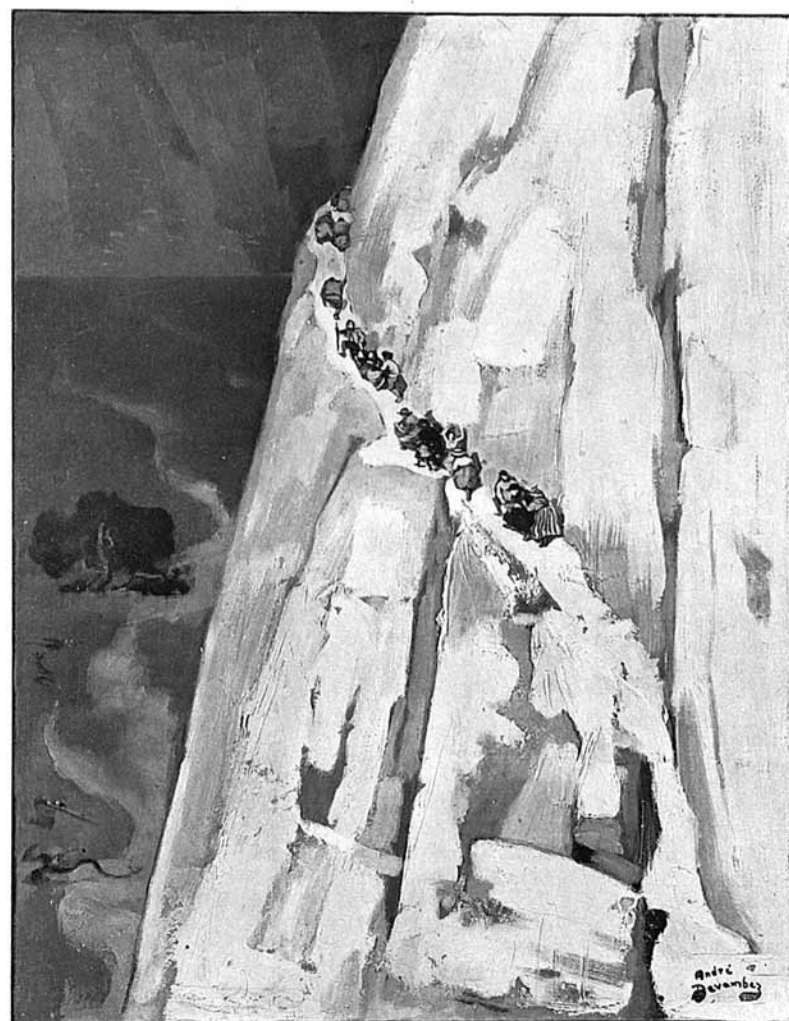
Attiré par l'œuvre d'anticipation de Noëlle Roger, Michel Porret a réédité *Le Nouvel Adam* (Éditions La Baconnière, 2022), *Le chercheur d'ondes* (Florides helvètes, 2025), *Le Soleil enseveli* (Metropolis, 2025). Titres à venir : *Le Nouveau déluge*, *Le Livre qui fait mourir*, *La Vallée perdue*.

NOËLLE ROGER

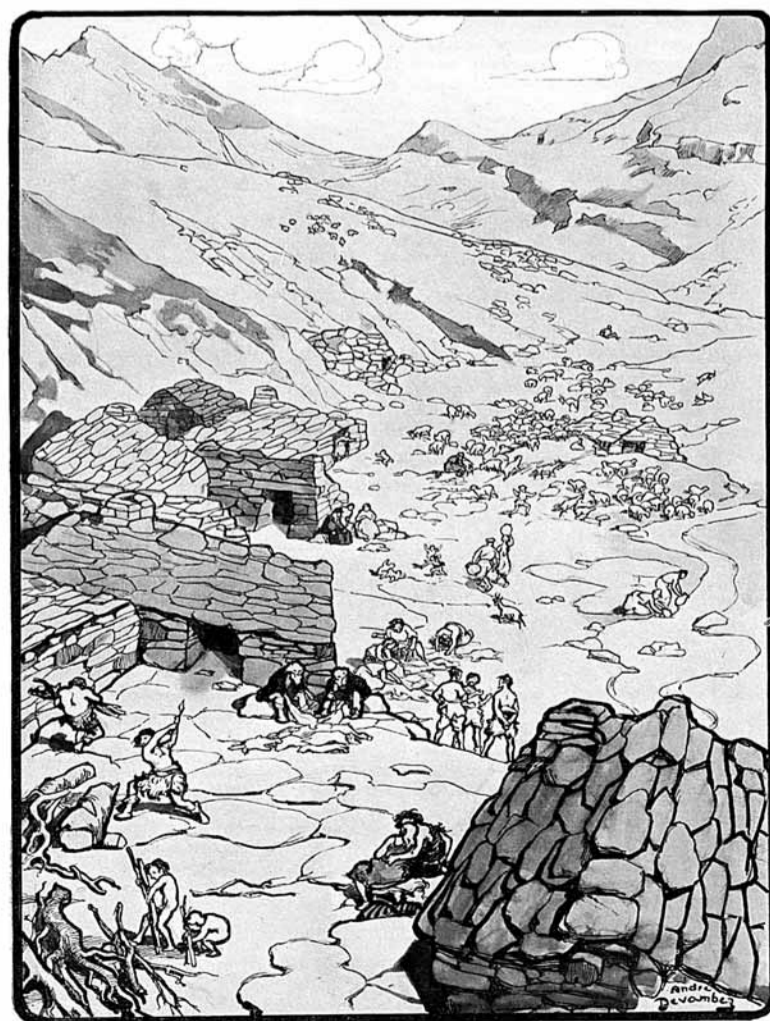
Née Hélène Dufour le 27 septembre 1874 dans une famille d'intellectuels, épouse dès 1900 d'Eugène Pittard, anthropologue et fondateur en 1901 du Musée d'ethnographie de Genève, médaillée par l'Académie française (1925, 1935, 1948) l'écrivaine décède le 14 octobre 1953. Au cimetière des Rois, sa stèle jouxte celle de Jorge Luis Borges, mort le 14 juin 1986 à Genève.

Sous pseudonyme tiré du prénom de ses frères (Léon/Noël et Roger), Noëlle Roger publie jusqu'en 1914 des romans naturalistes et psychologiques, dont – après un séjour londonien qui forge sa plume de journaliste – le best-seller « féministe » *Docteur Germaine* (1904) sur le dilemme d'une femme-médecin déchirée entre sa famille et le dispensaire. Infirmière volontaire à Lyon de 1914 à 1918, l'écrivaine en témoigne dans *Les Carnets d'une infirmière* (1915). Le choc moral d'après-guerre la mène au roman fantastique d'anticipation, dont *Le Nouvel Adam* (1924), *Celui qui voit* (1926), *Le livre qui fait mourir*, *Le chercheur d'ondes* (1931), *Le Nouveau Lazare* (1933) et *La Vallée perdue* (1939).

Surhomme au cerveau augmenté, présage du futur, livre maudit, sujétion hertzienne de l'esprit, résurrection médicale, utopisme préhistorique : l'imaginaire conjecturel de l'« écrivaine visionnaire » secrète l'effroi rousseauste de la rupture entre progrès, science et conscience (voir Michel Porret, « Du récit d'aventure au roman d'anticipation », *Passé simple*, XI, 2022, 79, p. 26-28.)



Le salut vers le haut



Retour à la vie primitive : le sanctuaire de Susanfe

Photo © Régis Colombo – À consommer avec modération



Bienvenue !

DE NOMBREUX DOMAINES VOUS ACCUEILLEN
TOUT AU LONG DE L'ANNÉE DANS UN CADRE EXCEPTIONNEL
POUR UN MOMENT UNIQUE D'ÉCHANGES ET DE PARTAGE.



Liste et horaires des caves
sur geneveterroir.ch



SWISS WINE
GENÈVE

Suisse. Naturellement.

Arve vivante, biographie d'une rivière

Dans le cadre de son projet transfrontalier « Le Léman est un être vivant », le collectif Hydromondes a initié l'écriture de plusieurs biographies de rivières affluents du Léman – un travail à mi-chemin entre science et fiction, inspiré des *river books* de l'artiste colombienne Carolina Caycedo. Nous présentons ici celle de l'Arve, née de plusieurs arpentages aux côtés du biologiste Gilles Mulhauser, et qui fera partie d'une exposition itinérante dans le Grand Genève à partir de l'automne 2026.

HYDROMONDES*

DESSIN CLÉMENT NOVARO, TEXTE MARIN SCHAFFNER



Avec le soutien de l'Office cantonal de l'eau, d'Utopiana et de la Fondation Zoein.

* Hydromondes est un collectif pluridisciplinaire (autrices, architectes, paysagistes, ingénieures, musiciennes et comédiennes). Par des enquêtes populaires, le collectif propose des recherches-créations sur l'eau, les rivières et les bassins-versants. Inspirées par l'idée de biorégion, ses actions se déploient à la croisée des arts, des sciences et des résistances.

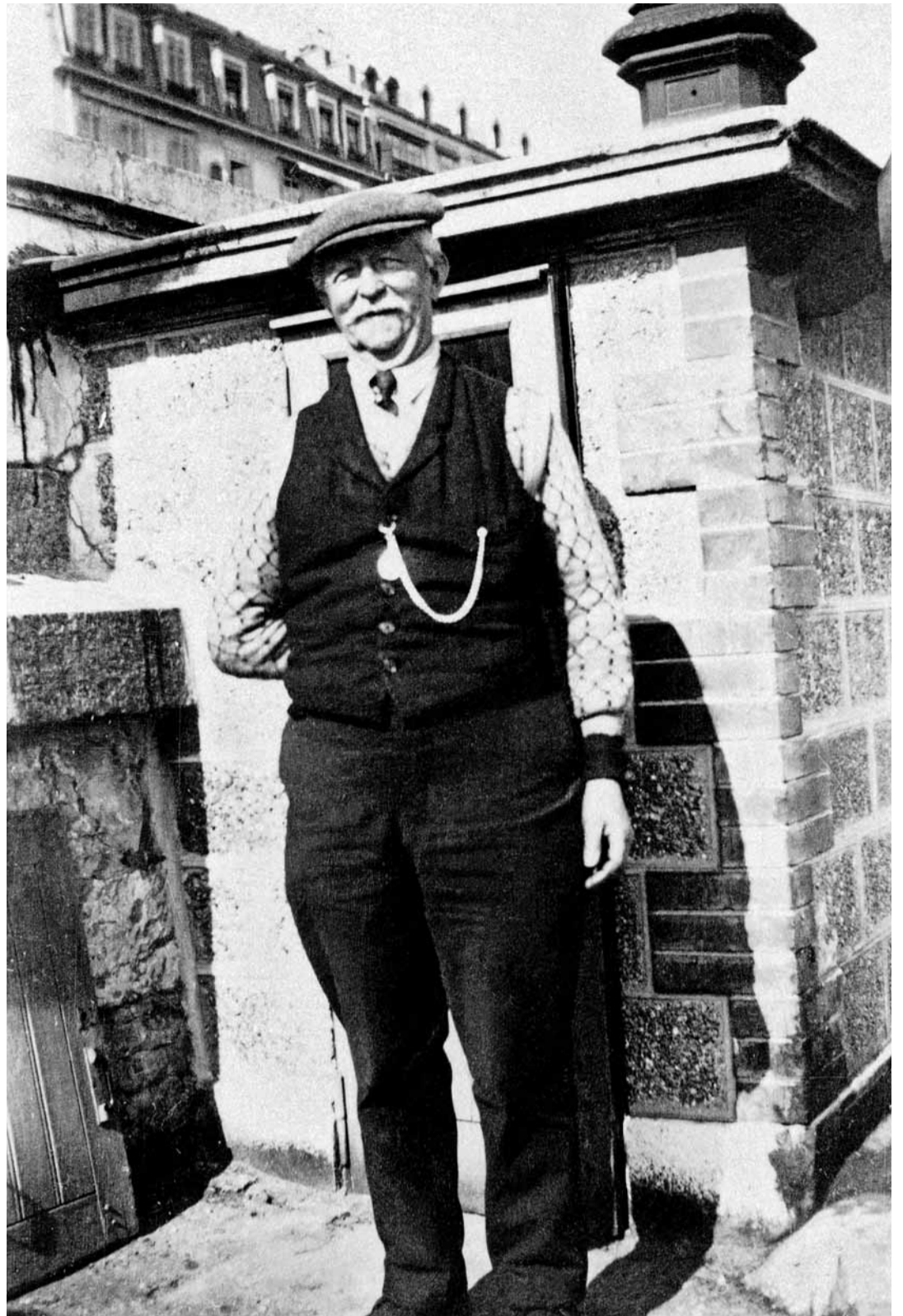
Enfants du Rhône

ALINE BOVARD



J'ai grandi avec le Rhône passant en bas de chez moi. « Les enfants du Rhône », voilà le nom qu'on se donnait. À ce moment-là, il n'y avait presque aucun aménagement sur ces rives. On se contentait de les élaborer nous-mêmes, en utilisant un vieux canapé, une table usée et quelques chaises et tabourets glanés dans la rue. L'été, on le regardait passer au bord du fleuve. Après une journée à se baigner et à absorber de la vitamine D, on remontait la falaise au crépuscule avec nos maillots encore humides. Petit à petit, les rivages ont été équipés de buvettes et de commodités, comprenant toilettes, pontons, échelles et bouées de secours. De plus en plus de personnes ont commencé à se réunir là, de jour comme de nuit, été comme hiver. Familles autour du barbecue dominical et noctambules, promeneuses de chiens et joggeuses, baigneuses et lectrices... Aujourd'hui, les bords du Rhône sont devenus un lieu emblématique de rencontre à Genève, où j'apprécie aller observer les populations qui s'y mélangent. Ces quelques portraits ont été réalisés durant l'été 2022, juste avant que les équipages ne se lancent dans la désormais fameuse « descente du Rhône ». Pour cette carte blanche, je les ai imprimés avec un procédé ancien dit « cyanotype », qui, au même titre que nous, s'imprègne des UV du soleil et de l'eau du Rhône pour révéler les souvenirs.





Max au pied du phare restauré de 1894 et devant le « bureau de l'Octroi » en 1900 (ci-dessus).
Livre de famille Hermenjat

Le gardien du phare

François-Marc Delrieu voit le jour le 6 décembre 1857 au 22, rue de la Fontaine à Genève, dans une ville alors en pleine transformation. À la même date, le phare de la Rade éclaire pour la première fois les eaux du lac. Cette synchronicité va profondément marquer le destin de François-Marc.

ÉRIC COURT
MURIEL HERMENJAT

Fils unique de Jeanne Longet, domestique, et de Jean-Louis Delrieu, François-Marc hérite de son paternel la profession de menuisier. À 22 ans, le 16 octobre 1879, il épouse Amélie Besson, originaire de Savoie. Le couple s'installe au 13, rue de la Pélisserie, dans une Genève qui compte à cette date près de 71 500 habitants. Là, ils élèvent leurs quatre enfants: Henri, Marguerite, Alice et Louise, qui décède hélas prématurément.

La vie de François-Marc bascule lorsqu'à 25 ans il est victime d'un accident pendant son service militaire. La blessure qui handicape sa main droite l'empêche de poursuivre son métier de menuisier et entraîne sa révocation de l'armée. Alors qu'il doit réorienter sa carrière, une opportunité se présente à lui: on lui propose de devenir le gardien du phare du port genevois. Le poste n'est pas aisé, puisqu'il doit également assumer les responsabilités de percepteur de l'octroi en collectant

les redevances sur les marchandises arrivant par bateau.

Il prend ses fonctions en 1883 et apprend sur le tas son nouveau métier. Tous les jours, il se rend aux Pâquis, grimpe sur l'unique échelle en utilisant sa main valide pour s'agripper. Dans un équilibre précaire, il remplit le réservoir de pétrole de la lampe, entretient sa mèche, nettoie les suies des carreaux de la petite lanterne.

Dix ans après son engagement, à l'aube de la deuxième Exposition nationale suisse en 1896, le phare est modernisé. Sa base de pierres blanches est rehaussée d'une tour métallique et il est équipé des révolutionnaires lentilles de Fresnel. À partir de ce moment, François-Marc Delrieu, que tout le monde surnomme Max, peut accéder sans risque aux mécanismes optiques installés dans la lanterne vitrée via quatre échelles à l'intérieur du fût d'acier.

Son travail consiste non seulement à entretenir le manchon de la nouvelle lampe à gaz, à nettoyer la constellation de prismes en verre des panneaux lenticulaires, mais aussi, comme le précise « le règlement du gardien

du phare » rédigé par l'Ingénieur cantonal Émile Charbonnier :

Lors de chaque visite, le gardien remontera les contrepoids des divers mouvements et s'assurera de leur bon fonctionnement; il marquera son passage sur le contrôleur de l'horloge.

On ne dispose que d'informations éparses sur François-Marc Delrieu: quelques photos nous le présentent soit devant le premier fanal datant de 1857, soit sur un cliché du phare restauré de 1894, entre deux notables, ou encore devant son « bureau » au quai des Pâquis. Sur cette dernière vue, on décèle les traits de caractère d'une personne affable, sympathique, à l'œil malicieux.

Chez ses descendants, on colporte que chaque hiver, en prévision des jours de grand froid, François-Marc alignait des sacs de jute sur la jetée afin d'éviter une chute sur le dallage rendu glissant par la glace. Toujours selon sa famille, dans le quartier des Pâquis, il connaissait tous les concierges des hôtels dont il fait courir volontiers les histoires d'alcôve. Pour les nombreuses personnes qui le côtoient, Max est le patron de la Rade.

En 1897, il perd Amélie, sa compagne, qui décède à l'âge de 38 ans. Quelques années plus tard, il se remarie avec Péronne Déronzier et, en 1903, après plus de deux décennies de labeur au port genevois, Marc prend sa retraite en tant que gardien de phare pour devenir cantonnier.

Max Delrieu s'éteint à 87 ans, en 1943. Il laisse un héritage indélébile, par le rôle qu'il a joué dans l'histoire « maritime » de Genève. Sentinelle de lumière, malgré ses épreuves et son handicap, François-Marc Delrieu restera dans la mémoire de la ville comme un homme dévoué, incarnant la résilience et le service à sa communauté, entre terre et lac.

Sources :

- Muriel Hermenjat-Delrieu, deux photographies tirées du livre de famille et quelques histoires.
- les archives de la Capitainerie cantonale et les Archives d'État de Genève.
- un livre : Éric Court, *Le phare des Pâquis*, éditions Georg, 2019.
- un site internet : www.phare-des-paquis.ch

Une restauration patrimoniale

FRANÇOIS BEETSCHEN*

Dans le cadre de l'entretien de ses infrastructures portuaires, l'État de Genève (pour lui l'Office cantonal de l'eau, en collaboration avec l'Office du patrimoine et des sites) a entrepris la restauration des deux phares patrimoniaux de la Rade: celui des Eaux-Vives et celui des Pâquis (les précédentes restaurations d'importance ont eu lieu en 1967 et 1987).

Le phare de la jetée des Eaux-Vives a été déposé en fin d'année 2024; il sera reposé après restauration à la fin de 2025 pendant les interruptions du Jet d'eau. Les travaux concernant le phare de la jetée des Pâquis ont débuté le 22 septembre et ils s'étendront – sauf imprévu majeur – jusqu'à la fin du mois de juin 2026.

Le phare des Pâquis devra préalablement être confiné pour pouvoir retirer sans pollution les anciennes peintures contenant du plomb et des PCB. Ce «sarcophage» est nécessaire pour garantir la protection de l'air, de l'eau et de la santé des personnes à proximité. La tâche s'annonce particulièrement éprouvante pour les ouvriers, équipés d'une protection respiratoire, qui œuvreront pendant deux mois dans un espace confiné sous dépression contrôlée. La structure de l'échafaudage qui supportera ce confinement étanche aura été construite en ce début d'automne. Deux tours de contreventement permettront à l'échafaudage de résister aux fortes bises de la saison hivernale.

En plus des substances indésirables de la peinture, le mercure sur lequel repose l'ancien système de rotation de l'optique sera également dépollué. Le matériel d'origine sera conservé et adapté. Les lentilles de Fresnel continueront de signer le ciel, comme elles le font depuis 1894.

Lors de ce chantier, les éléments de serrurerie qui ont été dégradés et ont disparu avec le temps seront rétablis comme à l'origine de la construction du phare. Les pierres de taille seront réparées et rejointoyées. L'installation électrique sera rénoverée et mise aux normes.

Un soin particulier sera apporté lors de l'application des cinq nouvelles couches de



Projet de restauration du phare.
Photomontages moodstudio.ch

peinture. Après les recherches historique et stratigraphique, la Commission des monuments de la nature et des sites a demandé que le phare soit repeint de façon à lui rendre sa coloration bicolore d'origine (voir l'illustration selon photomontage).

La source lumineuse sera également rénoverée. Tout en conservant la couleur de sa lumière, c'est un dispositif à LED qui illuminera la Rade dorénavant. La répartition de la lumière sera également adaptée, afin de pouvoir ôter les rideaux métalliques; ces derniers ont en effet eu tendance à alourdir au fil du temps la transparence de la lanterne en haut du phare.

* Office cantonal de l'eau, Service de l'aménagement des eaux et de la pêche, .



La gardienne du temps

PHILIPPE CONSTANTIN

Ici, tout le monde l'appelle Benjamin. Ou Ben, tout simplement. Ses détracteurs en revanche le surnomment le coucou, sans doute à cause de son patronyme: Lecoultre. Tout comme celui de l'horloger de la place, qui a fourni il y a quelques lustres déjà les deux grands garde-temps qui surplombent les toits du restaurant et de la rotonde. Et Ben, en effet, semble bien s'en être approprié, à l'instar d'un de ces fainéants de volatiles qui squattent les nids des autres plutôt que de faire le leur. À l'inverse, parce qu'il est beau, jeune, fort, charismatique et qu'il en pose avec son bagout, ses fans l'appellent Big Ben.

En vérité, il pourrait s'agir d'un ange. Il en a les ailes et personne ne connaît avec certitude ni son sexe ni son âge, malgré son prénom. Le benjamin pouvant fort bien devenir l'ainé. Question d'époque et des aléas de la vie et de la mort. Le temps est bien là pour nous le rappeler à chaque instant.

Alors, reprenons l'histoire depuis le début. Tout le monde ici l'appelle La Mouette. On sait bien qu'elles sont des dizaines ou des centaines à fréquenter le site, mais on suppose,



Photographie Bertrand Theubet

par facilité intellectuelle, que c'est toujours la même qui vient se poser sur le faite de l'horloge. Il faut dire que, pour un regard inexpérimenté, elles se ressemblent toutes ces foutues mouettes, et qu'on se moque bien finalement de savoir s'il s'agit de l'une ou d'une autre.

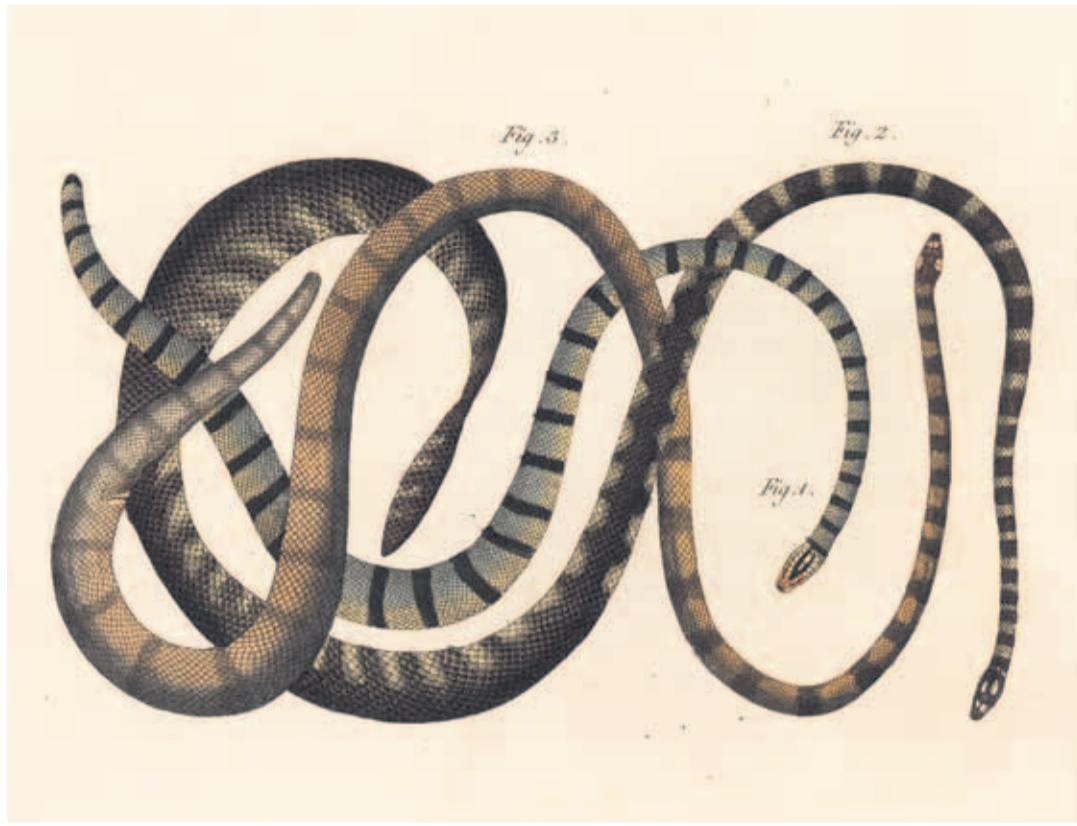
Benjamine a donc l'œil vif et brillant. Les rémiges de son smoking lustrées sans pareil, le bec acéré et d'un beau rouge orangé, la patte alerte, pigmentée d'un jaune profond. On la dit rieuse, mais elle est plutôt gueularde et diablement arrogante. Sa fonction est trop

précieuse pour badiner et s'esclaffer à gorge déployée comme le premier pitre venu. Sévère gardienne du temps, elle tient ses troupes à l'œil et à la baguette. Personne ne lui dérobera la moindre minute, ni même la moindre seconde. Elle préfère hurler ses ordres et morigéner ses compagnes ainsi que les troupeaux d'humains venus déjeuner ici. Elle espère des largesses accidentelles d'un public plus enclin à nourrir les piafs qu'elle-même ou ses congénères. Mais au-delà de son rôle de cerbère, elle est un peu la pythie des lieux. Les grandes décisions humaines de quelques groupes de travail se prennent à l'aune de sa présence. Le marché est simple, si La Mouette est sur l'horloge, le vote sera oui, à l'inverse, son absence signifiera une non-approbation de l'objet soumis au suffrage populaire. Ou le contraire peut-être, les chefs de groupe orientant leur question après avoir discrètement regardé du coin de l'œil la présence ou non de la prophétesse sur le garde-temps.

Décidément, la politique tient à peu de chose, tributaire d'une mouette, rieuse ou pas. Qu'importe finalement, le temps s'en fiche et passe inexorablement, quelles que soient nos folies.

Recette de saison

La pôchouse aux trois serpents



Les cousines indiennes : couleuvre à queue obtuse, couleuvre bleue et verte, couleuvre à bande.
Extrait du *Bilderbuch für Kinder* de Carl Bertuch, Weimar, 1813

À l'instar de sa cousine marseillaise, la pôchouse, version lacustre de la bouillabaisse, se prépare avec des poissons à chair ferme.

Un rare manuscrit du XVII^e siècle, *De culinaria Genevensis*, propose cependant une recette similaire à la pôchouse bourguignonne traditionnelle. Il s'agit là de la première transcription écrite connue de ce plat, dont la particularité est ici d'être préparé avec les trois serpents aquatiques présents sur les bords du lac Léman.

Couleuvre à collier, couleuvre tesselée et couleuvre vipérine. Que cette dernière ne vous fasse pas peur ! Tout comme ses consœurs, elle est tout à fait inoffensive et si elle aime à se baigner dans les mêmes eaux que nous, elle reste timide et discrète. Ce qui ne nous aidera pas pour la capturer et la transformer en un incroyable repas qui surprendra tous vos convives.

Pour six personnes, attrapez donc trois couleuvres de belle taille. N'importe lesquelles finalement, puisqu'elles ont toutes le même goût de poulet fermier. Coupez-leur la tête et incisez avec un couteau tranchant tout le long du corps, de l'anus (situé 3 ou 4 centimètres en dessus de la queue), jusqu'en haut. Éviscérez l'animal sous un

jet d'eau claire. Épluchez la bête comme on retourne une chaussette et tronçonnez des segments de 2 centimètres d'épaisseur que vous jetterez une vingtaine de minutes dans un bouillon composé d'un bon chasselas bien de chez nous, d'un bouquet garni, d'échalotes finement ciselées, de thym, d'estragon et autres herbes qui vous passent par la tête, force ail et condiments adéquats.

Cela fait, hâtez-vous de préparer un beurre mêlé de farine, que vous incorporerez délicatement dans le bouillon par petites touches impressionnistes pour lier le jus.

À part, faites revenir dans une poêle des lardons et faites-y dorer des croûtons de pain rassis. Pour la rouille, qui n'est pas d'usage dans cette recette, je vous propose, si tant est que ce soit la saison, un pesto à l'ail des ours ou au cresson de fontaine.

Voilà, ne reste plus qu'à passer à table. Présentez la pôchouse dans une grande soupière et servez-la dans des assiettes creuses. Agrémentez chaque assiette de croûtons, de lardons et d'un brin de cerfeuil. À servir avec un bon aligoté bien frappé. Et ne me dites pas que je vous ai fait avaler des couleuvres...

Le chef

La démocratie contournée

Échos de « Philo aux Bains » avec Nastasia Hadjadj et Olivier Tesquet

ÉRIC VANONCINI

On a longtemps voulu croire que la technologie allait nous libérer : alléger nos tâches, nous relier les uns aux autres, ouvrir des espaces de coopération et d'expression. L'horizon semblait radieux, presque naïvement optimiste. Et pourtant, dans *Apocalypse Nerds*, Nastasia Hadjadj et Olivier Tesquet montrent une tout autre réalité : derrière les interfaces séduisantes et les slogans de progrès se déploie une nouvelle forme de pouvoir.

Le pouvoir dont parlent les auteurs n'a pas la figure d'un chef d'État ni celle d'un parti. Il se loge dans les infrastructures numériques, dans le code et dans la manière dont l'information circule. Il est porté par des figures bien identifiées – Elon Musk, Peter Thiel, J.D. Vance,

Curtis Yarvin – qui orientent les trajectoires politiques, économiques et symboliques du présent sans toujours passer par les voies institutionnelles. Leur langage n'est pas celui de la démocratie, mais celui de l'optimisation. Non pas celui de la citoyenneté, mais celui de la performance et de l'efficacité.

Les auteurs nomment cette mutation technofascisme. Non pas pour suggérer un retour aux régimes totalitaires du XX^e siècle, mais pour décrire une recombinaison silencieuse de la souveraineté. La démocratie n'est pas abolie : elle est contournée. Les institutions demeurent, mais elles se vident de leur pouvoir d'action. « Il n'est plus nécessaire de renverser l'État si l'on contrôle déjà les tuyaux par lesquels circule le pouvoir », écrivent-ils en substance.

Ce phénomène est difficile à percevoir précisément parce qu'il n'apparaît pas comme un

projet politique. Il se présente comme une simple évolution technique, un « progrès naturel ». Un nouvel outil qui, petit à petit, transforme les conditions de notre liberté. L'habitude joue ici un rôle décisif : nous nous ajustons sans nous en rendre compte, persuadés que tout cela va de soi. Chaque nouvelle fonctionnalité semble anodine ; c'est leur accumulation qui change l'ensemble du cadre.

Cette recombinaison du pouvoir repose aussi sur un imaginaire. Les entrepreneurs de la Silicon Valley ne produisent pas seulement des technologies, ils produisent une vision du monde : celle du génie visionnaire, du *self-made-man* providentiel, de l'entrepreneur qui voit plus loin que le reste de l'humanité. Ce récit a des accents presque messianiques. Il promet l'évasion, la survie, la colonisation spatiale, voire la victoire contre la mort biologique. Il ne s'agit pas d'émancipation collective,

mais d'un salut réservé à ceux qui peuvent y accéder.

La technologie n'est jamais neutre. Elle porte des choix, des valeurs, un projet de société. Et si l'on ne veut pas que l'avenir soit décidé à notre place par quelques entreprises californiennes qui se pensent investies d'une mission civilisationnelle, il est nécessaire de regarder lucidement ce qui se joue aujourd'hui.

Comme l'écrivait Ursula K. Le Guin : « Les pouvoirs semblent inévitables – jusqu'au moment où ils cessent de l'être. »

Pour prolonger la réflexion :
Nastasia Hadjadj & Olivier Tesquet
Apocalypse Nerds. Comment les technofascistes ont pris le pouvoir, Éditions Divergences, 2025.

le journal d'auteur-e-s
d'ici et d'ailleurs

un abonnement à *La Couleur des jours*
multiplie par 8 le plaisir d'offrir et de recevoir



abonnement 2 ans (8 numéros) : 60 francs
www.lacouleurdesjours.ch



ALMA MUSCHETT

Alma Muschett, en première année de formation à l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous propose une très belle planche d'un style rappelant l'Art nouveau. L'artiste a puisé son inspiration à la fois de l'univers du célèbre Alfons Mucha mais également du monde plus contemporain de la bande dessinée, et notamment des animaux anthropomorphes de Blacksad ou de Beastars. En partant d'un crayonné à la main, complété par une mise en couleur numérique, Alma nous livre une illustration élégante, drôle et décalée qui rappelle l'aspect convivial des Bains des Pâquis, un lieu rempli de très belles histoires.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

Dial-A-Poem, la poésie au bout du fil

Du 28 mars au 10 mai 2026, les Bains des Pâquis accueillent *Dial-A-Poem Switzerland*, une exposition hors les murs du Mamco en mémoire du poète américain John Giorno. Perpétuant son héritage, trente autrices et auteurs suisses ont écrit et enregistré des textes qui seront diffusés par téléphone. Pour que la poésie soit accessible partout, par tous, et en tout temps.

ÉLISABETH JOBIN

Qui était John Giorno? Une personnalité multiple, c'est entendu, tant il vécut d'art et de poésie de sa naissance, en 1936, à son décès, survenu en 2019 – mais plus précisément? Pour certains, Giorno fut d'abord un poète américain qui eut la particularité de performer ses textes sur scène plutôt que de les donner à lire. Pour d'autres, il fut un militant des droits homosexuels. Certain-e-s le décriront en amoureux, en amant des plus grandes icônes du Pop Art – Andy Warhol, Robert Rauschenberg, Jasper Johns. Mais Giorno fut aussi un ami de ses prédécesseurs en poésie: les écrivains de la *Beat Generation* – William S. Burroughs, Jack Kerouac, Brion Gysin – qui avaient, en leur temps, œuvré à faire basculer la littérature du côté de l'oralité. On peut encore le décrire en adepte de la méditation bouddhiste, en expérimentateur des drogues, en mondain, tour à tour triste ou joyeux, ou en «voyou» charismatique de la scène alternative new-yorkaise. Une chose est certaine: John Giorno est aujourd'hui un genre de patrimoine. Il ne se raconte plus seulement par ses actions passées, mais aussi par ses qualités abstraites qui, ensemble, créent son aura. Pour Ugo Rondinone, veuf de l'artiste, John Giorno est ainsi «un palais précieux, lumineux, primordial / une carte de l'âme humaine / un objet de désir / un bal de fin d'année plein de larmes et de rires / un mur couvert de mots».

Ces vers, Ugo Rondinone les a lus à notre micro, en allemand, pour le projet *Dial-A-Poem Switzerland*, qu'accueilleront les Bains des Pâquis du 28 mars au 10 mai 2026. Organisé par le Mamco (Musée d'art moderne et contemporain de Genève) en collaboration avec Giorno Poetry Systems (New York), *Dial-A-Poem Switzerland* réactive l'une des grandes réalisations mise en œuvre par Giorno dès 1968 et qui visait à intégrer la poésie dans la vie quotidienne. «Je me suis rendu compte que la poésie avait 75 ans de retard derrière la peinture, la sculpture, la danse et la musique»,



John Giorno prépare Dial-A-Poem à New York, 1970. Courtesy of the Giorno Poetry Systems Archive



L'exposition de Dial-A-Poem au Museum of Modern Art de New York, en 1970, a œuvré à faire connaître le projet. Ici, des visiteurs du musée écoutent les poèmes par téléphone. Courtesy of the Giorno Poetry Systems Archive



Une toile-poème de John Giorno, 2015. Courtesy of the Giorno Poetry Systems Archive

explique Giorno dans ses mémoires. «Si ces artistes y arrivaient, pourquoi pas moi avec la poésie?». Il décide ainsi de diffuser la poésie par téléphone, sous forme performée plutôt qu'écrite. Giorno invite des centaines de poètes, d'artistes et d'activistes de son époque à enregistrer leur voix et à partager leurs idées, qui souvent prennent le contrepied d'un discours normatif – d'un point de vue militant autant que littéraire. Tous les styles et toutes les esthétiques sont encouragés. *Dial-A-Poem* permettait ainsi aux auditrices et auditeurs d'écouter ces poèmes en composant un simple numéro de téléphone. Chaque appel diffusait un enregistrement aléatoire, offrant à chacun et chacune une expérience d'écoute unique.

L'idée était donc de pirater le système, de prendre le livre de court pour donner à en-

tendre le mot, sans passer par le texte ni l'obstacle de sa lecture, pour vibrer directement auprès des personnes qui appelleraient ce numéro singulier – depuis leur salon, leur lieu de travail, au réveil comme à l'heure du coucher. «Et je ne rencontrais aucune difficulté pour trouver des talents», écrit encore Giorno, se remémorant les invitations alors lancées. «Il fallait que j'aime vraiment chaque poème et chaque poète pour les inclure. Le succès de l'entreprise, je le savais, dépendrait de la qualité des poèmes, de la sagesse qu'ils offriraient aux auditeurs.»

Réactivation helvétique

Près de 60 ans après cette première version, *Dial-A-Poem Switzerland* reprend le même principe, mais en donnant à entendre des voix

d'ici et d'aujourd'hui. Grâce à l'impulsion de Giorno Poetry Systems, une organisation new-yorkaise visant à faire perdurer l'héritage littéraire de Giorno, *Dial-A-Poem* est en passe d'être réactivé dans de nombreux pays : France, Italie, Mexique, Brésil, Hong Kong, Thaïlande, et la Suisse, bien sûr. Autant de styles littéraires que de langues, pour que la poésie fasse elle aussi le tour du monde.

En Suisse, le projet rassemble des autrices et auteurs venu-e-s des différents territoires linguistiques du pays. Poètes et poétesses, écrivain-e-s, penseurs et penseuses, figures du théâtre, du cinéma ou paroliers et parolières : toutes et tous ont forgé leur moyen d'expression à partir du mot, de son sens, de sa sonorité. Ils et elles utilisent le verbe pour décrire, espérer, dénoncer, offrir, réparer. Dès le 28 mars, leurs voix enregistrées donneront à entendre leurs poèmes sur simple appel téléphonique, dans un ordre aléatoire, en français, allemand, italien ou encore romanche – mais aussi des mots en anglais, en russe, en nochi, pour rappeler que la littérature, en Suisse, se nourrit des parcours et de la diversité des vies de celles et ceux qui l'écrivent.

Aux Bains des Pâquis, un téléphone sera installé dans une ancienne cabine téléphonique. Il suffira de décrocher le combiné pour entendre l'un des trente textes écrits pour l'occasion. Le long de la jetée se déploiera en parallèle une exposition autour de John Giorno. Elle évoquera les courants littéraires et artistiques qui ont traversé sa carrière : *Beat Generation*, poésie visuelle, scène *underground*, Pop Art ou encore expérimentation technologique de la scène artistique new-yorkaise. Une soirée d'ouverture avec des lectures, un apéro poétique et des ateliers pour enfants complètent le programme. Ces événements marqueront une nouvelle étape du programme hors les murs du Mamco, dont le bâtiment est fermé pour rénovation jusqu'en 2029.

L'un des lieux les plus populaires de Genève se fera ainsi la scène de ces littératures d'hier et d'aujourd'hui, et offrira autant de cadeaux à celles et ceux qui décrocheront le téléphone ou appelleront le numéro de *Dial-A-Poem Switzerland*.

dial-a-poem.org



Portrait de John Giorno à son domicile au 222 Bowery, New York, en 1998. Courtesy of the Giorno Poetry Systems Archive. Photographie Philip Heying

Poètes et poétesses invité-e-s : Flurina Badel, Yari Bernasconi, Katja Brunner, Kim de l'Horizon, Dorothee Elmiger, Michael Fehr, Heike Fiedler, Thomas Flahaut, Baptiste Gaillard, Rebecca Gisler, Asa Hendry, Thomas Hirschhorn, Annette Hug, Carmen Jaquier, Kayije Kagame, KT Gorique, Simone Lappert, Max Lobe, Julien Maret, Marko Miladinovic, Fatima Moumouni, Bruno Pellegrino, Pierrine Poget, Ugo Rondinone, Davide-Christelle Sarvee, Elisa Shua Dusapin, Marina Skalova, Michelle Steinbeck, Henri-Michel Yéré, Ivna Žic.

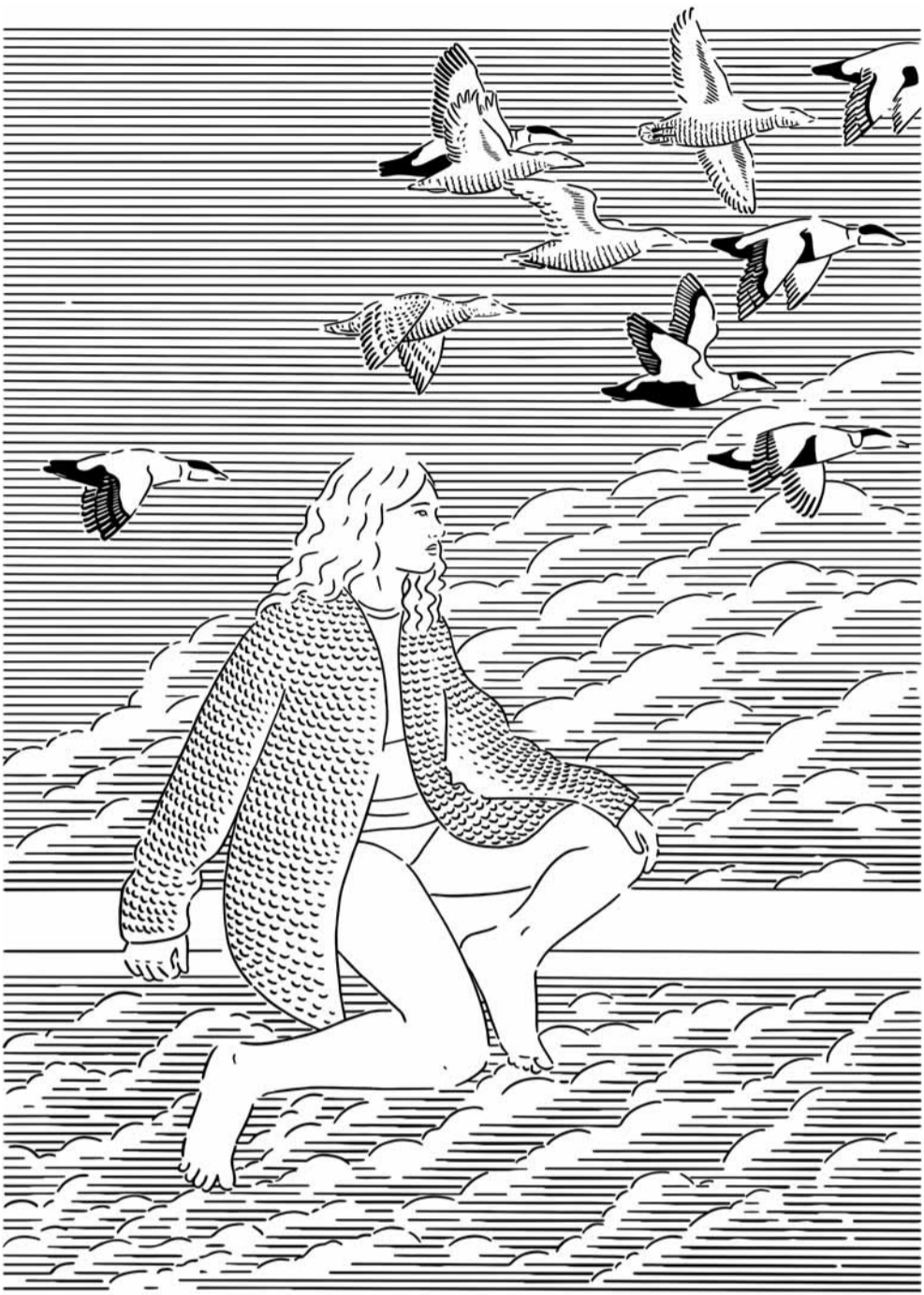
La sélection des poètes et poétesses de *Dial-A-Poem Switzerland* est proposée par Elisabeth Jobin, en collaboration avec Giorno Poetry Systems. L'exposition aux Bains des Pâquis est organisée par Elisabeth Jobin et Charlotte Morel, avec le groupe expos des Bains des Pâquis. Le projet bénéficie du soutien de la Fondation Jan Michalski et de la Fondation Oertli.

Cabine téléphonique
accessible du 28 mars au 10 mai, de 7 h à 22 h
Vernissage : samedi 28 mars à 17 h
avec des lectures poétiques
Apéro poétique : samedi 18 avril de 11 h à 12 h
Ateliers enfants (Passeport vacances) : mardi 14, jeudi 16 et vendredi 17 avril de 10 h à 12 h

Plus d'informations sur mamco.ch et aubp.ch
Un numéro de téléphone sera attribué à *Dial-A-Poem Switzerland* au début 2026 et sera dès lors atteignable en tout temps.

Vol d'édredons

FIONA MICHELET



Habituellement, il frôle le cercle polaire, mais depuis peu il niche sur les rives du Léman. L'eider (fille) constitue son nid du duvet qu'elle prélève sur sa poitrine ; en Islande, la récolte de ce duvet est une tradition ancienne, encadrée par une loi de 1847 pour assurer le respect de l'animal et la durabilité de l'activité. De ce duvet est né le mot édredon venu du danois *ederdun* et de l'anglais *eiderdown*.

Fi



La billetterie se rhabille

Les options Représentation et Re/Production du Bachelor arts visuels de la HEAD-Genève sont heureuses de pouvoir présenter une sélection de travaux d'étudiant-e-x-s pour donner suite à l'invitation de l'AUBP à intervenir sur les panneaux de l'ancienne billetterie.

Les options défendent une grande liberté des pratiques artistiques qui regroupent généralement des intérêts pour des médiums sur des supports physiques.

Pour cette deuxième édition les options se sont associées afin d'offrir à chacun-e-x des neuf sélectionné-e-x-s un des neuf panneaux disponibles. Ainsi les lauréat-e-x-s de l'édition hiver 2025 de cet appel à projet sont Emma Cayuso, Emma Hayoz, Mathilde Kamkar-Parsi, Maude Lueber, Lilly Nassauer, Aylin Özer, Tania Perez, Gabriel Varanda et Leandra Volpe. Les étudiant-e-x-s ont joué le jeu de la contrainte imposée par le format qui leur était proposé et, par la composition et le cadrage,

reflètent les émotions qu'évoquent les Bains, le bord du lac, les relations entre les usagers, la vie en dessus et en dessous de la surface de l'eau avec ses brumes hivernales. L'éclectisme de leurs propositions témoigne de la singularité de leur créativité, celle-ci même qui, sur la façade de l'ancienne billetterie des Bains, comme une lisière entre l'espace urbain et la surface du lac, trouve à s'incarner.

Niels Trannois, Didier Rittener



affiche Cédric Marendaz



affiche Maurane Zaugg

Allo ?

– Service d’urgence psychiatrique, bonsoir.
– Bonsoir Madame, je vous appelle car je crains être sujet à des visions irrationnelles et délirantes.
– Expliquez-vous Monsieur. Où êtes-vous ? Que se passe-t-il ?
– Je suis aux Bains des Pâquis et comme il me l’a été recommandé j’effectue ma petite balade thérapeutique de début de soirée. C’est là que des bruits étranges, couplés d’apparitions incompréhensibles, surgissent de l’obscurité.
– Je ne vous comprends toujours pas Monsieur. Soyez plus précis.
– Oui, oui j’y arrive. Alors voilà: par dizaines, femmes, hommes, jeunes et plus avancés, tous emmitouflés, parlent discrètement et se dirigent vers les polos des Bains. Vous voyez ? Vers le plongeoir. Bref, intrigué je les suis et là, les visions délirantes commencent. Malgré la pénombre et la température de saison, tout le monde commence à se déshabiller, puis enfle un costume de bain. Ensuite, après avoir longé les claies du bord du lac, ils entrent dans l’eau comme aimantés par ce liquide glacial et la plupart commencent à nager sur une distance de près de 140 mètres. Le plus fou c’est qu’ils paraissent apprécier. Cette vision est à tel point troublante qu’on croit distinguer des ours blancs qui s’approchent.

Certes, avec la ville éclairée en second plan, ce spectacle est grandiose, comme magique, mais tout de même, nous sommes à Genève, cité de Calvin, pas dans un conte de Grimm. Et ce n’est pas fini. Une fois sortis de l’eau, ces baigneurs à la peau toute rougie, si discrets auparavant, sourient et rayonnent. Une douce euphorie semble les gagner. Cette représentation paranormale m’angoisse. Suis-je en proie à des mirages, nordiques ? Je, je...
– Calmez-vous, calmez-vous Monsieur. Une médication d’Alprazolam ou d’Oxazépam couplée à du Prozac ou Xanax vont faire l’affaire. Vous serez avachi et sans énergie, ce qui vous conduira à rester dans votre canapé, meilleur moyen pour ne plus avoir de telles visions. Sinon, il y a une autre approche, disons moins pharmacologiquement compatible. Retournez vers les polos, empruntez s’il le faut un costume de bain et testez vous aussi la nage de nuit. Vos angoisses devraient s’évanouir au profit d’un sentiment de bien-être général. Une fois sorti de l’eau et rhabillé, rejoignez la buvette et partagez une fondue, elle est délicieuse. Une seule mise en garde: cette thérapie est addictive.

Coin-coin

NAGE DE NUIT, DE 18 h à 20 h



les mercredis 26 novembre, 17 décembre, 28 janvier 2026, 25 février, 25 mars

Noël en décembre

DU 1^{er} DÉCEMBRE AU 4 JANVIER



À LA YOURTE (sauf indication contraire)

lundi 1^{er} décembre à 20h
« Retour vers le lac bleu » par Yuka Okazaki, Enrique-Henri Carballido / acoustique flow
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
mardi 2 décembre à 20h
Coline Linder trio avec Sébastien Chevillard et Guillaume Lager / Voix, violon, ukulele, shruti box, guitares, harmonica, scie musicale, guembri
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
mercredi 3 décembre à 20h
« I will be dead » de Sura Sol / folk, musique errante acoustique
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
jeudi 4 décembre à 20h
« Ça dégage ! » par la Cie Simple avec Caroline Beuchat et Margaux Kissling / cabaret à plumes (pour public averti !)
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
vendredi 5 décembre à 20h
Cabaret sauvageon pour sauvageon-ne-s 1/4 avec Aline Zandona / solo de danse théâtre clownesque improvisé, Stéphanie Quastana et Sarah Giangregorio, duo voix et main, Jean-Luc Fornelli, poésie, lecture & haïkus sauvages
– à 22h Juke-Box vivant / dance floor
samedi 6 décembre à 20h
Cedric Schaefer Trio / jazz groove indomptable
– à 22h Cosmix Dance du collectif du Feu de Dieu / danse festive et sauvage
dimanche 7 décembre à 20h
« More Aura » de Véronique Tuailon / clown sauvage
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
mercredi 10 décembre à 20h
Le Fantastique Cabaret de Cap Loisirs / soirée festive et sauvage
– à 22h Juke-Box vivant / dance floor

du jeudi 11 au dimanche 14 décembre de 18h à 20h en électron libre dans les Bains des Pâquis
Peg / clown qui vient du nord et vit dans le sud
En quête de rencontres aussi magnifiques qu’inattendues, Peg porte son monde fascinant d’objets perdus, comme un trésor de pie.
Et si c’était ni plus ni moins sa manière de tenter de comprendre l’humain et d’offrir son point de vue d’étrange étranger ?

jeudi 11 décembre à 18h à la Buvette des Bains
« La Gaarde » de la compagnie Sale Bête Prod / clown patriotique
– à 20h à la yourte « La Grande Adhésion » par le collectif Les copines de Serge / clown burlesque
– de 20h30 à 22h30 à la buvette Élan & Éclair, Claire et Elena / dj set sauvage
– à 21h30 à la yourte Juke-Box vivant / dance floor
vendredi 12 décembre à 20h
Cabaret sauvageon pour sauvageon-ne-s 2/4
« Man on the Spoon » de la compagnie Sale Bête Prod / clown neo-helvétique
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor

samedi 13 décembre à 20h
La Chorale Nana’n’air / chants révolutionnaires sauvages
– à 21h à la buvette Ensemble Noria / chants polyphoniques internationaux
– à 22h à la yourte Cosmix Dance du collectif du Feu de Dieu – danse festive
dimanche 14 décembre à 19h au Calendrier de l’Avent
« Lapiaz », Marc Rilliet / Perfo masque psychédélique
– à 20h à la yourte « Les Petits Suicides » de Giulio Molnar interprété par Olivia Molnar / Théâtre d’objets doux-amers
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
jeudi 18 décembre à 20h
Fred Blin / clown des temps modernes
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
vendredi 19 décembre à 20h
Cabaret sauvageon pour sauvageon-ne-s 3/4 avec Elodie Meissonnier / clown cannibale et Clara Marchina / clown impérialiste
– à 22h Juke-Box vivant / dance floor
samedi 20 décembre à 20h
« Je me suis réfugiée là, là, là... » par Margo Chou / conte tentaculaire attablé
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
dimanche 21 décembre à 20h
Performance par Timea Lador / expérience sonore et mouvements improvisés
mercredi 24 décembre à la cabane de la Buvette
Impromptus pendant le repas de Noël.
Des plumes dans la fondue avec Piaf & Gloria / Repas de Noël pas pareil
jeudi 25 décembre à 20h
Nótt avec Juliette Furic et Paul Virton Lavorel / duo indie folk-rock
vendredi 26 décembre à 20h
Cabaret sauvageon pour sauvageon-ne-s 4/4 / le cabaret des employés des Bains
– à 22h Juke-Box vivant / dance floor
samedi 27 et dimanche 28 décembre à 20h
Sama Leï avec Claire-Noël Le Saulnier, Thomas Le Saulnier, Samuel Tailliez et Lior Shooov / Aventure musicale poétique et intuitive avec des instruments à pavillon
– à 21h30 Circle song avec Gwen / chant collectif participatif guidé et non moins improvisé
– à 22h30 Juke-Box vivant / dance floor
jeudi 1^{er} janvier à 16h
Dessins animés / projections sauvages, après-midi pyjama et matelas
– à 20h Nina Zette / Un univers déglinguette, où poésie et côtes de blettes se côtoient, où engagement rime avec hounous, où y’en a à rire et à manger. Une ballade de tranche de vie décalée, épicée à souhait, à consommer sans modération.
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
vendredi 2 janvier à 20h
« Plaisir d’offrir » d’Emilie Bonno / clown de l’intime
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor
samedi 3 et dimanche 4 janvier à 16h
Julien Lesuisse et Denis Lavant / carte blanche poésie & musique (pour enfants)
– à 20h Julien Lesuisse et Denis Lavant / carte blanche poésie & musique (tout public)
– à 21h30 Juke-Box vivant / dance floor

BAINS D'HIVER JUSQU'À MI-MAI 2026

BAIGNEURS D'HIVER



L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée: 2 francs. Un bracelet électronique sera prêté contre une caution. Le bracelet ouvre également le vestiaire dans la zone polo. Coupe de Noël, jusqu'à mi-décembre: 30 francs. Abonnement pour la saison d'hiver: 50 francs. AVS/AI/étudiants: 30 francs. Enfants: 20 francs. Autres informations sur aubp.ch

COURS DE NATATION EN EAU FROIDE

Tous les lundis entre 12h30 et 13h30 par groupes de 8 personnes au maximum. Inscriptions à la rotonde des Bains, 10 francs par cours.

COURS DE SPORT TOUS NIVEAUX

Tous les vendredis entre 12h15 et 13h15 Matériel à amener: tapis de yoga. Sans inscription. Cotisation: 20 francs par an pour l'AUBP.

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM



Ouvert tous les jours, mardi-vendredi 9h-21h30, samedi et lundi 9h-22h30, dimanche dès 8h Mardi: journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte les autres jours. Les Bains des Pâquis mettent à disposition – 2 saunas mixtes – 1 bain turc mixte – 1 hammam mixte – 1 hammam réservé aux femmes Tarif d'entrée: 22 francs (sauna, hammam et bain turc). Tous les lundis: 15 francs pour tout le monde. Abonnement 11 entrées: 170 francs. Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce). tél. 022 732 29 74

FULL MOON SAUNA

sauna, hammam et bain turc jusqu'à minuit les soirs de pleine lune

LA BUVETTE DES BAINS



Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de 11h30 à 22h30. Horaires: de 7h à 22h30 Réservation recommandée pour la fondue: tél. 022 738 16 16

« Anniversaires pirates »: réservation ouverte pour un mois d'anniversaire uniquement 3 mois avant le 1^{er} jour du mois, de préférence par courriel sardine.crochet@gmail.com 078 751 65 10

MASSAGES



Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 80 francs. Pas de paiement par carte. Horaire: de 8h à 21h tous les jours, du 1^{er} janvier au 31 décembre. Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 de 9h à 12h les lundis, mercredis et vendredis ou sur le site mains-des-bains.agenda.ch

TAÏ-CHI

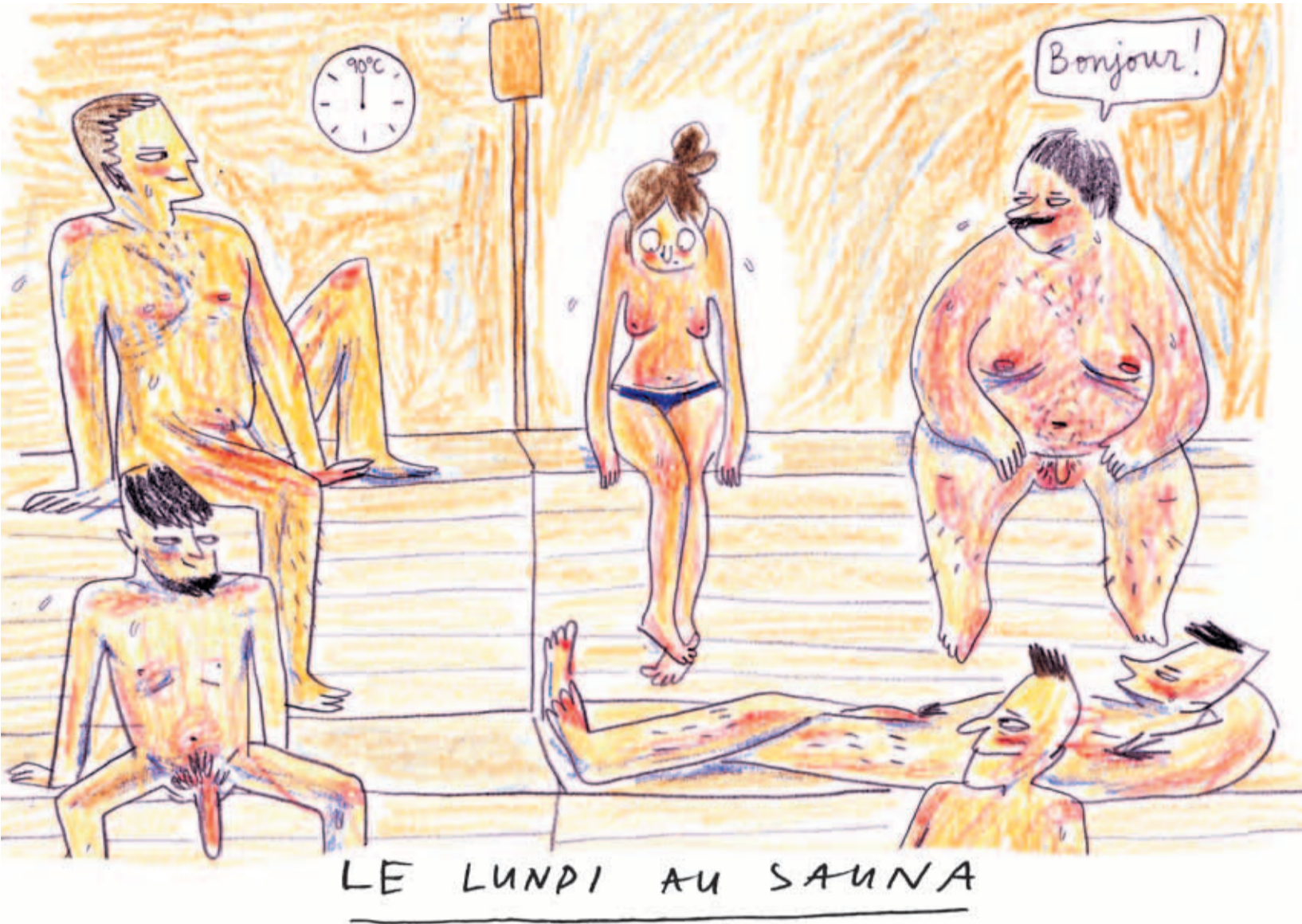


Octobre à mai: tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouverts à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent: abri côté bistrot. Cotisation: 20 francs par an pour l'AUBP.

YOGA, MÉDITATION ET RELAXATION



Octobre à mai: tous les samedis de 10h à 11h. www.reconnexiongeneve.ch



JULIETTE HAENNI

APÉROS POÉTIQUES sous la yourte



Lecture les samedis de 11h à 12h, apéritif offert ensuite. Entrée libre

22 novembre	Stéphane Blok
6 décembre	Martine Ruchat
13 décembre	Albert Anor
10 janvier	Huguette Junod
24 janvier	Caroline Despont
7 février	Suzan Samanci
21 février	Nathalie Piégay
7 mars	Pascal Nordmann
21 mars	Patrick Brunet
28 mars	Festival Histoire et Cité
11 avril	Bessa Myftiu
18 avril	Julien Maret
25 avril	Fanny Briand
9 mai	Fabienne Radi

NAGE DE NUIT



les mercredis 26 novembre, 17 décembre, 28 janvier 2026, 25 février, 25 mars de 18h à 20h ► voir page ci-contre

NUIT DU 11 AU 12 DÉCEMBRE



TOURNOI DE JASS DE L'ESCALADE déguisé, de 22h à 03h du matin

DU 1^{er} AU 24 DÉCEMBRE



« SAUVAGE » CALENDRIER DE L'AVENT Chaque soir à 19h, ouverture d'une porte de cabine en présence des artistes.

DU 1^{er} DÉCEMBRE AU 4 JANVIER



« LA YOURTE ENCHANTÉE » ► voir page ci-contre

EXPOSITIONS



du 28 mars au 10 mai 2026: John Giorno, en collaboration avec le Mamco ► voir p. 40-41 du 18 avril au 26 mai: Fête de la danse du 12 mai au 25 juin: Ella Maillart du 29 mai au 11 août: L'Arve insolite, en collaboration avec le Musée de Carouge

POUR TOUTE INFORMATION
www.bains-des-paquis.ch



facebook et instagram

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève tél. 022 732 29 74 www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Joseph Incardona, Eden Levi Am, Guy Mérat, Gilles Mulhauser, Françoise Nydegger, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro Giulia Amoos, Jean-Luc Babel, Pierre Baumgart, Carmen Bayenet, François Beetschen, Aline Bovard, Elio Brulhart, Coin-Coin, Éric Court, Gottlieb Dandliker, Michel-Félix de Vidas, Exem, Mirjana Farkas, Nicole Gallina, Lionel Gauthier, Claire-Pascal Gentizon, Juliette Haenni, Muriel Hermenjat, Bastiaan Ibelings, Antoine Jaccoud, Stephan Jacquet, Élisabeth Jobin, Miriam Kerchenbaum, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Fiona Michelet, Fanny Modena, Sybille Mottet, Alma Muschett, Clément Novaro, Claire Nydegger, Frédéric Ottesen, Line Parmentier, Nathalie Piégay, Cédric Pochelon, Michel Porret, Daniel Renzi, Didier Rittener, Jacques Roman, Marin Schaffner, Tina Schwizgebel, Izet Sheshivari, Bertrand Tappolet, Niels Trannois, Éric Vanoncini, Maurane Zaugg

Publicité Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch

Impression DZB Centre d'impression Berne Tirage: 5000 exemplaires

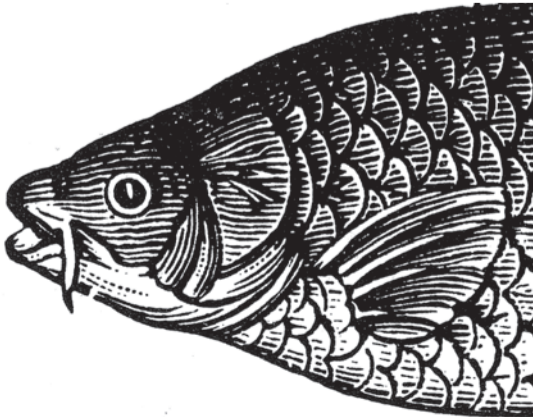
© 2025, les auteurs et l'AUBP ISSN 1664-3003

Prochaine parution: été 2026

Toutes les éditions du Journal des Bains sont disponibles en pdf sur aubp.ch

Écrivez-nous!

Journal des Bains
Quai du Mont-Blanc 30
1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch





Théâtre Am Stram Gram
Centre international de création,
partenaire de l'enfance et la jeunesse

Route de Frontenex 56
1207 Genève
T. +41 22 735 79 24

Billets : amstramgram.ch,
Billetterie du Pour-cent
culturel Migros Genève

SUBVENTIONNEE
PAR LA
VILLE DE GENÈVE

REPUBLIQUE
ET CANTON
DE GENÈVE

MIGROS
Pour-cent culturel

LE COURRIER
SARRELS-LEZ-GENÈVE

amstramgram.ch